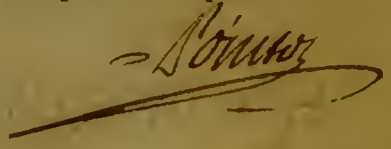
L'AMI
DES MALADES
DE LA CAMPAGNE.

Il a été déposé deux exemplaires du présent ouvrage à la Bibliothèque Impériale, conformément à la loi du 19 juillet 1793, an II de la république.

Tous les exemplaires qui ne seront pas signés de la propre main de l'Auteur, seront contrefaits ; et les contrefacteurs ou débiteurs seront poursuivis devant les tribunaux, pour être condamnés aux peines prononcées par la loi.



Ouvrages du même auteur.

L'Ami des Jardiniers, contenant tout ce qui a rapport aux jardins fruitiers, potagers, parcs, jardins anglais, parterres, orangeries et serres chaudes. 2 vol. in-8°. avec 22 gravures.

L'Ami des Cultivateurs, contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour faire valoir avantageusement un domaine en bétail, volailles, grains, vins, foins, bois, étangs, etc., et la manière de faire prospérer les abeilles et les vers à soie : le tout mis à la portée du peuple. 2 vol. in-8°., avec gravures.

L'AMI
DES MALADES
DE LA CAMPAGNE,
OU

Indication des différens Remèdes simples, peu coûteux, et faciles à administrer, pour guérir les Maladies les plus communes dans les Campagnes; avec la manière de construire un Repoussoir ou Bouton élastique, pour contenir les Hernies ou Descentes, plus simplement et plus commodément qu'avec les bandages ordinaires, dont la dépense est au-dessus de la portée du peuple; et la recette de cataplasmes qui font rentrer promptement celles qui sont échappées, avec gonflement et durcissement.

PAR POINSOT,

AUTEUR DE L'AMI DES JARDINIERS ET DE L'AMI DES CULTIVATEURS.

SECONDE ÉDITION,

Entièrement refondue, et augmentée de plus de moitié par l'indication d'un grand nombre de Maladies ou Incommodités, et des Remèdes simples propres à les guérir. Avec un frontispice intéressant, et une autre Gravure qui explique parfaitement le mécanisme et l'ensemble du Bouton élastique pour contenir les Hernies ou Descentes.

A PARIS,

CHEZ L'AUTEUR, RUE SAINT-LAZARE, N°. 32, vis-à-vis la rue Saint-George;

OU RUE DE MALTE, N°. 12, CHEZ M. LAMBERT;

ET CHEZ LE NORMANT, RUE DES PRÊTRES SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, N° 17.

1806.

Explication de la planche ci-contre.

Fig. 1re. Plaque de tôle, de cinq à sept centimètres (deux pouces ou deux pouces et demi) de diamètre, percée dans son milieu d'un trou, *a*, pour être rivée sur le milieu, *b*, de la spirale fig. 2.

Cette plaque doit être un peu bombée du côté qui doit être en dessus, comme *b*, *b*, fig. 4.

Fig. 2. Plan du ressort en spirale, ou coquille d'escargot. Il est représenté ici aplati et tel qu'on doit d'abord le forger.

a, petit trou qui sert à l'attacher avec un petit clou sur le bouton de bois, fig. 6 en *d*, pour l'empêcher de vaciller.

Fig 3. Coussinet garni de crin ou de laine cardée.

a, *b*, couture qui joint les deux ronds de toile ou de peau douce.

Fig. 4. Ressort alongé en tirebouchon, tel qu'il doit être trempé pour avoir de l'élasticité.

a, le coussinet. *b*, *b*, profil de la plaque de tôle. *c*, le ressort. *d*, le petit trou pour l'attacher sur le bouton fig. 6 en *d*.

Fig. 5. Autre profil de la plaque de tôle.

Fig. 6. Bouton de bois dur, comme buis, noyer, alisier, etc. *a*, enfoncement de sept à neuf millimètres (trois à quatre lignes) de profondeur, plat dans le fond, sur lequel on place le ressort.

b, gorge creusée à l'entour du bouton, pour y lier la peau qui recouvre le ressort et le coussinet.

c, Bouton qui retient le morceau de bois dans la boutonnière de la ceinture fig. 8, en *a* ou en *b*.

d, petit trou pour attacher le ressort fig 2, percé en *a* fig. 1.

Fig. 7. Le bouton entièrement arrangé. *a*, peau qui recouvre le tout, et qu'on lie à l'entour du bouton sur la gorge *b*, *b*. *c*, bouton pour le retenir dans la boutonnière de la ceinture.

Fig. 8. Ceinture de toile ou de peau douce, que l'on attache à l'entour du corps pour soutenir le bouton élastique.

a, *b*, sont deux boutonnières dont on emploie l'une ou l'autre, selon le côté où est la hernie; ou toutes les deux, si l'on a deux descentes, car dans ce cas il faut deux boutons.

c, *c*, *c*, petites boucles. *d*, *d*, *d*, courroies percées de petits trous pour passer dans les boucles *c*, *c*, *c*.

e, sous-cuisse de toile ou de peau, qui doit glisser le long de la ceinture, par-derrière, pour venir s'accrocher par-devant au bouton, en passant entre les cuisses, afin de serrer davantage le ressort contre la descente, lorsqu'elle est difficile à contenir.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

PRESQUE toutes nos maladies ou incommodités nous arrivent par notre faute, lorsque notre tempérament est naturellement bon; nous allons, pour ainsi dire, au-devant d'elles par nos excès, notre inconduite, notre intempérance, et nous les invitons, en quelque sorte, à nous venir visiter. On dit communément *qu'elles viennent en poste et qu'elles s'en retournent à pied* : cette façon de parler figurée est très-vraie, puisqu'après avoir gagné une maladie par notre imprudence, nous faisons souvent tout ce qu'il faut pour ne pas guérir, en suivant un mauvais régime, en prenant des remèdes contraires, ou en nous confiant à des médecins ignorans ou avides, même à des charlatans, dont nous suivons plutôt les conseils que ceux des docteurs éclairés.

S'il est une classe d'hommes privilégiée, en quelque sorte, pour les maladies, c'est celle du peuple des campagnes; forcé par le travail excessif, la mauvaise nourriture, un logement mal-sain, je dirai même la malpropreté, le besoin de linge et d'habits, à

s'exposer continuellement à perdre la santé, il ne guérit souvent que par la force de son tempérament; et, s'il est foible, le malade succombe presque toujours, à moins qu'il ne soit secouru par une personne intelligente et désintéressée.

En général, un paysan qui tombe malade, avale avec avidité tout ce qui lui est contraire; il boit du vin et de l'eau-de-vie dans une maladie inflammatoire; il mange de la viande dans une fièvre putride; au lieu d'observer un régime et une diète sévères, il essaiera de tout ce qu'il pourra se procurer pour exciter son appétit, qui reviendroit naturellement en buvant tout simplement de l'eau panée et de la tisane d'orge ou de chiendent.

D'un autre côté il est assailli par toutes les bonnes femmes du village, dont pas une ne s'accorde à lui indiquer le même remède ou le même régime. Chacune veut avoir le privilége de le guérir, en lui vantant sa recette et lui citant les cures merveilleuses qu'elle a opérées (peut-être dans une maladie toute différente); en sorte que le pauvre malade, ballotté entre vingt commères, dont il suit successivement les conseils, gagne enfin une maladie grave qu'il traîne pendant

plusieurs mois, ou qui le fait mourir, tandis qu'il pouvoit guérir en quelques jours.

Dieu me préserve de parler mal des médecins ! Je respecte infiniment leur art, lorsqu'il est employé par des personnes éclairées et sensibles; mais je puis dire qu'un médecin ou un chirurgien ignorant et avide est un fléau pour le peuple. J'en ai vu qui n'avoient, pour ainsi parler, que des selles à tout chevaux, qu'ils appliquoient indistinctement aux maladies les plus opposées, et qui ne manquoient jamais de commencer par saigner et purger.

Je n'en dirai pas davantage, et je ne me vanterai pas d'être un *docteur éclairé;* mais, dans les vingt-six années pendant lesquelles j'ai rempli les fonctions du ministère, j'ai eu souvent occasion de voir des malades et de leur être utile, en suivant les leçons que j'avois reçues, dans ma jeunesse, d'une mère respectable, que je me fais un devoir de citer dans ce Recueil comme ayant rendu les plus grands services à la classe la plus pauvre du peuple, avec le plus généreux désintéressement.

C'est donc aujourd'hui à ce même peuple que j'offre les différentes recettes que j'ai vu

employer, et que j'ai administrées moi-même avec le plus grand succès; mais je préviens qu'elles doivent être la plupart accompagnées des précautions et du régime convenables, sans lesquels elles deviendroient inutiles. Si un hydropique, dont la maladie vient de l'excès du vin, continue à s'eniver, il retombera bientôt, et son hydropisie deviendra incurable. Si une personne blessée grièvement à la jambe boit du vin, de l'eau-de-vie, mange avec excès, et marche beaucoup, il sera impossible de détruire l'inflammation qu'elle y entretiendra continuellement, et ainsi des autres.

Je ne réponds donc de mes recettes, qu'autant que l'on suivra les conseils dont je les accompagnerai pour favoriser leur application. Si des personnes plus éclairées et plus instruites par l'expérience en connoissent de meilleures ou les savent aussi bien que moi, je n'en serai point jaloux, puisque je n'ai d'autre but que de faire tout le bien qui dépend de moi, sans vouloir empêcher les autres d'exercer leurs talens.

Sur cette seconde Edition.

J'étois en Suisse lorsque je composai la première édition de cet ouvrage, à la sollicitation de quelques personnes que j'avois guéries par mes recettes. J'avois entrepris d'imprimer moi-même mon ouvrage intitulé : *l'Ami des Jardiniers*, dont le travail me prenoit presque tout mon temps; en sorte que la précipitation avec laquelle je fus forcé de mettre par écrit ce dont je me rappelois pour le moment, me fit oublier de parler d'un grand nombre de maladies et des remèdes qui y sont convenables. Je viens maintenant réparer ce défaut de mémoire, en ajoutant beaucoup d'articles intéressans, et en mettant plus d'ordre et de clarté à mon travail. Je terminerai par donner un Vocabulaire des formules les plus intéressantes dont le peuple ignore la manipulation, et j'y joindrai plusieurs recettes de sirops, d'onguents, d'emplâtres, et autres médicamens intéressans.

Comme le public a paru ne pas comprendre le mécanisme du ressort ou bouton

élastique pour contenir les hernies ou descentes, on trouvera à la fin de ce Recueil une gravure qui en fera voir clairement les différentes parties séparées et rassemblées.

L'AMI
DES MALADES
DE LA CAMPAGNE.

Des Fièvres réglées ou intermittentes.

On peut dire qu'une fièvre réglée, c'est-à-dire celle qui, sans accompagner une autre maladie, revient régulièrement tous les jours à certaine heure, ou le second, le troisième, le quatrième jour, est un bienfait de la nature, qui sauve celui qu'elle attaque, d'une maladie plus grave, et peut-être mortelle.

La plus grande faute que l'on puisse donc faire, quand on est attaqué d'une fièvre réglée, est de chercher à la faire passer dès les premiers jours où elle est décidément caractérisée ; il faut au contraire lui donner le temps de détruire, de ronger, pour ainsi dire, le vice qui lui a donné lieu, avant de la chasser de notre corps, puisqu'elle vient le nettoyer.

On appelle communément ces fièvres *trem-*

blantes, parce que leur attaque est précédée d'un frisson qui saisit le malade à une heure marquée, en avançant ou retardant après un certain temps. Je suis persuadé que ce changement du moment du frisson, est l'époque où l'on peut prendre les précautions convenables pour se débarrasser entièrement.

Outre le frisson bien marqué qui saisit le malade au moment où l'accès de la fièvre se manifeste, il a continuellement une disposition habituelle aux frissons, et ne jouit point d'une santé parfaite, malgré l'absence de la fièvre.

Dès les premiers jours où l'on se sera assuré de la qualité de la fièvre dont on est attaqué, si elle est bien décidément *intermittente*, commençant par un frisson suivi de chaleur, il faut observer le régime suivant.

On cessera entièrement l'usage de la viande de boucherie, même des œufs. La soupe sera du bouillon aux herbes, avec peu de pain. On ne mangera que des légumes accommodés le plus simplement possible, presque sans beurre. La boisson sera de la tisane d'orge ou de chiendent avec un peu de miel. On se permettra tout au plus de manger un peu de poisson grillé, mais non frit.

En suivant ce régime, qui n'empêche pas de manger quelques fruits bien mûrs, tels que des cerises, des groseilles, des pommes cuites (selon

la saison), on peut se passer de se purger; mais il faut le continuer pendant douze à quinze jours; et si la fièvre continue à revenir sans aucune marque de changement, voici un remède assuré pour la détruire.

Prenez six décagrammes (deux onces) de miel *vierge*, c'est-à-dire, qui n'ait pas été chauffé, mais qui ait coulé naturellement des rayons.

Trois décagrammes (une bonne once) du meilleur quinquina en poudre.

Mêlez ces deux substances dans une demi-bouteille de bon vin rouge, qui est le meilleur pour cet usage, et après avoir laissé infuser le tout pendant vingt-quatre heures, remuez bien la bouteille, et prenez-en le premier tiers une heure avant le moment du frisson; le second tiers à la même époque de la reprise suivante, et ainsi du troisième tiers. Souvent on est guéri dès la première prise, si le quinquina est bon, car le choix en est essentiel.

Mais, comme je l'ai observé ci-devant, si l'on employoit trop tôt ce remède, et que l'on n'eût pas donné à la fièvre le temps de produire son effet, elle seroit sujette à revenir, ou l'on pourroit avoir une autre maladie beaucoup plus dangereuse. Il vaut donc mieux souffrir pendant une quinzaine de jours, que de prolonger le mal bien plus long-temps.

Une des raisons qui me fait avancer que la

fièvre réglée est un bienfait de la nature, c'est qu'une personne qui en a été attaquée, est préservée pour très-long-temps de toute autre maladie. Moi-même je n'ai éprouvé aucune incommodité depuis plus de vingt-cinq ans que j'ai fait passer, avec le remède que j'ai indiqué, une fièvre quarte que j'ai laissé subsister pendant plus de six semaines, à défaut de connoître la manière de bien préparer le kinkina ; car j'en avois pris auparavant plusieurs fois, en le partageant en huit prises, comme l'indique M. Tissot, mais sans vin ni miel, et à des heures indifférentes. La seule difficulté est de se procurer du véritable kinkina ; mais un bon apothicaire ne peut s'y tromper.

Voici une autre recette indiquée dans le Journal de Médecine, mars 1766, page 243, et souveraine pour la guérison des fièvres réglées :

Prenez du café brûlé et moulu, deux bonnes cuillerées, que vous ferez bouillir dans une tasse d'eau commune, jusqu'à réduction de moitié. Laissez reposer, et versez ensuite la décoction doucement, sans entraîner le marc, dans une tasse à café qui se trouvera à demi pleine, et que vous acheverez de remplir avec du jus de citron ou de limon. Mêlez le tout, et faites boire au malade chaudement le jour exempt de fièvre, le matin à jeun, ou à quelque autre heure où le malade aura l'estomac libre. Une heure après,

il prendra un bouillon et restera tranquille dans son lit le reste de la journée, en observant une diète légère.

Ce remède procure une abondante évacuation par les selles, ou une sueur considérable. On observe qu'il agit moins bien lorsqu'il a été précédé par des purgations ou par la saignée.

En général, dans toutes les fièvres réglées, on ne doit donner aucune nourriture, ni boisson, que l'accès ne soit fini ou prêt à finir, sur-tout pendant le frisson ; et lorsque le malade est pressé par la soif, il doit se contenter de se gargariser la bouche, au lieu d'avaler la boisson. Cependant il fera bien de boire de temps en temps de l'eau mêlée d'un peu de vinaigre, même du verjus que l'on peut se procurer facilement en automne où ces fièvres ont ordinairement lieu.

Les temps humides, les lieux marécageux, la trop grande quantité d'alimens, sont ordinairement la cause des fièvres réglées. Celles qui prennent en automne sont les plus dangereuses ; et pour peu qu'elles soient négligées ou que la personne qui en est attaquée se conduise mal, elles ne se terminent qu'au printemps suivant.

Outre le kinkina, qui est le meilleur remède contre les fièvres intermittentes, on vante comme des remèdes excellens, la germandrée ou *petit-chêne ;* la gentiane, la camomille, la petite centaurée, les feuilles de la grande et de la petite

absinthe, etc. Les infusions de ces plantes son très-bonnes, mais il faut, comme je l'ai dit, n pas les administrer trop tôt, sur-tout dans le fièvres inflammatoires et putrides. Ce n'est qu quand on a évacué les premières voies et qu'o a pris les précautions que j'ai indiquées, qu'o peut les employer.

La fièvre lente dure beaucoup plus que les autres ; elle redouble tous les soirs après un frisson. Pour la guérir, il faut connoître sa cause ; car elle peut être occasionnée par des obstructions, des engorgemens, ou bien elle est la suite de quelque autre maladie.

De la Fièvre maligne.

La fièvre maligne s'annonce par un abattement général des forces, tant de l'ame que du corps. La personne qui doit en être attaquée a des mouvemens convulsifs, des soubresauts ; elle ne sent pas son état, sa respiration est légèrement gênée ; elle est tourmentée par des hoquets fréquens et par des envies de vomir ; elle tombe souvent dans le délire ; elle éprouve des tiraillemens, des engourdissemens, même des douleurs fixes dans différentes parties du corps.

Si le pouls devient petit, lent et foible, si les selles se suppriment, et s'il survient des défaillances, l'état du malade est très-dangereux.

Dès le commencement de la maladie, on fera observer la diète la plus sévère, en ne laissant manger rien de solide au malade ; sur-tout point de viande ni d'œufs. Il ne boira ni vin, ni liqueurs fortes, mais il prendra beaucoup de tisane légère de graines de genièvre ; on lui en donnera même des lavemens deux fois par jour. Les boissons de sirop de groseilles et d'eau nitrée et sucrée, sont aussi très-salutaires.

On aura soin de renouveler souvent l'air de la chambre, sur-tout si la maladie a lieu pendant l'été. Si c'est pendant l'hiver ou dans des temps humides, on brûlera du genièvre de temps en temps, dans un réchaud.

On se gardera bien de laisser coucher le malade sur un lit de plume ; si l'on n'a pas de matelas, il vaut bien mieux le mettre sur la paille, car la plume est pernicieuse.

Lorsque la maladie paroît vouloir se terminer par des sueurs chaudes, on donnera au malade une tisane plus forte de graines de genièvre, ou de gentiane avec du miel ou du sucre, et on le couvrira plus chaudement pour favoriser la sueur. Enfin il ne prendra de nourriture un peu solide, que quand les signes dangereux dont j'ai parlé, seront entièrement dissipés.

Au surplus, cette maladie étant très-dangereuse et difficile à connoître, il est très-prudent que le malade soit conduit par un médecin habile.

De la Fièvre putride.

Dans la fièvre putride, le malade a la bouche mauvaise, pâteuse, quelquefois amère; il éprouve des envies de vomir; son estomac ne peut supporter aucune nourriture solide; il rend des vents par la bouche et il a des rapports qui sentent l'œuf couvé; il ressent un mal-aise dans toutes les parties du corps; il perd le goût et l'appétit; le pouls est lent, et le sommeil presque nul.

Comme il n'y a point d'inflammation dans cette fièvre, et qu'elle est occasionnée par des matières putrides, le vrai remède est l'émétique donné au malade à la dose de deux décigrammes et demi à trois décigrammes (cinq ou six grains) délayés dans deux ou trois verres d'eau tiède, que l'on fera prendre dans l'espace d'un quart d'heure. Si le malade est difficile à émouvoir, on augmentera la dose: l'essentiel est de lui faire prendre beaucoup d'eau tiède à mesure qu'il vomira.

Après l'émétique, on donnera pendant quelques jours des tisanes légères, mêlées d'un peu de jus de citron, de verjus ou de vinaigre. Ces tisanes serviront à délayer et à faire évacuer les matières putrides, et vaudront beaucoup mieux que des médecines, qui ne doivent avoir lieu qu'à la fin de la maladie. On fera prendre alors quelques infusions de petit chêne ou *germandrée*,

de chicorée ou de petite absinthe, pour rétablir l'estomac et les forces.

Lorsque la fièvre putride se manifeste par des signes d'inflammation ; par exemple, si le pouls est dur et tendu, et s'il existe une chaleur âcre sur tout le corps ; si le malade respire difficilement ; s'il se plaint d'un grand mal de tête ; s'il a les yeux très-rouges, ainsi que les urines, on le saignera au bras ou au pied, et l'on répétera la saignée, selon le besoin. On donnera l'émétique avec beaucoup d'eau tiède ; on fera ensuite prendre les mêmes tisanes indiquées précédemment.

Vers la fin de la maladie, on purgera avec les tamarins ou la crême de tartre ; après quoi on donnera une légère infusion de quinquina dans du vin, ou l'on fera prendre une rôtie au vin avec un peu de sucre. Enfin le malade prendra peu-à-peu de l'exercice, pour rétablir entièrement ses forces.

De la Peripneumonie, ou *Fluxion de poitrine.*

La peripneumonie, que l'on appelle mal à propos *fluxion de poitrine*, dans les campagnes, est une maladie qui attaque directement le poumon. On la reconnoît à un frisson suivi de chaleur, et souvent de retour de froid ; à une douleur

assez légère à l'un des côtés de la poitrine ; à la nécessité d'être couché sur le dos, sans pouvoir se tenir sur l'un des côtés, ou du moins très-rarement ; à une toux quelquefois accompagnée de crachats, partie de sang, souvent de sang pur. On a mal à la tête, des rêveries, de l'inquiétude, un air étonné, la bouche et la peau sèches; les urines sont rouges et peu abondantes ; on est altéré, et l'on a des envies de vomir; le malade éprouve quelquefois une suffocation et une douleur qui lui font croire qu'il a un mal de gorge.

Lorsque ces symptômes, ou indications de cette maladie, paroissent, si l'on donne au malade des remèdes échauffans, comme on le fait ordinairement dans les campagnes, il est presque perdu sans ressource.

La saignée est bonne dans cette maladie ; il faut même la réitérer plusieurs fois, si la première et la seconde ne suffisent pas, sur-tout si le malade est fort et robuste ; donner des lavemens avec la décoction de feuilles de mauves bouillies ; faire boire de la tisane d'orge et de seneçon avec du miel ; du lait d'amandes et de graines de courge pilées, en y mêlant de l'eau et passant par un linge.

Mais quoique ces précautions soient excellentes, la maladie peut devenir très-dangereuse, sur-tout par la formation d'un abcès dans le poumon, qui peut faire mourir le malade dans le

moment où il crève et où le pus se répand dans le poumon.

Voici donc un remède extrêmement simple, que j'ai vu réussir complétement.

Prenez une vingtaine d'écrevisses vivantes, que vous concasserez légèrement, seulement pour les empêcher de remuer, et appliquez-les sur-le-champ, entre deux linges, sur la poitrine du malade; laissez-les-y dix à douze heures au plus, une nuit même est suffisante; elles pueront horriblement le lendemain; c'est pourquoi il faudra mettre plusieurs linges par dessus, afin que le malade ne soit pas trop incommodé de leur odeur.

J'ai guéri par ce remède, plusieurs malades abandonnés des médecins, comme devant mourir dans quelques heures.

Je me garderai bien de chercher à faire croire que cette application des écrevisses, soit l'unique remède qu'on doive employer: elle peut tirer à la vérité le malade du danger de la mort; mais comme son mal vient d'une inflammation du poumon et d'un épaississement considérable du sang, il faut lui faire suivre un régime qui puisse remédier à ces deux causes, savoir: les lavemens, la diète, les bains de jambes dans l'eau tiède, la vapeur d'eau chaude introduite dans la poitrine au moyen d'un entonnoir, les tisanes et le lait d'amandes; ne lui point laisser manger de viande, et sur-tout ne lui point donner de

remèdes échauffans, tels que la thériaque ou autres drogues extrêmement pernicieuses dans cette maladie, qui ne demande que des calmans et des délayans. Il faut aussi qu'il se prive absolument de vin, d'eau-de-vie et de toutes liqueurs fortes.

Si l'abeès étoit formé dans le poumon avant que l'on eût appliqué le remède dont j'ai parlé, ou s'il étoit impossible de se le procurer, et que le malade ne fût pas guéri ni soulagé après quatorze jours; qu'il eût des sueurs sur la poitrine, et surtout au visage; un mauvais goût à la bouche; qu'il fût très-altéré; qu'il eût la bouche et la langue sèches et un dégoût général, il faudroit disposer l'abcès à se crever, en faisant inspirer souvent au malade, la vapeur ou fumée d'eau chaude, et lui faire prendre beaucoup de tisane d'orge, de lait d'amandes, de l'eau tiède, et même du lait. Enfin, pour faire crever l'abcès, il faudroit lui procurer quelques mouvemens brusques, en le conduisant, par exemple, dans une charrette, sur un chemin pierreux, ou le faisant trotter à cheval, si c'est en été; ou, si l'on est dans la mauvaise saison, en le secouant, le faisant asseoir rudement; en l'excitant à rire, à tousser fortement, etc.

Lorsque l'abeès s'ouvre, plusieurs malades ont un évanouissement; il suffit de leur mettre du vinaigre sous le nez, si l'ouverture de l'abeès

n'est pas mortelle (car alors tout seroit inutile). Ensuite on fait prendre au malade, pour toute nourriture, un peu de gruau d'orge, ou du riz cuit à l'eau ou au lait, et passé à travers un linge clair. Il boira d'une infusion de fleurs de sureau, que l'on passe de même, et dans laquelle on délaie quelques cuillerées de miel. On peut lui faire prendre du lait de vache fraîchement tiré ; en un mot, on ne lui donnera aucune nourriture trop solide, et sur-tout qui soit échauffante.

De la Pleurésie.

La pleurésie est une maladie inflammatoire de la poitrine, qui est toujours accompagnée d'une fièvre aiguë, continue ; d'une douleur très-piquante dans le côté ; de la toux, d'un eraehement de sang, d'une difficulté de respirer, et d'un pouls dur et fréquent.

On distingue la pleurésie en vraie et en fausse. Dans la pleurésie vraie, c'est presque toujours la membrane qui tapisse intérieurement les côtes, qui est affectée. On l'appelle humide, quand les crachats se détachent facilement ; et sèche, quand le malade eraehe peu, ou qu'il ne eraehe point.

La fausse pleurésie a son siége dans les fausses côtes, et la douleur qui l'accompagne n'est jamais bien fixée au côté de la poitrine ; elle change de place très-souvent, et se fait quelque-

fois sentir dans des parties éloignées du poumon. Elle se reconnoît aisément à la mollesse du pouls, à la douleur qui est plus extérieure, et l'on ne remarque pas les signes inflammatoires qui accompagnent la pleurésie vraie.

Les ouvriers, les journaliers, ceux qui sont obligés de travailler en plein air, et les habitans de la campagne, sont sujets à cette maladie, qui est moins dangereuse pour les vieillards que pour les jeunes gens.

Tout ce qui peut supprimer ou déranger la transpiration, peut occasionner cette maladie; ainsi, lorsqu'après un travail qui a excité la sueur, si l'on s'expose à un air froid, que l'on boive de l'eau froide, ou que l'on s'endorme à l'ombre en se couchant sur la terre; ou si, de quelque manière que ce soit, l'on se refroidit promptement sans avoir pris la précaution de changer de linge et de se couvrir, on s'expose à gagner une pleurésie.

La saignée doit être regardée comme le premier moyen de diminuer l'inflammation, et l'on doit non-seulement la faire copieuse, mais la réitérer selon la force du malade, sans cependant lui occasionner des défaillances. Si cet accident arrivoit dès la première, il faudroit bien se garder de recommencer.

On doit ensuite favoriser l'expectoration des crachats, en faisant prendre au malade des

boissons d'eau tiède mêlée de nitre; d'infusion de bourrache avec du miel; de lierre terrestre ou *rondote*, avec du sucre ou du miel.

On appliquera sur le côté, toutes les trois heures, des cataplasmes émolliens, tels que celui de mie de pain et de lait, ou de mauves bouillies, enveloppés l'un et l'autre entre deux linges fins, ou dans un étoffe de laine, qui laisse passer la vertu du cataplasme sur la chair, au lieu de l'enfermer dans une vessie, comme le font mal à propos quelques personnes.

Si la saignée ni les topiques n'apaisent point la douleur de côté après trois ou quatre jours, on appliquera un vésicatoire sur la partie affectée. (Voyez à la fin de ce recueil, la manière de faire un vésicatoire.) Ce remède produit presque toujours un bon effet, s'il est administré dès les premiers jours de la maladie.

Au surplus, on donnera dans la pleurésie, les autres remèdes indiqués ci-devant pour la fluxion de poitrine, tels que les lavemens, le topique d'écrevisses, et l'on prendra les mêmes précautions en cas d'une vomique ou abcès au poumon.

On pourra donner avec succès au commencement de la maladie, l'émétique en lavage, préférablement à tout autre purgatif, mais on ne prendra cette précaution qu'après la saignée.

Des Rhumes et des Catarres.

Les rhumes sont toujours occasionnés par une transpiration arrêtée ou dérangée ; un rhume, dit M. Tissot, est une légère fluxion de poitrine.

Un rhume est donc réellement une maladie plus ou moins inflammatoire du poumon, ou de la gorge, ou de la membrane qui tapisse l'intérieur du nez et de quelques cavités qui se trouvent dans les os des joues et du front, et qui communiquent avec le nez.

En général, on prend trop peu de précautions contre les rhumes, et c'est ce qui les rend souvent longs et dangereux. Les gens de campagne font, pour s'en guérir, des remèdes violens capables de leur donner des maladies très-graves. J'en ai vu qui buvoient plusieurs bouteilles de vin chaud, et même une bouteille entière d'eau-de-vie brûlée. Quelques-uns guérissent après de pareils remèdes ; mais ce n'est pas une raison pour que d'autres risquent leur vie en les imitant.

Un excellent préservatif contre les rhumes, c'est de s'accoutumer au grand air, même pendant l'hiver ; de ne point se tenir enfermé trop long-temps dans un endroit chaud, pour passer subitement dans un lieu froid, et de ne pas se laisser refroidir promptement lorsqu'on est en sueur, avant d'avoir changé de linge.

Lorsqu'on est attaqué d'un rhume, on doit observer un régime qui consiste à prendre beaucoup de tisane d'orge, de fleurs de sureau, avec du miel ; à se priver d'alimens trop nourrissans et de liqueurs fortes ou échauffantes.

Les lavemens, les bains de jambes dans l'eau tiède et la saignée, sont d'excellens remèdes.

Le malade se tiendra au lit plus long-temps qu'à l'ordinaire ; il tâchera de se procurer une sueur douce, en prenant du thé ou quelque autre boisson délayante chaude. Cette précaution est excellente, et guérit quelquefois un rhume en un seul jour, par le rétablissement de la transpiration ; mais il faut l'employer le plutôt possible, même dès le premier jour. Pour apaiser la toux qui tourmente le plus dans cette maladie, on prendra trois décagrammes (une once) de bonne huile d'olives, dans laquelle ou mêlera du sucre en poudre, jusqu'à ce qu'il ait bu toute l'huile. On fera trois prises de ce mélange, que l'on prendra trois jours de suite, le soir en se couchant.

Ou bien prenez gomme ammoniac, huit grammes (deux gros) ; broyez parfaitement dans un mortier ; versez peu-à-peu, en remuant toujours, un double demi-septier de décoction d'orge, jusqu'à ce que la gomme soit entièrement fondue.

Le malade en prendra deux cuillerées trois ou quatre fois par jour, sur-tout en se couchant.

Du Rhume de cerveau, ou *Enchifrenement.*

Le rhume de cerveau est occasionné par une suppression de transpiration à la tête ou aux pieds; par un brouillard ou une pluie froide tombée sur la tête nue; ou par un courant d'air froid, lorsqu'on est en sueur : dans ce dernier cas, le rhume de cerveau tombe en même temps sur la poitrine et devient un vrai rhume, parcequ'il a la même cause.

On commence par sentir une pesanteur dans toutes les parties qui sont près du nez, et un engorgement dans les narines. La tête est embarrassée; on a des frissons (sur-tout entre les épaules); on sent des mal-aises; on éprouve une espèce de courbature; il distille des narines une humeur claire et âcre qui s'épaissit peu-à-peu, à mesure que l'engorgement diminue; on perd l'odorat, le goût et l'appétit. On voit des personnes chez lesquelles un rhume de cerveau est presque un mal d'habitude : ce sont, en général, celles qui sont trop sédentaires et qui se tiennent trop chaudement.

Il faut se couvrir la tête avec un bonnet de laine; mettre les pieds dans l'eau tiède pendant une demi-heure, plusieurs fois par jour, sur-tout

avant de se coucher ; exposer le visage à la vapeur de l'eau chaude dans laquelle on aura fait bouillir des mauves, en couvrant sa tête avec un linge, pour mieux recevoir la vapeur ; répéter ce remède plusieurs fois par jour, et à chaque fois se bien essuyer le visage et ne pas l'exposer ensuite au froid, mais se coucher et se tenir chaudement.

Pour éviter les boutons que l'eau âcre qui découle du nez, occasionne à cette partie et aux lèvres, il faut les frotter avec du suif de chandelle fondu par la mèche allumée, et ne pas se moucher avec un mouchoir qui a servi et que l'on a fait sécher. On doit aussi éviter de se servir de mouchoirs de coton.

Du Catarre.

Le catarre est une espèce de rhume dans lequel une humeur âcre coule du nez, de la bouche, du gosier et de la poitrine. Il attaque aussi les oreilles, la poitrine, l'estomac, etc.

Cette maladie a les mêmes causes que les rhumes, c'est-à-dire qu'elle est principalement occasionnée par une transpiration dérangée ; elle règne ordinairement par des temps nébuleux et mal-sains.

Les catarres de la poitrine sont les plus dangereux, ainsi que ceux du foie et de l'estomac.

Comme cette maladie produit une inflammation plus ou moins forte dans les parties qu'elle attaque, on se gardera bien, pour la guérir, de prendre des liqueurs fortes, telles que l'eau-de-vie brûlée, les ratafias de vin rouge, et autres boissons échauffantes qui peuvent faire le plus grand mal, quoique vantées par quelques personnes. On emploiera, au contraire, des boissons calmantes et délayantes, au lieu de celles qui peuvent augmenter l'inflammation ; le bon sens seul dicte le régime à suivre ; mais dans les campagnes, on ne suit presque jamais que des recettes absolument contraires aux maladies dont on est attaqué, parce que le peuple est persuadé qu'il faut manger de la viande ou boire du vin et de l'eau-de-vie pour se guérir, et c'est précisément ce qui le tue.

Dans les catarres, comme dans les autres maladies, la nature cherche à se débarrasser, soit par les crachats, soit par les sueurs, soit par les urines ou le dévoiement. Il faut suivre soigneusement la route qu'elle indique. Si les crachats commencent à sortir, on les facilite par des boissons de tisane d'orge ou de guimauve, mêlée d'un peu de miel et de quelques grains de kermès ; ou d'un peu d'ipécacuanha dans de l'eau tiède avec du sucre.

Si la nature indique la voie des urines, on fera fondre quelques pincées de sel de nitre dans une

tisane de graines de lin, ou de racines de persil avec une pincée de cristal minéral.

Si les sueurs se manifestent, on fera prendre quelques tasses d'infusion de fleurs de sureau ou de coquelicot, et l'on se couvrira chaudement.

Enfin, si la matière catarrale paroît vouloir s'évacuer par les selles, on purgera le malade avec la manne, les tamarins, le séné, mais en petite quantité.

Lorsqu'un malade est attaqué d'un catarre suffoquant à la poitrine, et qu'il se trouve dans le plus pressant danger, même dans les premières heures de l'attaque, il faut sur-le-champ le saigner du bras et du pied, et répéter les saignées selon la force du mal. On lui appliquera les vésicatoires et on le tiendra à une diète sévère. Cette dernière précaution est de la plus grande conséquence, et n'est pas difficile à faire suivre, car souvent le malade n'avale qu'avec la plus grande peine.

Au surplus, on suivra les remèdes indiqués ci-devant pour le catarre, et l'on prendra les plus grandes précautions pour empêcher les rechutes, qui sont mortelles.

De la Toux.

On peut être incommodé de la toux sans avoir un rhume ou un catarre; alors c'est la nature

qui cherche à se débarrasser de la gêne qui existe dans les organes de la respiration et dans les poumons.

Quelquefois la toux est une suite d'un rhume négligé ou mal traité ; et lorsqu'elle est invétérée, elle devient très-opiniâtre et difficile à guérir.

Si la personne attaquée est naturellement sanguine et replette, on emploiera la saignée, surtout s'il y a crachement de sang ; on la mettra à la diète et aux tisanes d'eau d'orge avec du miel ; de graine de lin avec quelques grains de kermès. Les lavemens de décoction de feuilles de mauve ou de pariétaire, sont très-utiles.

On tiendra le ventre du malade libre par de légères médecines de rhubarbe ou de mercure doux ; enfin on ne prendra aucuns alimens échauffans, ni liqueurs fortes, et l'on mangera très-peu à la fois. J'ai employé avec le plus grand succès, pour guérir la toux, une décoction ou tisane de fleurs de violette et de bouillon blanc, de feuilles de guimauve et de ronce, avec une once de miel.

De l'Enrouement.

L'enrouement est occasionné par une matière gluante qui se trouve dans la gorge et dans les conduits du poumon.

Pour la faire rejeter par les crachats, on fera la tisane suivante :

Prenez une poignée de feuilles de vélar, *tortelle*, ou *herbe au chantre*, qui vient sur les vieux murs, le long des haies et dans les cimetières. Cette plante a le bas très-garni de feuilles longues et velues, qui sont divisées de chaque côté en plusieurs parties triangulaires. Faites-les infuser, et non bouillir, dans une bouteille d'eau ordinaire; passez par un linge, et délayez dans cette infusion que vous ferez tiédir, 12 décagrammes (quatre onces) de sucre et autant de miel. Faites-en gargariser le malade le plus souvent qu'il pourra; il en avalera aussi une cuillerée ou deux de temps en temps, sur-tout en se couchant.

Le bain de jambes dans l'eau tiède, est aussi très-bon, mais les lavemens sont encore meilleurs; on en prendra donc plusieurs par jour, particulièrement le matin, et le soir en se couchant. On évitera de prendre le grand air jusqu'à guérison, et l'on s'enveloppera le cou avec quelque étoffe de laine placée immédiatement sur la peau, et non par-dessus la chemise.

Les feuilles de ronce bouillies avec quelques cuillerées de miel et un peu de nitre, dans une demi-bouteille d'eau, sont aussi très-bonnes. On s'en gargarise souvent et l'on en avale en même temps.

De la Pulmonie.

La pulmonie, ou *phthisie*, est une maladie de la poitrine qui consume et détruit le poumon. Elle est ordinairement héréditaire et ne se manifeste chez ceux qu'elle attaque, qu'après l'âge de seize à dix-huit ans, et souvent beaucoup plus tard. Les personnes éprouvent quelquefois des eraehemens de sang, avec une douleur fixe à la poitrine. La respiration est gênée, mais elle devient beaucoup plus laborieuse à mesure que la maladie fait des progrès ; la moindre fatigue, sur-tout une marche un peu forcée, les rend essoufflés, et le seul rire un peu violent leur cause une toux longue et fatiguante, qui les prend aussi lorsqu'ils ont mangé. Ils rendent des matières gluantes ; ils ressentent des douleurs aux épaules et à l'épine du dos ; leur appétit se perd, le dégoût survient, et ils tombent dans un état de maigreur qui est bientôt suivi d'accidens plus graves, savoir : de la dépravation des humeurs et des crachats qui prennent une consistance épaisse, et qui rendent une odeur puante et insupportable ; la fièvre augmente, le cours de ventre les épuise, la maigreur devient extrême, les forces se perdent, les pieds et les jambes enflent, la voix devient rauque ; enfin la difficulté d'avaler, jointe au sifflement de la poitrine, annoncent une mort prochaine.

Une

Une infinité de causes donnent lieu à la pulmonie; mais une des prineipales est le libertinage et l'abus des liqueurs fortes. Quand eette maladie est héréditaire ou eonfirmée, elle est ineurable.

Lorsqu'un enfant en est menaeé, paree que son père ou sa mère en ont été attaqués, on pourroit de bonne heure employer un traitement préservatif, en faisant de temps en temps de petites saignées; en donnant un peu de vin de quinquina; en faisant prendre des tisanes délayantes et émollientes qui fortifieroient les poumons et qui adouciroient le sang et les humeurs.

Si cette maladie n'est pas héréditaire, mais que quelques aceidens ou eireonstances y aient donné lieu, il faut, dès les eommeneemens, faire observer au malade le régime suivant:

On le saignera plus ou moins abondamment, selon sa foree; on lui fera manger des fruits très-mûrs et rafraîchissans, tels que des eerises, des fraises, des groseilles, même du melon et des concombres. Il boira de la tisane de lierre terrestre, de bourraehe et de buglose, avee du miel ou du suere rosat. Celle d'hyssope est bonne pour les vieillards et les tempéramens froids.

La nourriture consistera en pain dans lequel on aura mêlé un peu de farine de seigle; en lait

de vache ou d'ânesse venant d'être tiré et encore chaud ; en végétaux farineux, tels que les haricots, les pois, l'orge perlé, etc.

Une attention essentielle pour la guérison de la pulmonie, c'est que les malades respirent un air extrêmement pur, tel que celui d'une haute montagne, ou de quelque endroit élevé, et exempt de marais et de toute exhalaison putride; or, il est facile de se procurer cette ressource. Mais quelques moyens que l'on emploie, il est important de le faire avant que la maladie ait fait des progrès.

Voici la recette d'un sirop excellent contre la pulmonie et les rhumes invétérés :

Prenez bétoine, aigremoine, buglose, sanicle, consoude, pulmonaire, de chaque une poignée; mélisse, deux poignées; ache, quatre poignées. Nettoyez soigneusement toutes ces herbes, coupez-les même, et mettez-les dans un pot de terre neuf vernissé. Versez de l'eau dessus jusqu'à ce qu'elle surpasse d'un doigt les herbes. Vous y joindrez autant d'hectogrammes (livres) de miel qu'il y aura de bouteilles d'eau. Faites bouillir le tout ensemble jusqu'à ce que les herbes soient réduites en pâte ; bouchez bien le pot pour que les esprits ne s'évaporent pas.

Passez ensuite le tout dans un linge neuf, et serrez fortement afin que les herbes rendent tous

leurs sucs ; mettez ensuite dans cette déeoction, et coupez par petits moreeaux, dix-huit décagrammes (six onces) de sébestes, de jujubes, de dattes et de raisins de Damas ; trois décagrammes (une onee) de graine d'ortie ; fleurs de sauge et de romarin, de ehacune seize grammes (demi-once). Faites cuire ensemble pendant une demi-heure ; passez de nouveau en exprimant bien. Mesurez cette décoction, et ajoutez-y autant de livres de suere rafiné qu'il y aura de bouteilles de liquide. Faites recuire le tout ensemble jusqu'à consistance de sirop, que vous garderez dans des bouteilles bien bouehées.

Lorsque la pulmonie est déelarée, on en prend de trois en trois heures une euillerée à bouche, et sur ehaque prise un petit bouillon fait avec du bœuf et du veau. Il suffit de manger, dans la journée, deux petites soupes. Lorsque le mal n'est pas fort, on diminue et on ne prend le sirop que de quatre en quatre heures, afin de pouvoir, dans l'intervalle, donner une nourriture plus solide. Lorsque le malade est hors de danger, il doit continuer à prendre le sirop trois fois par jour, savoir : quatre heures avant le dîner, quatre heures après, et quatre heures après le souper. On ne doit manger que des ehoses faciles à digérer, et ni fruits ni salade. On boira du bon vin vieux qui ne soit pas de liqueur. Le vin rouge de Bourgogne est le meilleur.

Dans les rhumes invétérés, on en prend quatre cuillerées à café par jour, et par-dessus, une tasse d'infusion de fleurs de violette.

Ce sirop a été composé par le célèbre docteur Boerhaave.

De la Jaunisse.

La jaunisse est un épanchement de bile sur tout le corps, qui change en jaune sa couleur naturelle. Ce changement commence par le blanc des yeux, et se répand ensuite sur tout le corps.

Les urines sont très-jaunes; les excrémens sont pâles, le pouls est foible, la peau est sèche et âpre au toucher; les malades éprouvent une démangeaison aussi vive que des piqûres d'épingles; ils ont la bouche et la salive amères, et ils trouvent cette qualité à tous leurs alimens. Ils ont du dégoût, de la tristesse, une douleur au creux de l'estomac, et de la difficulté à respirer.

La jaunisse peut avoir pour cause une obstruction au foie; un engorgement de la bile; des fatigues excessives après un travail forcé; le chagrin; l'usage immodéré du vin et des liqueurs fortes. Ou bien elle est la suite de quelque maladie aiguë, ou d'une fièvre intermittente trop tôt arrêtée. Chez les filles, elle a beaucoup de rapport avec les pâles couleurs, ou la suppression des règles, dont je parlerai ci-après.

Cette maladie n'est pas ordinairement fort dan-

gereuse ; il s'agit de résoudre les obstructions du foie, d'évaeuer la bile surabondante, et d'en corriger le vice.

Si le malade est jeune et d'un tempérament sanguin, et s'il se plaint d'une douleur dans le côté droit près du foie, la saignée est nécessaire. On commencera par donner l'émétique en lavage, pour enlever les matières glutineuses qui empêchent la bile de couler. Si ce remède produit un bon effet, on le recommencera.

On fera prendre du suc de chicorée sauvage et de pissenlit, avec un peu de sel de Glauber. La dose est d'un petit gobelet le soir et le matin.

Le suc de eloportes mêlé dans du petit lait bien clarifié, est exeellent ; mais il faut caeher le fond de eette boisson au malade, pour ne pas le dégoûter.

On prétend que les poux avalés dans un œuf frais, sont un des remèdes immanquables ; mais il est bien révoltant !

On appliquera sur la région du foie, des emplâtres résolutifs, tels que eelui de savon camphré et celui de eiguë. On y fera des frictions avec de l'huile de rhue ou de camomille.

Au surplus, le malade ne fera aueun excès dans le boire ni dans le manger ; il mangera des fruits mûrs, des pommes euites, des épinards bouillis ; il boira du lait de beurre, du petit lait avec

du miel ; de la décoction de racines de guimauve et de réglisse. Il prendra un exercice modéré ; il ira à cheval, en voiture ; il cherchera à s'égayer et à se distraire de toute idée noire, et à respirer un air pur. Enfin, si son mal vient de l'intempérance, il se privera de vin pur et de liqueurs fortes.

Des pâles couleurs.

Les pâles couleurs sont une maladie qui attaque particulièrement les filles qui commencent à atteindre l'âge de puberté, ou les personnes du sexe, qui ne sont pas mariées.

Elle se manifeste d'abord par la pâleur du visage, et ensuite par une couleur jaune sur le corps, quoique les yeux soient blancs. Les malades deviennent bouffies, particulièrement aux paupières et au visage ; elle perdent le goût et l'appétit ; elles deviennent foibles ; elles ont des palpitations de cœur et une inclination extraordinaire au sommeil et à la paresse ; enfin, elles cherchent à manger les choses qui sont le moins propres à la nourriture, telles que de la craie et même du charbon, de la cendre, du vieux cuir, du sel, du poivre, etc.

Le mariage est, en général, un excellent remède pour les pâles couleurs ; mais ce n'est pas toujours de sa privation que provient cette

maladie. Le chagrin, la colère et les autres passions de l'ame ; les boissons chaudes trop abondantes ; le défaut d'exercice , etc. , peuvent y donner lieu ; mais comme les filles de campagne ne tombent ordinairement dans cet etat , que quand leur temps critique veut commencer , voici un remède très-efficace et très-simple pour le favoriser.

Prenez 6 ou 9 décagrammes (deux ou trois onces) de limaille de fer (et non d'acier), qui ne soit point rouillée ; mettez-la infuser pendant quelques jours dans deux bouteilles de vin blanc, et faites-en prendre à la malade deux fois par jour, matin et soir.

On fera prendre en même temps un exercice modéré, même celui du cheval en le montant à la manière des hommes, et l'on ne laissera point manger de choses indigestes et nuisibles à l'estomac, ni prendre une quantité de remèdes différens, qui donneroient une véritable maladie à la personne incommodée, au lieu de la guérir.

La saignée est très-efficace dans les pâles couleurs, lorsque l'on est sûr que la masse du sang est trop considérable. On saignera du pied les sujets foibles, mais dont le sang est pur, et dont les douleurs et la pesanteur de tête et des reins, laissent apercevoir une gêne et un embarras dans la circulation.

Les bains tièdes sont aussi très-salutaires, en

y faisant dissoudre du savon blanc. On les continuera pendant une quinzaine de jours, si cela est nécessaire. Il suffit de mettre les pieds et les jambes dans l'eau.

Pour provoquer les mois, on vante les infusions des plantes d'armoise, de sabine, de rhue, de mélisse, de menthe, de souci, etc. Le safran, le borax, les eaux minérales, le nitre mêlé aux boissons adoucissantes, peuvent être très-utiles; mais on doit les employer avec beaucoup de précautions.

Des Obstructions.

Les obstructions sont un engorgement ou un rétrécissement des vaisseaux, qui empêchent la circulation des humeurs et des fluides qui s'y épaississent, et qui y causent un embarras plus ou moins considérable. On appelle obstructions sanguines, celles qui sont occasionnées par l'engorgement du sang; et obstructions lymphatiques, celles qui viennent de la lymphe, ou humeur aqueuse du corps, arrêtée dans sa circulation.

Enfin, les obstructions prennent leur nom des différentes parties du corps qu'elles affectent, telles que le foie, la rate, les poumons et autres viscères.

On connoît qu'une personne est attaquée d'obstructions, par le gonflement de la partie

affectée ; par une douleur vive et des élancemens qui s'y font sentir, avec une pesanteur extraordinaire. Le malade maigrit, ses forces diminuent ; il éprouve une grande lassitude, sans avoir travaillé ni pris d'exercice violent. Le visage est pâle, quelquefois bouffi ; les urines sont crues ; l'appétit et le goût se perdent, et l'estomac s'affoiblit.

Quelquefois les obstructions sont causées par le défaut de la partie qu'elles attaquent. D'autres fois, elles sont la suite de quelque maladie trop longue ou mal soignée ; d'un chagrin violent ; d'excès en tout genre ; d'évacuations supprimées, etc.

Lorsqu'on connoît parfaitement le siége du mal, on y applique des topiques de feuilles de mauve, bouillies dans du lait ; de mie de pain bouillie dans de l'eau de sureau. On fait dessus et aux environs, des frictions douces et sèches avec une flanelle ou étoffe de laine fumée avec de la graine de genièvre brûlée. On fait prendre au malade des tisanes de racines de fraisier, d'arrête-bœuf, de feuilles d'aigremoine et de chardon roland, avec un peu de nitre, ou salpêtre purifié.

Les lavemens faits avec la décoction des mêmes plantes, font aussi un très-bon effet.

Les eaux de Bussang, dans la ci-devant Lorraine, sont un excellent remède ; mais elles devien-

nent trop coûteuses pour le peuple, lorsque les malades en sont trop éloignés.

Au surplus, les personnes attaquées d'obstructions, doivent se mettre au régime et à la diète; ne faire aucun excès, prendre de l'exercice, et chercher à dissiper l'ennui ou le chagrin. Elles feront, pour leur boisson, usage du petit lait ordinaire, de décoction de racines de patience, d'aunée ou d'asperges; d'infusions de feuilles de scolopendre, de cresson, etc. Elles ne prendront que des alimens de facile digestion, tels que le veau et le poulet.

Du Squirre.

Le squirre a quelque rapport avec l'obstruction. C'est une tumeur dure, indolente : sans douleur, sans chaleur, qui s'établit ordinairement dans les glandes, et qui est occasionnée par une lymphe trop épaisse, arrêtée dans les vaisseaux, où elle peut se durcir comme un morceau de plâtre. Le foie, la rate, le pancréas, sont quelquefois sujets au squirre.

Ce mal dégénère quelquefois en cancer : alors il est très-dangereux. Souvent il a lieu intérieurement, et il est difficile à connoître : on en a trouvé dans les cadavres de plusieurs personnes que l'on ne soupçonnoit même pas d'en avoir.

Les alimens grossiers et de difficile digestion ;

le grand froid; l'exposition à un air trop humide; la demeure dans un pays marécageux; le chagrin, etc., peuvent l'occasionner.

Lorsque le squirre paroît au dehors, il peut avoir été occasionné par des coups ou des contusions, ou par des abcès mal guéris et négligés.

Le squirre parfait est celui qui est très-dur, qui ne conserve plus aucun sentiment ni chaleur. Il est incurable, et il seroit même dangereux d'en entreprendre le traitement, parce qu'on pourroit le faire dégénérer en cancer.

Le squirre imparfait conserve encore quelque sentiment, quoique sans chaleur, et il n'a pas toute la dureté de l'autre. Celui-ci peut se guérir, quoique difficilement et lentement. Il se termine ordinairement par la résolution et par la suppuration; mais on ne doit chercher à établir celle-ci, que quand le squirre est extérieur.

Le squirre intérieur est toujours plus dangereux que l'extérieur : celui-ci se guérit plus aisément, parce qu'il reçoit mieux l'effet des cataplasmes et des topiques que l'on emploie pour le résoudre, ou pour le faire tomber en suppuration; ensuite il est facile d'en faire l'ouverture pour en faire sortir le pus.

Pour guérir le squirre intérieur, on commencera par faire observer au malade un régime convenable qui rétablisse chez lui la circulation des humeurs, et qui diminue l'épaississement du

sang. Ainsi il mangera peu de viande; il prendra des bouillons de poulet et de veau, des soupes maigres aux herbes. Il mangera des légumes non farineux, tels que la chicorée, la laitue, la scorsonère, les betteraves, les cardes poirées. On lui donnera des tisanes apéritives de chiendent, d'arrête-bœuf, de feuilles et de racines de fraisier et d'aigremoine, dans lesquelles on fera fondre un peu de nitre. Il ne boira point de vin rouge, ni de liqueurs fortes; il ne prendra point de café.

Si le squirre paroît au dehors, on l'exposera souvent à la vapeur du vinaigre chaud. On appliquera dessus, des cataplasmes de fleurs de mélilot avec un peu de camphre ou de fleurs de camomille et de sureau, bouillies dans de l'eau ou du lait.

Si le squirre ne peut se résoudre, et qu'il doive se terminer par la suppuration, il survient à la partie affectée, de la douleur, de la chaleur et de la rougeur : alors il faut faire observer au malade la diète la plus sévère, et lui faire une saignée pour détruire ou prévenir l'inflammation. Ensuite on fera l'ouverture nécessaire pour l'évacuation du pus, et l'on traitera le mal comme il sera dit ci-après. Voyez abcès.

Des Coliques.

En général, le nom de colique se donne aux douleurs que l'on éprouve intérieurement dans

les intestins et le bas-ventre. Il y en a de plusieurs espèces, dont je parlerai sueeessivement.

1°. La eolique dite *cholera morbus*, ou *trousse-galant*, est une maladie dans laquelle le malade rend par haut et par bas, une grande quantité de matières aigres, bilieuses, jaunes, vertes et noirâtres, et il ressent avant et après, des douleurs aiguës, des mal-aises, des tranehées violentes et des foiblesses; il a des envies eontinuelles d'aller à la selle, qui vont jusqu'à eent fois en quelques heures. Il éprouve une soif ardente, des palpitations de cœur.

Enfin, si les extrêmités deviennent froides, si l'urine est supprimée, et s'il survient un hoquet violent avee des foiblesses et des convulsions, la mort n'est pas éloignée.

C'est ordinairement en automne que règne cette maladie, qui peut être occasionnée par les grandes chaleurs de l'été, et la quantité de fruits cruds, lourds et indigestes que l'on a mangés. L'intempéranee, les indigestions, les purgatifs trop violens, peuvent aussi donner cette eolique.

Le trousse-galant est très-dangereux; et il est ainsi nommé, parce qu'il fait quelquefois périr les malades en peu de temps, s'ils ne sont pas traités eonvenablement.

On fera d'abord boire abondamment et coup sur eoup au malade, du bouillon léger de poulet ou de veau; de la gomme arabique fondue

dans de l'eau, à raison de six décagrammes (deux onces) par bouteille. On lui donnera, de trois en trois heures, quelques verres de lait d'amandes.

On lui fera mettre les pieds dans l'eau tiède, et on lui donnera d'heure en heure des lavemens avec les mêmes boissons ci-dessus, mais plus épaisses.

Lorsqu'il aura rendu beaucoup de matières, et que ses forces commenceront à s'épuiser, on appliquera sur son estomac, un emplâtre de thériaque, ou de confection d'hyacinthe; on lui donnera quelques cuillerées de bon vin avec un peu de sucre; il prendra quatre à cinq fois par jour, dix gouttes de *laudanum* liquide, dans une cuillerée d'eau très-pure, un peu tiède.

Lorsque les accidens effrayans seront calmés, ou auront disparu, on continuera encore quelque temps l'usage de *laudanum*, et on terminera la guérison par quelques purgatifs amers, tels que la rhubarbe, la gentiane, le quinquina, ou autres en petite dose, pour rétablir l'estomac. Enfin on emploiera les bains et l'exercice modéré, et l'on se remettra peu à peu à la nourriture ordinaire.

2°. La colique de *miserere* est une inflammation de quelques intestins, qui se fait connoître par les signes suivans :

Le malade éprouve les douleurs les plus aiguës

dans une portion du bas-ventre ; elles sont suivies de vomissemens énormes et continuels, d'une fièvre dévorante, du renfoncement du ventre, et d'une constipation opiniâtre. Le malade ressent vers le nombril, une douleur aiguë avec des élancemens, que le moindre mouvement rend encore plus affreuse. Après avoir vomi des matières de toutes couleurs, il finit par rendre les excrémens purs par la bouche. L'âcreté de ces matières fait passer l'inflammation jusqu'à l'estomac ; la soif devient dévorante, les défaillances surviennent ; la constipation continue, ainsi que le vomissement ; le corps brûle dans l'intérieur, tandis qu'au dehors il est saisi par le froid ; en un mot, le malade meurt après avoir éprouvé les douleurs les plus cruelles.

Il ne faut pas perdre un instant pour le traitement de cette maladie. On fera d'abord de copieuses saignées ; on fera boire abondamment des tisanes adoucissantes de petit lait, d'eau de poulet ou de veau, avec des amandes douces ; on appliquera les sangsues au ventre et à l'anus. On donnera des lavemens avec la décoction de feuilles de mauve ou de pariétaire, toutes les deux heures, soit qu'il les rejette, soit qu'ils restent dans les intestins. On trempera des flanelles dans la décoction de pariétaire et de mauve, et on les appliquera sur le ventre, et des vessies pleines de lait chaud, alternativement. On mettra le malade

dans un bain tiède ; il boira beaucoup d'huile d'olives ou d'amandes douces.

Ces remèdes détruiront à coup sûr l'inflammation, en les employant exactement et sans relâche. Ensuite on donnera, pour calmer les douleurs, le sirop de diacode, à la dose de 3 décagrammes (d'une once), mêlés avec 6 décagrammes (deux onces) d'eau de laitue ou de chicorée. Enfin, tous les symptômes dangereux ayant disparu, on purgera le malade avec la manne et les tamarins en lavage.

Lorsque le calme sera parfaitement rétabli, le malade suivra un régime modéré pendant plusieurs semaines, en ne prenant rien d'échauffant ni de trop nourrissant, et il s'abstiendra de liqueurs fortes. Il pourra seulement boire de temps en temps un peu de vin trempé de beaucoup d'eau.

3°. La *colique bilieuse* se connoît à des douleurs plus ou moins aiguës dans toute l'étendue du ventre et de l'estomac ; le malade rend des vents par le haut et par le bas ; il vomit abondamment une matière verte, jaune et puante ; il ne rend que très-peu d'urines rouges.

Cette maladie est causée par un amas de matières âcres et indigestes, produites par les excès qu'a fait le malade étant en santé, ou par les suites d'une autre maladie.

Comme il est à craindre qu'elle ne se termine par une inflammation au bas-ventre, il faut y porter

porter remède dès les commencemens, et employer d'abord les saignées abondantes; faire boire copieusement des tisanes indiquées à l'article précédent, et donner de fréquens lavemens avec le petit lait ou l'eau miellée. On appliquera sur le ventre, des flanelles trempées dans la décoction d'herbes émollientes. On ne soutiendra les forces du malade qu'avec de l'eau de gruau ou de riz; et si les vomissemens ne cessent pas, on fera prendre de temps en temps quelques gouttes de *laudanum* dans une cuillerée d'eau de menthe. En un mot, il est absolument nécessaire de ne donner dans cette maladie, que des calmans et des adoucissans, ainsi que dans la colique de *miserere*, qui ne diffère de celle-ci que par des signes plus effrayans et plus mortels.

4°. *La colique d'indigestion* a pour cause les excès dans le boire et le manger. Les personnes d'une complexion foible y sont fort sujettes, et les plus fortes n'en sont pas exemptes. Lorsqu'elle est violente, elle tue quelquefois le malade avant qu'on ait pu le secourir; mais lorsque l'indigestion est légère, quelques tasses de thé ou d'eau tiède la guérissent promptement.

La force de la colique d'indigestion est proportionnée à la qualité et à la quantité d'alimens que l'on a pris. Dans tous les cas, on fera boire beaucoup d'eau tiède au malade, pour exciter le vomissement, qui ordinairement le soulage beaucoup. Si,

malgré cette précaution, il n'avoit pas lieu ; on lui feroit avaler 1 décigramme (deux grains) d'émétique dans un verre d'eau commune, ou 8 décigrammes (dix-huit à vingt grains) d'ipécacuanha en poudre, délayé dans la même quantité d'eau que l'émétique. On fera ensuite boire beaucoup d'eau tiède à différentes reprises.

La saignée est très-nuisible dans l'indigestion ; à moins que celle-ci ne soit accompagnée de maux de tête, de délire, d'assoupissement, de convulsions et de douleurs très-vives ; mais on ne doit la faire que vingt-quatre heures après que le mal est déclaré. Dans ce cas-là même, il vaut mieux avoir recours aux bains de jambes.

Si l'indigestion étoit assez considérable pour faire tomber le malade dans une espèce d'apoplexie, on lui donneroit l'émétique, suivi de beaucoup d'eau tiède, et des lavemens purgatifs souvent répétés.

Lorsque les matières seront bien délayées par les remèdes que l'on aura pris par haut et par bas, on purgera le malade avec la rhubarbe ou la manne, le séné et le sel de Glauber, ou quelque autre médecine qui achève de détruire les mauvais levains qui pourroient donner lieu à de nouvelles indigestions.

On sera sans doute étonné que je parle d'indigestion au peuple de la campagne, qui en général vit sobrement ; mais je sais que pendant l'hiver, dans un grand nombre de départemens, les villageois se régalent par des repas où ils mangent

beaucoup de chair de cochon et d'autres viandes : ils prolongent ces repas pendant cinq à six heures ; ils y boivent beaucoup de vin nouveau ; et comme ils vont se coucher immédiatement après, il n'est pas étonnant que les indigestions suivent ces intempéranees.

5°. *La colique venteuse.* Lorsque celle-ci est occasionnée par une mauvaise digestion, à la suite de quelques excès dans le boire et le manger, il faut avoir recours au traitement prescrit dans l'article précédent.

Mais si le malade est naturellement sujet aux vents, et qu'ils soient arrêtés dans les intestins par quelque cause extraordinaire, comme après avoir eu froid aux pieds, ou après avoir été mouillé par une pluie froide, etc., on fera bouillir du cresson d'eau dans du lait, pendant un quart-d'heure, et, après l'avoir exprimé légèrement, on l'appliquera tout chaud sur le ventre, à l'endroit du nombril, en le plaçant entre deux linges. Ce remède simple a guéri sur-le-champ des malades que rien n'avoit pu soulager, en leur faisant rendre les vents qui les tourmentoient.

Les personnes sujettes à cette colique, doivent être réglées dans leurs repas, boire modérément du vin pur, et se priver de liqueurs fortes.

6°. *De la colique néphrétique, et de la gravelle.* Ces deux maladies se reconnoissent aisément aux douleurs aiguës que l'on ressent dans les reins

ou dans la vessie, et dans la difficulté d'uriner sans souffrir cruellement.

Il faut d'abord se mettre à un régime rafraîchissant et délayant, en cessant de prendre aucuns alimens échauffans, tels que les ragoûts, la pâtisserie, les œufs, le café, les liqueurs fortes, etc.

On saignera le malade, on lui appliquera même les sangsues à l'anus. Il prendra des tisanes adoucissantes, telles que celles de poulet ou de veau, de feuilles et de racines de guimauve, de pariétaire; ou une décoction d'orge et de réglisse, ou de petit lait adouci avec du miel vierge.

Lorsque la libre circulation du sang sera rétablie, et que le malade n'éprouvera plus ni échauffement ni plénitude, on lui fera prendre la tisane suivante :

Prenez feuilles et racines
De chicorée sauvage ou cultivée,
D'oseille,
De violette double ou simple,
De fraisier,
D'arrête-bœuf,
De chardon étoilé,
D'aigremoine,
De fleurs de roses de Provins,
De fleurs de nénuphar, ou *plateau-d'eau* à fleur jaune, ou, à défaut de fleurs, quelques tranches de ses grosses racines.

De chacune de ces plantes, une bonne poignée.

Faites bouillir dans dix bouteilles d'eau de rivière, que vous réduirez à six. Ne mettez les plantes dans l'eau que quand elle commencera à bouillir.

Passez la décoction en pressant à travers un linge, et mettez fondre dedans et infuser pendant une nuit, 3 grammes (un gros) de cristal minéral, 7 grammes (deux gros) de séné et 3 décagrammes (une once) de crême de tartre. Passez de nouveau sans presser.

On prendra de cette tisane le soir en se couchant, et le matin à jeun, un bon gobelet, ou moitié d'une demi-bouteille.

Après la prise du matin, on se tiendra dans le lit, et au bout d'une heure on prendra le bouillon suivant :

Prenez 4 hectogrammes (une livre) de rouelle de veau,

Trois ou quatre carottes,

Quelques racines de persil,

Quatre oignons blancs coupés par tranches.

Faites bouillir pendant quatre à cinq heures.

Passez en exprimant bien le tout à travers un linge, et faites-en prendre au malade une écuellée ordinaire. Faites-le encore tenir au lit pendant une heure après la prise, en excitant un peu la sueur.

On continuera cette tisane et ce bouillon pendant douze à quinze jours.

Comme la gravelle et la colique néphrétique sont presque toujours occasionnées par un défaut de conformation dans les reins et les couloirs ou vaisseaux qui conduisent l'urine à la vessie, ou par une disposition particulière des personnes sujettes à cette maladie, qui est assez souvent héréditaire, elles sont exposées à des rechutes, et doivent par précaution recommencer chaque année ce remède, en choisissant, pour le préparer, le mois de mai ou de juin, pendant lesquels les plantes ont leur plus grande vertu.

L'usage des demi-bains tièdes, souvent répétés dans la journée, et l'application de fomentations émollientes sur les reins, sont d'excellens moyens pour favoriser le plutôt possible la sortie des graviers.

Les lavemens émolliens avec la décoction de feuilles de mauve et de pariétaire, seront aussi mis en usage, et produiront un bon effet. Lisez aussi l'article suivant.

Les feuilles de tussilage ou pas-d'âne, préparées et appliquées comme dans l'article suivant pour la rétention d'urine, sont aussi très-efficaces pour la gravelle.

De la Rétention d'urine.

Cette maladie, ou incommodité, très-distincte de la précédente, consiste dans l'impossibilité d'uriner, occasionnée par un échauffement provenu d'une trop grande fatigue, d'un exercice

trop violent, ou d'un abus des liqueurs fortes, ou d'alimens trop échauffans pris avec excès.

Il faut d'abord suivre un régime tout opposé à celui qui a occasionné le mal ; c'est-à-dire ne manger ni boire rien d'échauffant, et prendre des tisanes rafraîchissantes, des lavemens, et des bains de jambes dans l'eau tiède.

Premièrement, si la rétention d'urine ne vient pas d'échauffement, mais de fatigue, on fera infuser dans du vin blanc de la racine de persil un peu pilée, et après quelques heures d'infusion, si le mal presse, le malade en boira un verre de trois en trois heures, en se tenant au lit.

Deuxièmement, un remède immanquable, c'est de faire bouillir pendant une heure, dans de l'eau, quelques poignées de feuilles de tussilage ou *pas-d'âne*, très-commun dans les terres humides et grasses, et sur les bords des rivières. Mettez fondre en même temps dans la décoction, 3 à 7 grammes (un gros ou deux) de cristal minéral.

Pressez un peu les feuilles entre les mains ou dans un linge, pour en faire sortir l'eau, sans cependant les dessécher, et appliquez-les, entre deux linges, sur le bas-ventre du malade, qui se tiendra couché sur le dos.

On maintiendra ce cataplasme en place, avec une bande qui fera le tour du corps. Il doit être employé le plus chaudement possible, sans qu'il puisse cependant brûler la peau.

Si les reins sont affectés en même temps d'une douleur particulière, outre l'impossibilité d'uriner, on fera bouillir une plus grande quantité de feuilles de pas-d'âne, en y faisant fondre également du cristal minéral, et l'on appliquera le cataplasme, entre deux linges, tout à l'entour des reins, avec une large bande par-dessus.

Le malade se tiendra au lit chaudement, le plus long-temps qu'il pourra, et ne prendra rien d'échauffant, mais quelques légumes au beurre, avec un peu de sel, sans épiceries; et pour boisson, une tisane de racines de persil ou de poireau.

Troisièmement. Prenez 1 hectogramme (une livre) de noisettes ou avelines carrées de Provence, qui se vendent chez les épiciers; concassez-les et mettez-les infuser dans deux bouteilles de vin blanc, pendant un jour et une nuit.

Le malade prendra de cette infusion quatre fois par jour, un petit verre ordinaire à chaque fois; on remettra pendant quelques jours de nouveau vin sur les noisettes, sans qu'il soit besoin de les changer.

Quatrièmement. Prenez des racines de poireaux de jardin; faites-les sécher et mettez-les en poudre. Faites infuser plein un dez à coudre de cette poudre, dans une demi-bouteille de vin blanc, que le malade prendra en trois ou quatre fois.

Si la rétention d'urine vient de quelque échauffement, il faudra observer le régime dont j'ai parlé au commencement de cet article.

Si elle est occasionnée par la gravelle, voyez ci-devant l'article de la colique néphrétique, page 52.

De la Dyssenterie.

La dyssenterie commence par de violentes tranchées; ensuite il sort par le fondement, des matières sanglantes et glaireuses, avec des douleurs excessives.

Les causes les plus ordinaires de la dyssenterie, sont l'usage immodéré des alimens de mauvaise nature; des fruits nouveaux mangés en trop grande quantité, et des liqueurs qui n'ont pas encore fermenté: telles que le vin doux, le cidre nouveau, etc.

Cette maladie cause quelquefois les plus grands ravages, sur-tout lorsqu'elle est épidémique, parce qu'on ignore dans ses commencemens quels remèdes sont propres pour la guérir; les mêmes ne conviennent pas à toutes les espèces de dyssenterie.

En général, l'ipécacuanha est le meilleur purgatif que l'on puisse employer, quoiqu'il ne réussisse pas toujours. Quand le malade est foible, on lui en donne vingt grains, et, après un jour ou deux d'intervalle, on réitère ce re-

mède. S'il est fort, on lui en donne deux ou trois doses par jour.

Si la dyssenterie est épidémique, c'est-à-dire si cette maladie attaque un grand nombre de personnes en même temps, on emploiera d'abord l'ipécacuanha, ensuite l'émétique à plusieurs reprises. Ces remèdes serviront à chasser les matières âcres qui rongent l'estomac, et qui portent l'inflammation dans les intestins.

La saignée doit rarement avoir lieu dans la dyssenterie, à moins qu'il n'y ait de l'inflammation. On ne doit jamais l'employer dans les dyssenteries malignes, et chez les sujets foibles et épuisés.

On appliquera sur le ventre les cataplasmes émolliens de mie de pain et de lait, de feuilles de mauve et de pariétaire bouillies dans de l'eau, ou des vessies pleines de lait tiède.

On donnera des boissons adoucissantes de petit-lait miellé, d'eau de poulet ou de veau, de décoction de racine de guimauve, de grande-consoude, avec de la gomme arabique fondue dans ces décoctions; de la gelée de coing, délayée dans beaucoup d'eau. On fera prendre des lavemens adoucissans; et si le malade éprouve de la difficulté à uriner, on appliquera sur le ventre des feuilles de pas-d'âne bouillies dans de l'eau, où l'on fera fondre 3 grammes (un gros) de cristal minéral.

Quand les douleurs empêchent le malade de

dormir, on peut lui donner un peu de sirop de diacode, mêlé dans de l'eau de laitue ou de chicorée, ou dans du lait d'amandes douces.

Si la chute du fondement a lieu, quand les efforts sont continuels et considérables pour aller à la selle, on le frottera avec du cérat et de la pommade de concombre, et on l'exposera à la vapeur de l'eau bouillante.

Pour empêcher la communication de la dysenterie épidémique, on brûlera dans la chambre du malade, du vinaigre ou du genièvre; on renouvellera souvent l'air, et l'on jettera promptement les matières fécales. Les personnes qui soigneront les malades, se parfumeront avec de l'essence de citron; elles feront diète pendant quelques jours; ne feront aucun excès; boiront des tisanes adoucissantes et aigrelettes, et se purgeront avec l'ipécacuanha; elles ne se tiendront près du malade que le temps nécessaire pour lui donner ce dont il aura besoin.

Du Dévoiement ou Diarrhée.

Lorsque le dévoiement n'occasionne pas des tranchées violentes, et qu'il ne dure que quelque jours, il faut bien se garder de l'arrêter, parce-qu'il est un bienfait de la nature, qui sauve d'une maladie plus grave la personne qui en est attaquée.

Si les matières que le dévoiement fait rendre

sont sanguines, c'est la dyssenterie dont il est parlé à l'article précédent.

Dans le dévoiement ordinaire, les matières sortent quelquefois sans douleur, quelquefois avec douleur, sur-tout quand elles sont accompagnées de glaires et de bile. Leur couleur varie, ainsi que leur odeur; elles sont quelquefois si claires, que le malade ne peut les retenir.

Dans une autre espèce de dévoiement, les alimens que l'on a pris n'ont éprouvé aucune altération dans les différentes voies de la digestion, et sont mêlés au chyle tout entier qui les détrempe et leur donne sa couleur blanche. Ce dévoiement est dangereux, parce qu'il affoiblit considérablement le malade, qui ne peut réparer ses forces, puisque le chyle ne remplit plus ses fonctions en passant dans la masse du sang : c'est ce qu'on appelle en médecine, le flux *cœliaque*.

Dans une troisième espèce de dévoiement, le malade rend par le fondement les alimens dans le même état où ils étoient en les avalant : c'est ce qu'on nomme la *lienterie*.

Dans le premier cas, qui est le dévoiement ordinaire, le malade laissera agir la nature pendant quelques jours; et loin d'arrêter le cours de ventre, il le favorisera par des boissons ou tisanes délayantes, et par un régime de vie modéré. Il se privera de liqueurs fortes et d'ali-

mens difficiles à digérer, et il mangera des plantes potagères cuites au gras.

Ensuite il se purgera avec 1 ou 2 déeigrammes (deux ou trois grains) d'émétique pris en lavage, ou avec 4 déeigrammes (six grains) d'ipéeacuanha, 3 décagrammes (deux onces) de manne et 3 grammes (un gros) de sel de Glauber. On diminuera ou l'on augmentera ees doses, selon l'âge et le tempérament du malade.

Lorsque le dévoiement vient de causes irritantes, eomme des glaires ou de la bile, on purge le malade avee la rhubarbe, la gentiane ou autres amers, et on lui fait prendre des lavemens avee la décoetion de feuilles de mauves et un peu de nitre.

Dans la seeonde espèee de dévoiement, que l'on nomme *flux cœliaque*, et qui attaque ordinairement les enfans et les adultes qui mangent trop, on purgera avee la manne, le séné et un peu de sel de Glauber, mais légèrement et selon l'âge du malade. On lui donnera des lavemens nourrisans avec des bouillons de viande, qui le soutiendront en attendant que l'estomac reprenne ses fonctions aceoutumées. Enfin on donnera de temps en temps un peu de vin de quinquina, ou du sirop d'absinthe.

Dans la troisième espèce de dévoiement, où le malade rend les alimens tels qu'il les a mangés, on lui fait prendre des infusions de saniele, de bugle, ou petite consoude, de petite centaurée,

d'absinthe ; puis on lui fait faire usage des sucs de ces plantes, en les pilant et les exprimant dans un linge.

On fait des frictions sèches sur tout son corps, avec une flanelle fumée avec du genièvre brûlé, ou avec des linges chauds, pour ouvrir les pores et rétablir la transpiration. On frotte le ventre avec de l'huile de laurier, et on le couvre de peaux d'agneaux pour qu'il ne soit point exposé au froid.

On donne pour purgatif le catholicon double ; les eaux minérales de Forges, de Balarue ; mais à petites doses, que l'on augmente par degré, et que l'on répète pendant quelque temps.

Du reste, le régime est le même que pour la diarrhée ordinaire.

De l'Hydropisie.

L'hydropisie est une enflure générale ou particulière du corps, causée par un amas d'eau. On l'appelle *ascite*, quand l'eau est contenue dans la capacité du bas-ventre ; anasarque, lorsqu'elle est répandue dans tout le corps, et que la chair paroît bouffie et enflée ; hydropisie de poitrine, quand l'eau est répandue dans cette partie.

L'hydropisie *ascite* vient souvent à la suite d'une longue maladie ; après des fièvres quartes d'automne, qui ont été mal traitées, ou dont on a voulu trop tôt arrêter les mouvemens par de trop fortes doses de quinquina ; mais elle est

sur-tout produite par des excès dans le régime échauffant, et par l'abus du vin et des liqueurs fortes; elle peut aussi avoir pour cause le chagrin et la mauvaise nourriture ; enfin l'habitation dans un pays marécageux et mal-sain.

Cette maladie commence ordinairement par une grosseur qui se forme au bas et à l'entour du ventre : on la nomme le *bourrelet ;* par l'enflure des mains, des pieds et des chevilles; ensuite celle des jambes, qui gagne peu à peu le haut. En pressant la chair avec le doigt, l'impression y reste marquée pendant quelques minutes. Le malade a soif; ses selles sont difficiles et peu abondantes; la peau du visage et du corps est bouffie et froide ; enfin le ventre s'étend et se gonfle par l'amas de l'eau qui remplit le tissu cellulaire entre la peau et la chair.

La maladie faisant toujours de nouveaux progrès, les malades vont à la selle avec beaucoup de peine ; les urines, qui deviennent de plus en plus rares, sont tantôt claires, tantôt troubles, et déposent un sédiment couleur de brique. Le ventre alors augmente de volume, il s'étend comme un ballon, et devient quelquefois si gros, qu'il descend jusqu'aux genoux et se crevasse.

Cette maladie est dangereuse et très-difficile à guérir. On doit, en général, se prêter aux goûts et aux fantaisies singulières que les malades ont pour certains alimens qui n'ont rien de dangereux, et qui les sauvent quelquefois.

Quelle que soit la cause de l'hydropisie, pour la guérir il faut d'abord suivre un régime de vie tout opposé à celui qui l'a produite. Ce n'est pas qu'un buveur doive se réduire entièrement à l'eau, mais il renoncera absolument aux liqueurs fortes, et ne boira plus que quelques petits verres de vin blanc par jour, dans lequel il mettra infuser un peu de racines de poireau, séchées et mises en poudre : c'est un excellent diurétique. En général, les diurétiques sont des meilleurs remèdes pour guérir l'hydropisie. Le suc d'écrevisses est excellent; celui de chicorée et de pissenlit mêlé avec le sel de Glauber et la terre foliée de tartre, employé de bonne heure, produit les meilleurs effets, en le prenant à fortes doses.

Le baume du Pérou, celui de Canada, le suc de quarante à cinquante cloportes, les baies ou graines de genièvre sont bons; mais s'il y a fièvre forte, ils pourroient produire l'inflammation.

Pour principal remède, on fera prendre abondamment au malade la tisane suivante :

Prenez une ou deux citrouilles ou *courges*, qui aient des taches vertes. (On appelle communément celles-ci *femelles*.) Otez la peau, les graines et l'enveloppe qui les contient; coupez la pulpe, ou *chair*, par morceaux, comme pour faire un potage aux potirons, et faites-la cuire dans un pot de terre avec très-peu d'eau. Lorsqu'elle

qu'elle peut se mettre en bouillie, écrasez-la bien, et passez à travers un linge pour en exprimer le jus dans lequel vous ferez fondre quatre grammes (un gros) ou huit grammes (deux gros) de cristal minéral, selon la quantité que vous tirerez. Quatre grammes (un gros) suffisent pour trois à quatre bouteilles de jus.

Le malade prendra un verre par heure de cette liqueur : une demi-bouteille fera quatre de ces verres.

En faisant observer le régime que j'ai indiqué ci-devant, et avec cette boisson, j'ai guéri des hydropiques auxquels la ponction avoit déjà été faite ; mais je préviens que la guérison ne sera pas de longue durée, si la personne qui a été attaquée pour excès, recommence son train de vie.

L'effet de ce remède est de faire couler abondamment les urines, et de rétablir la masse du sang et la circulation des humeurs.

Si l'on ne peut se procurer des citrouilles, on prendra une plus grande quantité d'infusion de poudre de racines de poireaux ou de noisettes de Provence, dans du vin blanc, que j'ai indiquée à l'article de la rétention d'urine, page 56. Ces deux remèdes, quoique très-simples, produisent un effet surprenant.

Indépendamment du régime et des remèdes ci-dessus, il faudra faire, sur le corps, les jambes et les cuisses du malade, des frictions avec une

flanelle chaude enfumée auparavant avec la graine de genièvre brûlée. Il se tiendra dans un air doux et sec, et prendra un exercice modéré, ne fût-ce qu'en se promenant un peu de temps en temps. Enfin il tâchera de s'égayer et de se dissiper, parce que le chagrin et l'inquiétude sont très-contraires à cette maladie.

De la Paralysie.

La paralysie est une maladie dans laquelle on perd totalement, ou en partie, le mouvement et le sentiment; quelquefois seulement l'une de ces deux fonctions, dans une ou plusieurs parties du corps.

Lorsque la paralysie attaque tout le corps, on l'appelle *paraplégie*, ou *paralysie universelle*. Elle se nomme *hémiplégie* quand la moitié du corps est paralysée. Elle est partielle si elle n'attaque qu'une partie, comme la langue, le bras, une jambe, etc.

Les symptômes ou signes de cette maladie, sont l'insensibilité des parties attaquées; la cessation ou la difficulté du mouvement; leur engourdissement, et l'impossibilité de s'en servir. En même temps la chair de ces parties devient flasque et sans ressort.

Dans l'hémiplégie ou la paralysie de certaines parties, par exemple, celle du visage, la pau-

pière s'abaisse du côté affecté, la bouche tourne du côté sain. Celle qui attaque les yeux rend aveugle; celle qui attaque les oreilles rend sourd, et ainsi des autres parties du corps, qui ne font plus leurs fonctions.

Les excès du vin et des liqueurs spiritueuses, les plaisirs immodérés de l'amour et du libertinage, les veilles trop prolongées, les passions trop vives de l'ame, l'oisiveté, et un grand nombre d'autres causes, peuvent occasionner la paralysie totale ou partielle.

Elle peut aussi venir de coups violens portés à la tête, des blessures du cerveau, de l'intempérie des saisons, d'une trop longue exposition à un air très-froid, d'une frayeur subite, des vapeurs du soufre, du charbon, etc.

Il est assez facile de connoître d'avance si une personne doit être attaquée de la paralysie, par des tremblemens dans certaines parties du corps, des tiraillemens involontaires dans les muscles du visage, des yeux, etc. Ceux qui en sont menacés éprouvent un mal de tête opiniâtre, des vertiges, des convulsions plus ou moins fortes, un picottement ou une démangeaison incommode à la partie qui doit être attaquée.

Les vieillards y sont beaucoup plus exposés que les jeunes gens, et il est presqu'impossible de les en guérir, sur-tout lorsqu'elle est la suite de l'apoplexie, dont je parlerai ci-après.

La paralysie invétérée, qui a desséché et amaigri les membres attaqués, ne donne aucun espoir de guérison. La rechute est aussi bien plus à craindre que la première attaque.

Lorsque la fièvre accompagne cette maladie dès son commencement, elle peut être d'un bon augure, et contribuer beaucoup à la guérison; mais elle devient pernicieuse, si elle est tardive et lente.

Dès les commencemens de la paralysie, si le malade est replet et sanguin, on lui fera une saignée proportionnée à sa force et à son tempérament. On lui fera prendre des bains dans une infusion de plantes aromatiques, telles que la lavande, le thim, la marjolaine, le romarin, en y faisant tremper toutes les parties attaquées, pendant une heure ou deux. Ces bains seront pris à une chaleur un peu plus que tiède. On fera des frictions sur ces mêmes parties, avec des flanelles imprégnées de fumée de graine de genièvre, à laquelle on les exposera avant de les frictionner, et l'on finira par les envelopper avec ces mêmes flanelles bien enfumées.

L'eau-de-vie camphrée est aussi très-bonne pour faire ces frictions.

Lorsque la partie paralysée sera sèche et dure, on appliquera dessus des onguens émolliens, ou on les frottera avec du baume de *genièvre*. Voyez la manière de le faire à la fin de ce livre.

Enfin on fera prendre au malade beaucoup de mouvement, en agitant et en secouant les parties attaquées, et en essayant de les faire agir. J'ai vu guérir la cuisse et la jambe d'un paralytique, en attachant une tresse, ou ruban de fil, à son pied, pour le tirer en avant, à mesure que l'on essayoit de le faire marcher en soutenant son corps.

On purgera le malade avec de fortes doses de rhubarbe, répétées de quatre en quatre jours, et on lui fera observer un régime de vie modéré, en ne lui donnant que des alimens simples, et le privant de toutes liqueurs spiritueuses.

De l'Apoplexie.

Quoique l'apoplexie soit rare dans les campagnes, cependant cette maladie est si terrible et demande de si pressans secours, que je ne puis me dispenser d'indiquer quelques remèdes utiles en pareil cas.

On appelle aussi l'apoplexie *coup de sang*, parce que la personne qui en est attaquée est privée tout-à-coup du mouvement volontaire et de l'usage de ses sens. Elle éprouve en même temps une grande difficulté de respirer, un sommeil profond et un affaissement général. Lorsque le sommeil n'a pas lieu, le malade sen-

ble vouloir faire des efforts pour sortir de cet affaissement, mais ils sont inutiles.

L'apoplexie a différens degrés qui la rendent plus ou moins dangereuse, et qui sont déterminés par les causes qui y ont donné lieu. Par exemple, on remarque que l'attaque est plus forte et plus incurable chez une personne d'un certain âge, qui a le corps replet et le cou près des épaules. Ceux qui font des excès dans le boire et le manger, qui dorment trop long-temps et qui prennent peu d'exercice, qui sont débauchés ou sujets à de grandes passions, sont les plus violemment attaqués.

Lorsque l'attaque d'apoplexie est forte, cette maladie est très-difficile à guérir. Quelquefois elle se termine par des saignemens considérables par le nez, par l'écoulement des règles chez les femmes, ou par quelqu'autre hémorragie ou perte de sang extraordinaire, par le dévoiement, par des urines abondantes, et par des sueurs copieuses. Ces différens signes sont ordinairement très-favorables à la guérison.

Dans l'apoplexie sanguine, quand les convulsions s'emparent du malade, c'est un mauvais signe; on doit renoncer à toute espérance quand le visage perd toute sa couleur et qu'il devient livide et couleur de plomb.

Quelle que soit la cause de cette maladie, on ne peut douter que son siége ne soit dans le cerveau,

où il se fait un engorgement, soit par la trop grande abondance du sang, soit par son épaississement qui l'empêche de circuler dans des vaisseaux resserrés et multipliés.

Aussitôt qu'une personne est attaquée d'apoplexie, il faut promptement la déshabiller et l'exposer à l'air frais; car la chaleur nuiroit considérablement, en augmentant le volume du sang et des humeurs. On ne lui donnera aucune nourriture solide, pas même du bouillon gras : on pourra seulement lui faire avaler quelques infusions légères d'eau d'orge, sur-tout de fleurs de *stoecas*, dont la propriété est de réveiller singulièrement les forces vitales. On donnera ces infusions à petites doses.

On placera le malade sur un matelas ou sur la paille, mais non sur un lit de plume, de manière qu'il soit assis et non couché; il sera encore mieux sur un fauteuil. On lui maintiendra la tête droite, afin que le sang en puisse redescendre plus librement; car si une personne en santé éprouve des pesanteurs à la tête étant couchée à plat, à plus forte raison doit-on éviter cette position pour une personne frappée d'apoplexie, chez laquelle la circulation est déjà arrêtée, ou du moins très-gênée.

On excitera le malade par toutes sortes d'endroits, sur-tout par ceux qu'on lui connoît le plus sensibles. On ne laissera dans sa chambre que le

peu de personnes qui seront nécessaires pour le soulager, afin de ne pas augmenter la chaleur, et d'empêcher la confusion. C'est ce qui arrive presque toujours à la campagne, où l'on se porte en foule chez un malade extraordinaire.

On plongera ses pieds dans l'eau tiède ; on appliquera les sangsues à différentes parties du corps ; ou, à leur défaut, on fera une saignée au bras, au pied ou à la gorge, selon que l'état du malade sera plus pressant. On laissera couler le sang lentement pour éviter l'affaissement.

Si le malade a été attaqué après le repas, on ne le saignera pas; on lui donnera l'émétique en lavage ; on appliquera les vésicatoires aux cuisses et entre les deux épaules. (Voyez la manière de préparer et d'appliquer ce topique, à la fin de cet Ouvrage.) On lui donnera des lavemens purgatifs avec trois décagrammes (une once) de séné, trois décagrammes (une once) de coloquinte, bouillis dans une bouteille d'eau, à laquelle on joindra six décagrammes (deux onces) de vin émétique trouble. Si les symptômes continuent, et si le pouls est toujours plein et élevé, il faut continuer les saignées à la gorge et au pied : il ne faut pas précipiter tous ces moyens, mais les administrer lentement et par ordre. On se gardera bien, par exemple, de donner l'émétique en dose assez forte pour exciter de violens vomissemens. On ne donnera pas

non plus d'alkali volatil ; ce seroit le moyen d'occasionner la rupture des vaisseaux, et des épanchemens mortels.

Comme l'apoplexie est, en général, occasionnée par la trop grande abondance et l'épaississement du sang, si le malade a le bonheur d'en guérir, il devra être assez prudent pour chercher à s'en préserver par la suite, en suivant un régime de vie opposé à celui qui lui a causé une maladie aussi terrible et aussi dangereuse. Il se fera faire de temps en temps quelques saignées, sur-tout s'il éprouve des maux de tête. Il mangera peu à chaque repas, et ne prendra pas d'alimens trop succulens ou trop nourrissans, ni de liqueurs fortes. Il ne soupera point, ou du moins il soupera très-légèrement et de bonne heure. Il prendra souvent quelques tisanes peu chargées, des bains de jambes, un exercice modéré.

Les cautères sont très-utiles ; ils détournent l'humeur, et entretiennent un écoulement salutaire qui épure le sang.

Enfin il aura grand soin de se tenir toujours le ventre libre, de ne pas dormir long-temps, et d'avoir, dans son lit, la tête et les épaules élevées.

De l'Epilepsie ou *Mal caduc.*

L'épilepsie est une maladie violente qui saisit tout-à-coup, et qui donne des convulsions au malade, en lui faisant faire des contorsions, et

le privant de tous ses sens et de ses mouvemens volontaires.

L'épilepsie peut être occasionnée par une infinité de causes différentes. En général, à la campagne, on l'attribue à la peur, sur-tout quand elle attaque les enfans. Elle peut venir d'un coup de soleil, d'un poison pris intérieurement, d'un émétique pris à trop forte dose; enfin il est souvent impossible de connoître ce qui lui a donné lieu, et elle peut être héréditaire.

Les signes avant-coureurs de l'épilepsie, sont des douleurs à la tête, des pesanteurs, des éblouissemens, des vertiges, le tremblement de quelques parties du corps, de grandes lassitudes, des tintemens d'oreilles, des mouvemens désordonnés de la bouche, la crainte, la tristesse, etc.

L'accès se détermine par les symptômes suivans: le malade tombe tout-à-coup à terre, il fait un bruit extraordinaire, il se tord les bras, se roidit les mains, il agite sa tête ou quelque partie du corps, ses yeux sortent et sont fixés, sa respiration est gênée et laborieuse, sa bouche écume, il se mord quelquefois la langue et les lèvres. Les suites de l'accès sont l'étonnement, l'abattement, la pesanteur de tête et une fatigue excessive; le malade ignore ce qui s'est passé.

Cette terrible maladie se guérit quelquefois naturellement, sur-tout dans la jeunesse, à l'âge de puberté, lorsqu'elle a pris dans l'enfance;

cependant il est essentiel d'y apporter de prompts secours, sans lesquels les accès deviendroient fréquens, la santé se dérangeroit, et les enfans tomberoient dans l'imbécillité. Lorsqu'elle attaque dans un âge plus avancé, elle est presque incurable.

Dans les accès il faut secourir le malade le plutôt possible, faire étendre ses membres, frictionner ses pieds et ses mains, ne point lui secouer le corps, le coucher à plat, la tête relevée et tournée de côté pour lui faire rendre facilement son écume.

Si le malade est sujet à se mordre la langue et les lèvres, on lui mettra une pelotte ou tampon de linge entre les dents, et pour qu'il ne puisse l'avaler, elle sera attachée à une ficelle. On frottera l'épine du dos avec de l'huile de vers et de succin, et on lui fera respirer de l'huile de romarin.

Pour guérir l'épilepsie, il faudroit connoître parfaitement la cause qui y a donné lieu; mais comme cela est souvent très-difficile, on mettra en usage les remèdes généraux suivans:

1°. On fera suivre au malade un régime de vie réglé, en le faisant manger et boire sobrement, sur-tout peu de vin et point de liqueurs fortes. On le purgera tous les mois avec la rhubarbe, ou quelques autres purgatifs doux, et proportionnés à l'âge du malade. On emploiera

les vermifuges, si l'on soupçonne qu'il soit attaqué des vers. La mousse de Corse, prise en infusion, est excellente pour les chasser.

On appliquera des cautères et des vésicatoires à la nuque et derrière la tête, ou au dos entre les épaules.

Si l'on observe que les accès d'épilepsie aient lieu dans la pleine ou dans la nouvelle lune, on donnera les purgatifs avant ces époques.

La racine de valériane sauvage est un spécifique excellent contre l'épilepsie ; on la donne en poudre à la dose de huit grammes (deux gros), moitié le matin et moitié le soir, delayés dans un verre de décoction de la même plante, dont on boit une bouteille ou environ dans le courant de la journée. Cette décoction se prépare en faisant bouillir trois décagrammes (une once) de cette racine, dans trois demi-litres (trois chopines) d'eau, jusqu'à réduction de litre (une pinte.)

On se gardera bien de traiter durement les malades, ni de leur donner du chagrin ; il faudra au contraire leur parler doucement, chercher à les égayer, les faire changer d'air de temps en temps par quelques petits voyages, et ne leur faire prendre qu'un exercice modéré.

Enfin le meilleur remède contre l'épilepsie, est la plus grande sobriété dans les alimens et la boisson ; et si l'on peut se réduire absolument au

lait et à l'eau pure, on est presque assuré d'obtenir une parfaite guérison.

De l'Esquinancie, ou *Inflammation de la Gorge.*

L'esquinancie se fait connoître par une difficulté très-douloureuse d'avaler, sur-tout la salive; par la fièvre, le mal de tête, les urines rouges et la respiration très-gênée. Quelquefois toutes les parties du fond de la bouche sont enflammées, gonflées et rouges; la langue sort de la bouche, et tout le cou, jusqu'au-dessus de la poitrine, est très-gonflé; ces dernières marques d'une esquinancie sont très-dangereuses.

Quelquefois les malades ne peuvent ni manger, ni boire, et, quand ils essaient de le faire, les alimens qui reviennent par les narines, tombent dans le canal qui conduit l'air aux poumons (la trachée artère), et leur donnent une toux très-cruelle.

L'esquinancie que l'on appelle fausse, n'est pas, à beaucoup près, si violente et n'est pas toujours accompagnée de fièvre, sur-tout considérable. L'inflammation se fait très-lentement et le gonflement paroît plus au dehors.

Les causes de l'esquinancie sont un sang enflammé par un régime de vie trop échauffant, par un travail ou des exercices trop violens, par

le passage subit d'un endroit chaud à un lieu froid, sur-tout étant en sueur. J'ai vu gagner une esquinancie très-violente à un ouvrier qui avoit travaillé au soleil du mois de Mars, contre un mur exposé au midi. Cette époque est très-dangereuse, parce qu'on est resté enfermé long-temps pendant l'hiver. Les personnes qui ont des passions vives, celles qui mangent des alimens salés, échauffans, ou qui boivent des liqueurs spiritueuses, sont très-sujettes à l'esquinancie.

Il faut saigner sur-le-champ le malade, et lui rouvrir plusieurs fois la veine; lui faire mettre les jambes dans l'eau tiède pendant plusieurs heures; lui donner plusieurs lavemens par jour, sur-tout le matin et le soir, et le mettre au régime le plus sévère, c'est-à-dire, le priver de tout aliment solide; lui faire boire beaucoup de tisane d'orge avec un peu de vinaigre et de nitre; ou de fleurs de sureau avec du miel, le faire souvent gargariser avec une décoction de feuilles de ronce et de miel; lui faire prendre du sirop de groseilles délayé dans beaucoup d'eau. S'il peut avaler quelque chose de solide, il ne mangera que quelques fruits cuits, sur-tout des pommes de reinette.

On fricassera un nid d'hirondelle écrasé en petits morceaux, avec du vinaigre; on l'étendra dans un linge que l'on repliera, et on lui enveloppera bien le cou, en le recouvrant d'une serviette, ou de quelque linge doux.

On peut employer avec succès un morceau de flanelle plié en plusieurs doubles, dont on enveloppera bien le cou du malade pour le tenir chaudement. Un bas de laine est encore plus efficace, et on l'emploie dans les campagnes comme le meilleur remède.

Les lavemens et les bains de jambes sont les remèdes les plus salutaires; ainsi il faut les répéter le plus que l'on pourra, et l'on verra bientôt disparoître la maladie qui doit être traitée comme une des plus inflammatoires.

La saignée est beaucoup plus avantageuse lorsqu'elle est faite dans les commencemens de la maladie; mais si l'esquinancie se renouvelle et qu'elle se montre avec violence, tantôt d'un côté du cou, et tantôt de l'autre, il faut alors renouveler la saignée, ainsi que les boissons indiquées ci-devant.

Lorsqu'il se forme un abcès à la gorge, ce qui se reconnoît par une douleur sourde que l'on ressent à cette partie, quoique le mal ait diminué, et lorsque cet abcès est prêt à s'ouvrir, comme on peut s'en assurer par une petite tumeur blanche au fond de la bouche, il faut le percer avec une lancette au bout d'une baguette, s'il ne s'ouvre pas de lui-même. On enveloppera la lame de la lancette ou celle d'un bon canif, avec un petit linge, excepté la pointe que l'on laisse déborder de quelques lignes.

Lorsque l'abcès s'ouvrira, comme la bouche sera inondée d'un pus sale et dégoûtant, il faudra se gargariser avec une décoction ou une infusion de feuilles de pervenche, dans laquelle on ajoutera un peu de vinaigre et de miel.

Si le malade ne peut se gargariser lui-même, tant au commencement de la maladie qu'après que l'abcès est ouvert, on lui fera des injections du gargarisme avec une petite seringue, ne fût-elle que de sureau.

Lorsque l'engorgement est extrême et le gonflement si considérable que le malade est en danger d'être suffoqué, il faut en venir à l'opération de la *bronchotomie*, qui consiste à faire une incision à la trachée artère, pour laisser pénétrer l'air dans les poumons; mais cette opération demandenécessairement un bon chirurgien.

Des autres Maux de Gorge.

En général, tous les maux de gorge prouvent qu'il y a inflammation dans le sang, et sont la suite, 1°. d'un exercice trop violent; 2°. de veilles trop prolongées; 3°. d'excès dans l'usage des liqueurs fortes et des alimens échauffans; 4° d'un passage subit du chaud au froid; 5°. de voyages faits par un mauvais temps, pendant l'hiver; 6°. du défaut de précaution, ou de l'impossibilité de changer de linge après avoir sué considérablement, ou avoir été mouillé.

Dans

Dans les trois premiers cas, il faut se mettre au régime, prendre des lavemens, mettre ses jambes dans l'eau tiède, et boire de la tisane de fleurs de sureau et de miel; ou mieux encore, de feuilles de ronces, de miel et de nitre, ou salpêtre rafiné.

Si la luette est tombée, et si le fond de la bouche est gonflé et rouge, il faut se gargariser avec cette même décoction de feuilles de ronces dont je viens de parler, et faire remonter la luette en mettant un peu de poivre et de sel moulu sur la queue d'une cuillère, que l'on tiendra pendant quelques minutes au fond de la bouche, sur la racine de la langue et sous la luette. Mais celle-ci ne se rétablira bien qu'après que l'inflammation sera dissipée; et c'est d'abord à cela qu'il faut s'attacher.

Dans les trois derniers cas, il faudra mettre les jambes dans l'eau tiède pendant deux heures; prendre trois à quatre lavemens par jour; se gargariser avec l'eau de feuilles de ronces, un peu de miel et de nitre, et se coucher chaudement, en tâchant de se faire suer pendant quelques heures.

Quelquefois le mal de gorge ne vient pas d'inflammation, mais d'un catharre qui affecte cette partie par des humeurs âcres : alors la saignée ne convient pas; mais on détourne le catharre par des purgatifs, des sudorifiques, tels

que les tisanes de fleurs de sureau, de coquelicot, de bardane, de chardon béni; ou par celles de fleurs de pas-d'âne (tussilage), de fraisier, d'aigremoine, etc.

Du Rhumatisme.

Le rhumatisme est une maladie qui attaque différentes parties du corps, et y cause des douleurs très-vives, avec la difficulté et quelquefois l'impossibilité de se mouvoir.

On distingue plusieurs sortes de rhumatismes : il est universel quand il attaque toutes les parties du corps, et il est particulier lorsqu'il n'en affecte que quelques-unes.

Il y a une espèce de rhumatisme qui attaque par une fièvre violente, avec inflammation, frisson, mal de tête, etc. Dans cette espèce, le malade souffre la nuit et le jour, des douleurs cruelles qui augmentent au moindre mouvement qu'il veut faire. Il survient quelquefois une sueur abondante qui le soulage beaucoup, mais, pour peu qu'il se refroidisse, les douleurs deviennent bien plus vives.

Ce rhumatisme, que l'on nomme *aigu*, peut être occasionné par une bile âcre et trop abondante dans le corps, par la suppression de quelque flux habituel chez les hommes ou chez les femmes; par l'intempérance, les veilles immodérées, les

excès dans les plaisirs de l'amour, l'usage trop suivi de viandes salées, fumées, épicées, ou par un exercice trop fort. Il se termine ordinairement le quatorzième jour, et va rarement au vingtième. Il se guérit par la saignée, la tisane d'orge avec du miel ou du vinaigre, et par les lavemens. La rhubarbe, donnée à la dose de seize grammes (demi-once), coupée en petits morceaux et infusée dans dix-huit décagrammes (six onces) d'eau.

Il y a un autre rhumatisme qui attaque quelque partie du corps en la privant du mouvement, ou la rendant très-douloureuse et très-pénible; mais sans fièvre et sans maladie intérieure.

Celui-ci vient de la transpiration arrêtée après un travail excessif, en se refroidissant lorsqu'on est en sueur, ou en se couchant dans un lieu frais et humide, sur la terre, à l'ombre, etc. C'est ce qui arrive sur-tout au temps des foins et des moissons, ou autres ouvrages de la campagne qui font beaucoup suer, et dans lesquels le peuple ne prend aucunes mesures pour se délasser, en restant en chemise après le travail, en se mettant à l'ombre couché sur la terre, ou en se jetant sur un lit pour y dormir sans couverture; en un mot, ce rhumatisme est toujours occasionné par imprudence ou quelque défaut de précaution.

Voici plusieurs remèdes que j'ai employés

très-efficacement, selon les parties du corps attaquées de rhumatisme.

Premièrement, si c'est le bras, l'épaule, ou quelque membre particulier, et non le corps entier qui est attaqué, faites asseoir le malade près d'un bon feu clair, prenez de l'huile de millepertuis, qui se vend chez tous les apothicaires, faites-la un peu chauffer, oignez-en la partie attaquée, et avec un morceau de flanelle ou autre étoffe de laine chaude, frottez et frictionnez bien cette partie, de manière que la peau devienne rouge. Enveloppez ensuite toute cette partie ainsi frictionnée, avec de la laine bien chauffée, après l'avoir encore graissée d'huile de millepertuis, et faites coucher le malade chaudement.

Deuxièmement, après avoir également placé le malade près d'un bon feu (celui de sarment de vigne est le meilleur), mettez sur de la braise allumée, une poignée de graine de genevrier, qui produira beaucoup de fumée sur laquelle vous tiendrez, pendant quelques minutes, un morceau d'étoffe de laine, comme molleton ou autre étoffe douce et moelleuse, et après l'avoir bien enfumée, vous frictionnerez, comme avec l'huile de millepertuis dont j'ai parlé ci-devant, toute la partie affectée de rhumatisme, à plusieurs reprises, jusqu'à ce que la peau devienne rouge, et que les pores soient bien ouverts. Alors vous

aurez une pièce de même étoffe, mais assez grande pour couvrir toute la partie; vous l'enfumerez bien de genièvre, et pendant qu'elle sera chaude, vous en envelopperez ladite partie, et vous ferez coucher le malade dans un lit bassiné avec de la graine de genièvre mêlée avec la braise dans la bassinoire.

Si ce sont les jambes ou les cuisses qui sont attaquées de rhumatisme, on s'enveloppe d'une couverture ou d'un jupon épais, et l'on place dessous, une chaufferette ou un vase dans lequel on met de la graine de genièvre sur de la braise, de manière que la fumée puisse se porter sur les jambes et les cuisses, qui doivent la recevoir sur la peau nue. Rien n'est, comme on le voit, plus facile pour les femmes que cette opération, que l'on fait durer pendant une heure ou deux, et que l'on répète plusieurs fois, si la première ne suffit pas.

Troisièmement, lorsque la plus grande partie du corps est attaquée de rhumatisme, voici un moyen très-sûr et fort simple pour le guérir :

Faites cueillir au printemps, ou en été, des feuilles d'ièble, iable, ou petit sureau, qui ressemblent beaucoup à celles du grand sureau, mais qui sont plus longues. Cette plante croît le long des fossés, des grands chemins, et elle infecte souvent les terres labourées; son odeur est très-forte; elle porte des graines noires qui ont un suc d'un rouge très-foncé.

Il faut en prendre la charge de deux personnes et les faire un peu amortir dans un four, après que le pain est tiré, pendant environ un quart d'heure, en les remuant continuellement avec une fourche. On étend ces feuilles sur une paillasse, pendant qu'elles sont encore chaudes, et, après avoir fait coucher le malade dessus avec une mauvaise chemise, on l'en enveloppe entièrement sur la partie attaquée; puis on met une bonne couverture par-dessus le tout, et on le fait suer pendant deux ou trois heures. Il faut tâcher de le dissiper, s'il ne peut dormir, en restant près de lui, afin de lui faire trouver le temps moins long, ou pour le couvrir davantage, si la sueur ne se manifeste pas assez.

Tout en sortant de cette espèce de bain aromatique, on aura soin de donner au malade une chemise bien chaude, et de le faire coucher dans un lit bien bassiné.

L'on guérit ordinairement dès la première fois, mais le mal est à coup sûr emporté à la seconde.

En un mot, pour guérir presque tous les rhumatismes, le remède essentiel est de rétablir la transpiration arrêtée ou dérangée.

Du Rhumatisme appelé Sciatique.

La sciatique ne diffère du rhumatisme que par les parties du corps qu'elle attaque, savoir : la

cuisse, la jambe, le coccis et l'*os sacrum*. Elle se manifeste par une douleur vive qui s'étend sur tout l'endroit affecté : elle est quelquefois si considérable, que les malades ne peuvent y supporter la plus légère application. Dans cet état, ils sont obligés de garder le plus grand repos, et il leur est absolument impossible de marcher, ni de faire le plus léger mouvement.

C'est ordinairement lorsque les premiers froids se font sentir, que la sciatique commence à s'établir. Elle a quelquefois pour cause, des chutes, des coups violens, de fortes contusions, ou des blessures. D'autres fois elle est occasionnée par la suppression de la transpiration; enfin les glaires peuvent y donner lieu, ainsi que l'usage des alimens salés, épicés et de haut goût, et de tout ce qui peut donner de l'âcreté aux humeurs.

Cette maladie est commune sur les côtes de la mer, dans les contrées marécageuses, et elle attaque principalement ceux qui s'exposent aux grandes intempéries de l'air, et plutôt les vieillards que les jeunes gens.

Pour guérir la sciatique occasionnée par la suppression de la transpiration, on emploiera d'abord le remède que j'ai indiqué au n°. 2 de l'article précédent sur le rhumatisme, en s'enveloppant d'une couverture ou d'un jupon, et mettant par dessous, de la graine de genevrier dans un pot, sur de la braise ; ou en faisant des

frictions sur toute la partie attaquée, avec une flanelle chaude et fumée de genièvre, dont on l'enveloppe ensuite, et l'on fait coucher le malade dans un lit bassiné avec du genièvre dans la bassinoire.

Si le malade ne guérit pas après les fumigations et les frictions ci-dessus, c'est que la sciatique aura pour cause les glaires ou quelques putridités dans l'estomac. Vous chercherez alors à les évacuer, en faisant prendre au malade une forte prise de rhubarbe en poudre, délayée dans de l'eau ou du vin, ou placée entre quelques feuilles du pain de la soupe. On réglera la dose de rhubarbe sur la force et le tempérament du malade.

Ce remède simple a guéri en vingt-quatre heures plusieurs personnes qui ne pouvoient plus marcher, et qui étoient forcées de garder continuellement le lit.

De la Goutte.

Quoique la goutte, qui est une espèce de rhumatisme, attaque rarement le peuple des campagnes, elle y existe cependant quelquefois, et je donnerai ici quelques conseils pour la guérir, ou du moins pour en soulager les douleurs.

Cette maladie attaque les jointures et les articulations, et elle est accompagnée de douleur, de rougeur et de gonflement. Elle se fixe ordi-

nairement aux pieds, aux mains et aux hanches; d'où elle tire ses différens noms. Celle des pieds se nomme *podagre;* celle des mains, *chiragre;* et celle de la hanche et de la cuisse, *sciatique.*

A moins que la goutte ne soit héréditaire, elle n'attaque que les personnes qui font des excès de débauche, d'ivrognerie et de bonne chère. Il faut donc commencer par se corriger, dès que l'on sent les premières attaques.

On ne peut guérir la goutte héréditaire. Lorsqu'elle vient des causes dont j'ai parlé, qu'elle est invétérée et qu'elle a produit les ravages que l'on connoît dans les articulations, il est impossible de les rétablir; mais on peut en prévenir ou en arrêter la continuation.

Un goutteux doit donc renoncer aux liqueurs fortes, au café, aux femmes et à une nourriture trop recherchée.

Il prendra chaque jour une demi-cuillerée, le matin à jeûn et autant le soir, de l'extrait suivant:

Prenez sept kilogrammes et demi (quinze livres) de petite absinthe; faites-les bouillir dans dix bouteilles d'eau de rivière, pendant quatre heures; passez le tout, en exprimant bien, au travers d'un linge fort, mais clair; faites réduire la décoction jusqu'à une bouteille, et mêlez-y douze décagrammes (quatre onces) de sucre et autant de miel.

On conservera cette espèce de *rob*, ou *sirop*, dans un pot, pour s'en servir au besoin; et le

malade en prendra habituellement chaque jour, la quantité indiquée ci-devant.

Malgré ce spécifique, la goutte demande un traitement dont les indications doivent se rapporter, 1°. à la force et à la foiblesse des accès; 2°. à la constitution du malade; 3°. à la surabondance du sang; 4°. à l'épaississement sensible des humeurs, à leur âcreté, et au vice de la digestion.

1°. Dans les foibles accès de goutte, on ne doit appliquer aucun topique, mais faire de légères frictions sur la partie affectée, avec des flanelles enfumées de genièvre, si le malade peut les supporter. Le point le plus essentiel est de tenir la partie très-chaudement, pour y rétablir la transpiration. Une peau de mouton sortant de dessus l'animal, et encore chargée de son *suint*, produit d'excellens effets. Avant de l'appliquer, il faudra la peigner fortement pour en faire sortir toutes les ordures et rendre la laine plus chaude en l'éparpillant. En général, la laine est un spécifique excellent contre la goutte, puisqu'elle rétablit la transpiration. J'ai guéri des podagres en leur faisant porter des chaussures fourrées de laine.

2°. On ne doit point saigner les sujets pituiteux, flegmatiques et délicats. Il faut soutenir leurs forces par un peu de bon vin vieux, de confection d'hyacinthe et de vin de quinquina.

3°. Si la goutte est accompagnée d'inflammation, la saignée est très-avantageuse et doit être suivie de rafraîchissans, qui consistent en tisanes de racines de chiendent, de laitue, d'oseille, de chicorée sauvage, mêlées d'un peu de nitre et de miel. L'eau simple mêlée de jus de groseilles, de citron, d'orange, avec un peu de sucre, est un breuvage convenable. Les lavemens rafraîchissans seront aussi très-utiles.

Si la goutte vient de la suppression des hémorroïdes fluantes, on appliquera les sangsues à l'anus, ou des ventouses qui épuiseront cette humeur surabondante, dont le flux est particulièrement avantageux dans cette maladie.

Si elle est occasionnée par des excès dans le manger, ou par trop de boisson de bière, de cidre, ou de vin acide, on donnera des purgatifs mêlés de savon; on réduira le malade à ne manger que des légumes, en lui permettant de boire un peu de vin, si c'est un vieillard.

Lorsque l'on est continuellement attaqué de la goutte, sur-tout lorsqu'elle est irrégulière et qu'elle se jette tantôt sur la poitrine, tantôt sur l'estomac ou sur quelqu'autre viscère, le meilleur remède est d'appliquer un cautère à une jambe, même aux deux à la fois, et de l'entretenir. Il vaut mieux s'assujétir à ce soin, que de souffrir continuellement, et que de s'exposer à perdre la vie.

Lorsque l'attaque de la goutte est passée, on

fait prendre au malade une dose ou deux de teinture amère de rhubarbe, une infusion de gentiane, de quinquina ou d'eau d'orange. Il observera une diète légère, et il prendra un exercice modéré, soit à cheval, soit en voiture, soit en s'occupant de quelque travail qui lui donne du mouvement et qui le fasse transpirer.

De la petite Vérole.

La petite vérole, dont la description est inutile, puisque cette maladie est connue de tout le monde, n'est point dans le sang, comme le croient bien des personnes, et même des médecins.

Le siége du mal est dans le tissu cellulaire, et c'est par les pores de la peau que le venin ou les miasmes varioliques s'y insinuent dans les temps où règne cette contagion; c'est ce qui a été démontré par M. Doucet, docteur en médecine à Sémur, dans le département de la Côte-d'Or.

La petite vérole s'annonce par un froid auquel succède une chaleur vive avec fièvre continuelle, douleur de tête, du dos, des membres et de l'estomac; une lassitude douloureuse, un accablement, une disposition au sommeil, des envies de vomir.

Dans les commencemens de la maladie, la saignée est nécessaire, sur-tout celle du pied, quand la tête est attaquée. On saigne du bras, quand la poitrine et le ventre souffrent. La sai-

gnée doit être plus ou moins copieuse, selon l'état du malade, sa force et celle de la fièvre.

On donnera des boissons rafraîchissantes ; on fera prendre des bains de jambes ; on fera des fomentations sur les extrémités, avec la décoction d'herbes émollientes ; les personnes même qui ont la peau dure ou sèche, prendront des bains entiers dans l'eau tiède, pour faciliter la sortie des boutons. Le malade doit respirer un air frais, être modérément couvert, sans avoir froid, ce qui seroit dangereux.

Lorsque les boutons seront sortis, pour soulager le malade et empêcher les marques de la petite vérole, on fera le remède suivant :

Prenez trois décagrammes (une once) d'alkali volatil *fluor ;*

Six décagrammes (deux onces) de jaune crême ;

Quinze grammes (une demi-once) de cire vierge.

Faites fondre la cire à part sur un feu doux, incorporez-y bien la crême et l'alkali, pendant qu'elle est sur le feu.

Frottez plusieurs fois par jour les boutons ou éruptions, avec la barbe d'une plume à écrire, trempée dans la composition ; empêchez le malade de se gratter ou écorcher ; et si l'on croit que la petite vérole ait un caractère de malignité, on fera avaler à la personne attaquée, une cuillerée du même remède, quatre fois par jour.

Lorsque les boutons sont tout-à-fait blancs, et

qu'ils commencent à jaunir, il faut les percer plusieurs fois par jour avec des ciseaux bien pointus, et essuyer le pus avec un linge doux, humecté d'eau tiède.

Il est toujours nécessaire d'observer un régime exact pendant la petite vérole, en se privant de tout ce qui est trop nourrissant, mal-sain ou échauffant; toutes les drogues sont pernicieuses.

Faites boire de la tisane d'orge avec un peu de miel, de l'eau panée; donnez à manger du riz et des légumes, des fruits cuits. On renoncera entièrement au vin et aux liqueurs fortes.

On évitera, comme je l'ai dit, de se tenir trop renfermé, ou dans un air trop chaud Une chambre, avec un poêle bien chauffé, est mortelle pour une personne attaquée de la petite vérole. Renouvelez donc souvent l'air de la chambre, et souvenez-vous que ce sont les enfans qui courent les rues pendant qu'ils ont cette maladie, qui en sont le moins maltraités. Je suppose cependant qu'alors l'air du dehors est tempéré; car le froid seroit pernicieux aussi-bien que la grande chaleur.

On aura soin de faire changer de linge tous les jours au malade, après l'avoir fait bien sécher. Rien n'est plus propre à augmenter le danger de cette maladie que la mal-propreté dans laquelle on laisseroit ceux qui en sont attaqués.

Lorsque l'éruption et le danger seront passés; il sera bon de purger le malade avec une médecine douce, comme celle de manne et de séné; mais en observant le régime que j'ai indiqué, cette précaution n'est pas absolument nécessaire.

De la Rougeole.

Cette maladie, qui a beaucoup de rapport avec la petite vérole, s'annonce par les mêmes signes, et de plus par une toux sèche, l'enrouement, des éternumens fréquens, un écoulement pituiteux par les narines, et par une rougeur et une chaleur considérables dans les yeux, accompagnées d'un gonflement dans les paupières, d'un écoulement de larmes extrêmement âcres, et d'une si grande sensibilité dans les yeux, que ceux qui en sont attaqués ne peuvent soutenir la lumière.

La rougeole se manifeste par de petits boutons ou points rouges qui paroissent d'abord sur le front, ensuite sur la poitrine, et enfin sur les extrémités, vers la fin du troisième jour, ou au commencement du quatrième; ces petits points se réunissent ensuite en forme de plaques ou de grappes.

Les saignemens de nez sont très-salutaires dans cette maladie, pourvu qu'ils ne soient pas excessifs; ils calment les douleurs de la tête, et diminuent le mal de gorge et celui des yeux.

La saignée est convenable au commencement

de l'attaque ; sur-tout si le malade est adulte ; et qu'il ait beaucoup de sang, ou que des évacuations naturelles, auxquelles il est sujet, soient supprimées.

Après la saignée, on donnera l'émétique en lavage à petites doses, ou quelqu'autre purgatif proportionné à l'âge du malade.

Ensuite on fera prendre quelques sudorifiques, tels que la décoction de fleurs de sureau mêlée avec du miel, ou celle de coquelicot, de chardon béni et de bardane.

Lorsque la rougeole est bénigne, les symptômes diminuent immédiatement après l'éruption, et les vomissemens cessent ; mais le mal de tête continue, et quelquefois il est soulagé par un vomissement de matières bilieuses qui prouvent que les purgatifs sont nécessaires. On les recommencera à la fin de la maladie, d'après l'indication qui s'en présentera alors ; ensuite on prescrira au malade l'usage du lait pour détruire l'âcreté des humeurs. Il prendra un exercice modéré, des alimens doux, légers, et de bonne digestion. Il évitera soigneusement les intempéries de l'air, sur-tout l'humidité et le froid, qui pourroient supprimer la transpiration et exciter un catharre suffoquant, l'asthme, ou même la pulmonie.

Comme la diarrhée, ou dévoiement, est très-opiniâtre dans la rougeole, et qu'elle pourroit faire rentrer les boutons, ce qui seroit funeste, il

il est nécessaire de soutenir la transpiration en donnant le sirop de diacode à la dose de 3 décagrammes, (une once), mêlé avec seize grammes (une demi-once) d'eau de fleurs d'orange.

De l'Hémorragie, ou Perte considérable de sang.

L'Hémorragie est une éruption du sang, de quelque partie du corps que ce soit, causée par la rupture ou l'ouverture de quelques vaisseaux sanguins.

Toutes les parties du corps peuvent être attaquées d'une hémorragie, puisqu'elles sont toutes plus ou moins accompagnées de vaisseaux, qui peuvent être ouverts par une cause quelconque, tant intérieurement, qu'extérieurement.

Les hémorragies de l'intérieur du corps sont plus dangereuses que celles du dehors, parcequ'il est plus difficile d'y remédier.

Je ne parlerai ici que des hémorragies les plus communes parmi les habitans des campagnes, telles que celles du nez, celles qui sont occasionnées par des coupures considérables, des contusions, des chutes, un exercice immodéré, l'échauffement ou autres causes extraordinaires.

Premièrement, quand l'hémorragie ou saignement du nez survient dans le cas d'une inflammation, elle est toujours salutaire; alors, bien loin d'avoir recours aux remèdes astringens pour

l'arrêter, il faut au contraire la favoriser, tant qu'elle n'affoiblira point le malade.

Si elle est occasionnée par une trop grande abondance de sang, il faut encore la laisser agir naturellement : elle est toujours salutaire aux jeunes gens qui s'exposent et restent long-temps aux ardeurs du soleil ; aux personnes sanguines, fougueuses, et qui ont le tempérament chaud et ardent ; d'ailleurs cette hémorragie s'arrête d'elle-même.

Deuxièmement, il peut arriver qu'en se faisant une coupure ou une blessure considérable, l'on ouvre une artère ou une grosse veine, et que faute de chirurgien, on se trouve exposé à perdre une quantité trop considérable de sang et même la vie.

Le remède le plus prompt et le plus sûr, dans ces deux cas, est l'agarie de chêne, dont chaque ménage devroit toujours avoir une provision. C'est une espèce de champignon gros, arrondi en forme de sabot de cheval, qui vient, attaché par le côté, sur le tronc des vieux chênes, des noyers et de plusieurs autres arbres. C'est, en un mot, le champignon avec lequel on fait l'amadou. Voici la manière de l'employer pour arrêter le sang.

Si l'on éprouve un saignement de nez trop considérable, et qu'après l'avoir supporté assez long-temps, l'on s'aperçoive que les forces s'affoiblissent, et que c'est réellement une incom-

modité nuisible et non un écoulement salutaire ; on prendra de l'agarie en poudre, et l'on en fera inspirer fortement par le nez au malade, comme s'il prenoit avec effort une grosse prise de tabac ; on le fera recommencer s'il est nécessaire.

Un jeune homme voulant se cacher d'un autre qui le poursuivoit, entra brusquement dans une carcasse de bois, recouverte d'étoffe noire ; une traverse de bois qui se trouvoit en dedans, et qu'il n'avoit pas aperçue, le frappa rudement au-dessus du nez, en bas du front. Il lui prit sur le champ une hémorragie, ou saignement de nez si considérable et si continuel pendant plusieurs jours, que ses forces s'affoiblissoient à vue d'œil. On crut qu'il alloit périr, et le chirurgien du village lui administra en vain ses secours. Aussitôt que j'en eus connoissance, je lui fis prendre deux prises de poudre d'agaric, qui firent cesser son saignement de nez.

Si l'on a le malheur de se couper une grosse veine, il faut appliquer sur la plaie, à l'ouverture de la veine, un morceau d'agaric ou d'amadou le plus spongieux, c'est-à-dire, le plus velu que l'on pourra trouver, et que l'on préparera comme quand on lui veut faire prendre promptement feu en battant le briquet. Sur ce morceau on en mettra un autre plus grand, et l'on contiendra le tout avec une compresse et une bande de linge, comme sur une saignée.

Je viens de dire que l'on se sert d'amadou en pareil cas, mais on ne doit l'employer qu'à défaut d'agaric préparé exprès pour les pertes de sang, et voici la manière dont cela se fait :

On coupe, sur les vieux chênes, l'agaric aux mois d'août et de septembre ; on en ôte tout ce qui est dur dessus et dessous, c'est-à-dire la partie ligneuse, et l'on bat avec un marteau, la partie tendre, dont on fait des morceaux plus ou moins épais, qui peuvent se déchirer aisément et s'étendre avec les doigts, sur-tout quand on les a bien maniés.

Cet agaric est difficile à mettre en poudre, mais les apothicaires en tiennent de tout préparé.

La vertu de l'agaric consiste à rétrécir l'ouverture de la veine piquée ou coupée, et d'arrêter le sang, sans qu'il soit besoin de ligature. Avant de l'appliquer sur l'ouverture de la veine, suspendez le cours du sang par une forte compression ; séchez la plaie, et maintenez l'agaric par un bandage, comme je l'ai dit plus haut. Cependant quand le vaisseau est trop considérable, il faut une ligature qui ne peut être faite que par un chirurgien.

L'hémorragie qui vient d'une coupure, d'une déchirure, ou d'une autre séparation violente de chairs, ne doit point être arrêtée sur-le-champ, non plus que celle du nez ; on doit laisser couler le sang, pour procurer le dégorgement des par-

ties qui ont été blessées, avant d'appliquer l'agaric.

Si les plaies sont peu considérables, la charpie faite avec du vieux linge suffit pour arrêter l'hémorragie, en l'appliquant sur la blessure, en forme de plumasseau.

Des Hémorroïdes.

Les Hémorroïdes sont des tumeurs rouges qui naissent autour de l'anus, et qui disparoissent lorsqu'elles ont laissé couler au-dehors, une certaine quantité de sang; elles sont souvent très douloureuses.

Je n'entreprendrai point d'entrer dans tous les détails qui concernent cette incommodité, ni sur les causes qui la produisent; je remarquerai seulement qu'elles affectent des personnes qui ont précisément suivi le même régime de vie que d'autres qui en sont exemptes. Cependant il est certain que leur attaque annonce un échauffement et un épaississement du sang, qui causent l'engorgement des vaisseaux hémorroïdaux placés à l'entrée de l'anus.

Les habitans des campagnes sont peu sujets aux hémorroïdes, qui n'incommodent guère que les personnes sédentaires, les joueurs, ceux qui font bonne chère, ou qui prennent des boissons échauffantes. Cependant comme les ouvriers même abusent souvent des alimens qu'ils peuvent

se procurer ; qu'ils boivent avec excès du vin et de l'eau-de-vie, et qu'ils s'échauffent en travaillant, il n'est pas rare d'en trouver qui sont attaqués de cette cruelle incommodité.

Lorsque les hémorroïdes sont fluentes, elles sont ordinairement très-salutaires, et je pense qu'il seroit très-dangereux d'en arrêter l'écoulement; mais il faut se mettre à un régime opposé à celui qui les a causées ; cesser pour quelque temps l'usage de la viande, des ragoûts, du café, du vin pur et des liqueurs. On boira beaucoup de tisane de chiendent et de réglisse, du petit lait et autres boissons rafraîchissantes, et l'on prendra un exercice modéré.

Lorsqu'elles ne fluent pas, mais qu'elles font gonfler les vaisseaux où le sang est retenu, il faut chercher dans quelque ruisseau, une plante de scrophulaire aquatique, que l'on appelle aussi *bétoine d'eau* et *herbe du siége*.

Les tiges de cette plante sont hautes de deux ou trois pieds, grosses comme le petit doigt, carrées, rougeâtres en certaines places, et vertes dans d'autres ; ses feuilles sont à-peu-près semblables à celle de la bétoine, mais beaucoup plus grandes; sa racine est grosse et informe, à-peu-près comme une grosse pomme de terre bizarrement conformée ; elle se réduit à la grosseur d'une petite pomme d'api en séchant. C'est de cette racine dont on se sert pour la guérison des

hémorroïdes, soit en la portant simplement sur soi, soit en la pilant et l'appliquant sur le mal, avec un mélange d'huile de chenevis, en forme de cataplasme que l'on maintient avec une compresse et une bande.

Si l'on ne peut se procurer cette plante, qui est très-rare dans bien des pays, on prendra des feuilles de grande joubarbe, que l'on appelle mal à propos *artichaut sauvage*, parce qu'avant de monter en graine, elle ressemble en petit à une tête d'artichaut. Cette plante croît sur les vieux murs et sur les toits des vieilles chaumières. Ses feuilles sont épaisses, charnues et tendres. Elle pousse une tige haute d'environ 3 décimètres (un pied), droite, rougeâtre et garnie de feuilles semblables à celles d'en bas, mais plus pointues. Ses fleurs sont d'un rouge violet ou pourpré. Voici la manière de l'employer :

Prenez une poignée de feuilles, pilez-les, exprimez-en le suc à travers un linge, et mêlez-le avec partie égale d'huile de chenevis ; une cuillerée, tant de l'un que de l'autre, est suffisante, et peut servir plusieurs fois, même à plusieurs personnes.

Vous tremperez un peu de linge fin et un peu usé dans ce mélange, et vous l'appliquerez sur le fondement, en l'y maintenant avec une compresse et une bande par-dessus. Ce remède a soulagé et guéri les hémorroïdes les plus doulou-

reuses et les plus opiniâtres ; mais il faut en même temps observer le régime dont j'ai parlé plus haut.

Les hémorroïdes fluentes sont très-salutaires aux goutteux et aux mélancoliques ; elles sont quelquefois souveraines dans les coliques inflammatoires et bilieuses, et sur-tout dans l'inflammation des viscères du bas-ventre.

Je n'omettrai point de parler d'un remède souverain dans les attaques des hémorroïdes, tant intérieures qu'extérieures ; c'est l'application des sang-sues à l'anus, qui, en procurant le dégorgement des vaisseaux hémorroïdaux, opérera le prompt rétablissement de la santé.

De la Chute du fondement.

Il n'y a guère que les enfans qui soient sujets à la chute ou sortie du fondement, qui a lieu par la foiblesse des muscles de cette partie, surtout lorsque les enfans sont constipés, et qu'ils sont obligés de faire des efforts considérables pour aller à la selle.

Mais à quelque âge que cette incommodité arrive, voici un remède aussi simple que sûr, pour raffermir cette partie :

Prenez des feuilles d'hissope,

De sauge,

De lavande,

De myrte ; de chacune une poignée. Faites bouillir pendant une heure dans de gros vin

rouge. Exprimez ou pressez un peu ces feuilles entre les mains, pour en faire sortir la plus grande partie du vin, et appliquez-en, pendant qu'elles sont tièdes, sur le fondement, en les y contenant avec une compresse et une bande par-dessus. Renouvelez ce cataplasme soir et matin pendant huit jours.

Il est, je crois, inutile de dire qu'avant d'appliquer le cataplasme, il faut remettre en place l'intestin, en le repoussant doucement avec la main frottée d'huile. On doit aussi avoir l'attention de tenir le ventre libre aux enfans, ou aux adultes qui sont sujets à la chute de l'anus, en leur faisant observer un régime rafraîchissant et relâchant.

De quelques accidens qui peuvent arriver aux femmes en couche.

Quoique je ne me sois jamais mêlé de ce qui regarde les femmes en couche, j'ai retenu ce que j'en ai entendu dire à ma mère, qui avoit un talent marqué pour soulager les femmes dans cette circonstance critique et intéressante.

On se gardera bien de donner aux femmes en travail d'enfant aucuns remèdes échauffans, tels que la thériaque, le safran, l'eau-de-vie brûlée, ou autres liqueurs fortes; toutes ces choses sont presque mortelles.

Si la femme en travail est très-sanguine, on

lui fera une saignée du bras, on l'exposera à la vapeur de l'eau chaude dans laquelle on aura fait cuire de la pariétaire et des feuilles de mauves. On lui donnera un lavement avec la même décoction.

Pertes de sang dans l'Accouchement.

Pour arrêter les pertes de sang, qui deviennent quelquefois excessives après la délivrance de la femme accouchée, on appliquera sur son ventre des compresses trempées dans de l'eau froide et du vinaigre ; on injectera même de ce mélange dans la matrice avec une seringue, et on y introduiroit même de la glace, si la perte résistoit à tous les autres moyens.

Inflammation à la Matrice.

Lorsqu'il survient une inflammation à la matrice, ce qui se reconnoît par des douleurs très-aignës dans tout le ventre, sur-tout à l'endroit où est placée la matrice ; par un gonflement considérable, par une tache au nombril, qui paroît rouge d'abord, mais qui noircit ensuite quand le mal devient plus grave ; alors le visage est altéré, la foiblesse et le délire s'emparent de la malade, le pouls est foible et dur, enfin, le hoquet et l'évanouissement surviennent, et le danger est très-pressant.

Il faut faire promptement une ou plusieurs saignées du bras pour détourner le sang de la partie malade ; donner des lavemens d'eau tiède ; faire des injections adoucissantes dans la matriee ; appliquer sur le ventre des eompresses trempées dans la déeoetion de mauves ; faire boire de la tisane d'orge et de miel, du petit lait clarifié, ou du lait d'amandes.

Pour la Fièvre de lait.

Lorsque la fièvre de lait est trop forte, on fait faire à la malade une diète sévère ; on lui donne des lavemens avee de l'eau et du son, et on lui fait boire de l'eau d'orge très-légère.

Lait durci dans les Seins.

Lorsque le lait se dureit dans les seins, on applique dessus un cataplasme de seneçon bouilli dans du lait, ou de la eiguë bouillie pendant quelques minutes dans de l'eau, et un peu exprimée entre les mains avant de l'appliquer. On renouvellera ees eataplasmes trois ou quatre fois par jour. On appliquera ensuite sur le ventre, à l'endroit où est plaeée la matrice, des eompresses trempées dans le vinaigre froid, afin de faire resserrer la matriee, et de pousser le lait vers les seins ; mais il faut avant d'appliquer le vinaigre, que les seins soient détendus et ramollis.

Refroidissement de la femme en couche.

Si la femme en couche a été refroidie, soit pour avoir été découverte dans son lit, soit pour s'être exposée trop tôt au grand air, ou dans une chambre humide ou mal saine, et que la suite des couches en soit arrêtée, il faut prendre du cresson d'eau, le faire cuire dans du lait et le lui appliquer sur le ventre entre deux linges.

Un excellent remède encore, c'est de frotter d'ail le dedans d'un plateau ou écuelle de bois, de le bien faire chauffer et de l'appliquer tout chaud (sans cependant qu'il puisse brûler) sur le ventre de la femme, en le contenant dans cette position, et recommençant s'il est nécessaire.

Fièvre puerpérale.

Lorsque les couches sont suivies d'une fièvre que les médecins nomment *puerpérale*, c'est-à-dire fièvre d'accouchée, qui n'est cependant pas la fièvre de lait proprement dite, mais un épanchement laiteux sur les viscères du bas-ventre, dans le temps où le lait devroit se porter aux mammelles.

C'est ordinairement le troisième jour après l'accouchement que cette maladie se déclare par une fièvre sensible, mais peu forte ; le sein se

flétrit et s'abaisse au lieu de se gonfler; le ventre devient extrêmement douloureux, sans qu'il y ait aucune diminution dans l'écoulement des lochies ou vidanges de couches.

Faites prendre sur-le-champ à la malade (car le moindre retard seroit funeste) un gramme (18 grains) d'ypécacuanha en poudre, dans deux verres d'eau tiède, que l'on donnera à une heure et demie d'intervalle l'un de l'autre. L'évacuation que ce rémède simple produit sauve la malade, et c'est même le seul qui soit efficace en pareil cas. Après que la malade a cessé de vomir, on lui donne une cuillerée de la potion suivante :

Prenez huile d'amandes douces, 6 décagrammes (2 onces); sirop de guimauve, 3 décagrammes (1 once); kermès minéral, 1 milligramme (2 grains); mêlez bien ces trois substances, et faites en prendre une cuillerée toutes les heures.

Le lendemain, malgré la diminution du mal, on recommencera à donner l'ipécacuanha, et ensuite la potion de la même manière. A plus forte raison, si les symptômes ne diminuent pas, on est même quelquefois obligé de recommencer jusqu'à trois ou quatre fois, lorsque le ventre continue à être douloureux.

On donnera pour boisson une infusion de graines de lin ou de scorsonnère, adoucie avec le sirop de guimauve.

Le septième ou le huitième jour de la maladie, on purge avec six décagrammes (2 onces) de manne, et quatre grammes (1 gros) de sel de duobus, que l'on réitère trois ou quatre fois, de deux jours l'un.

Bouts des Seins écorchés.

Pour guérir les bouts des seins écorchés ou entamés, on se servira d'une toile préparée, avec parties égales de beurre frais non lavé, d'huile d'olive, d'eau-de-vie et de cire. On peut prendre, par exemple, 3 décagrammes (une once) de chacune de ces drogues; on les fait fondre ensemble sur un feu doux, à l'exception de l'eau-de-vie que l'on conserve pour la mêler la dernière, afin qu'elle ne s'évapore pas; alors on mêle bien le tout avec une petite spatule de bois, et l'on y trempe de petits morceaux de toile fine, propre et un peu usée, et on les conserve dans du papier, pour s'en servir au besoin. Avant d'appliquer la toile, on la manie bien sur un feu doux pour l'amollir, et la rendre très-souple.

Ce remède est souverain et a toujours produit le meilleur effet.

Dépôt laiteux.

Les femmes en couches, qui ont fait quelques imprudences dans le régime, ou celles qui, naturellement délicates, ont été obligées de travailler trop tôt, sont sujettes à des dépôts laiteux,

suite nécessaire de la suppression des évacuations et de la transpiration.

Le transport de l'humeur laiteuse dans la tête, forme l'apoplexie de ce nom. Elle exige des saignées du pied, des lavemens et des vésicatoires, pour rappeler le lait dans les parties où il doit circuler. Il en est de même des autres parties où il se porte ; il faut employer les saignées et les délayans, et quand le mal commence à se calmer, on met en usage les purgatifs.

En général, lorsqu'il se forme des dépôts de lait extérieurs, après avoir employé les remèdes pour détruire l'inflammation, qui sont la saignée, les boissons d'eau d'orge, les lavemens de décoction de feuilles de mauve et les cataplasmes des mêmes feuilles bouillies, appliqués sur les parties attaquées; la malade fera usage, tous les deux jours, d'un demi-litre (une chopine) de décoction de chicorée sauvage et de cresson, avec six décagrammes (deux onces) de manne et douze grammes (trois gros) de sel de Sedlitz. On appliquera sur le dépôt, ou l'emplâtre de ciguë, ou un cataplasme fait avec la mie de pain, les fleurs de camomille, huit grammes (deux gros) de savon et de lait, le tout bien mêlé.

Si l'on négligeoit de porter des secours à de pareils dépôts, cette maladie dégénéreroit en squirre, et enfin en cancer, qui est la plus cruelle et la plus incurable des maladies.

Après le traitement de l'inflammation dont je

viens de parler, s'il y a encore de la douleur, il faut appliquer sur la partie, du riz cuit dans de l'eau, en forme de cataplasme, faire prendre des lavemens simples d'eau tiède. Si la douleur a cessé, ou qu'elle soit légère et supportable, il faut appliquer sur le sein une poignée de ciguë bouillie dans de l'eau, et enveloppée entre deux linges, que l'on aura soin de réchauffer de temps en temps. A l'intérieur on prendra des pilules de ciguë, en commençant à six milligrammes (dix grains) et augmentant par degré, selon l'âge et les forces de la malade.

Des Vers, et des maladies vermineuses.

Il n'y a aucune partie dans le corps de l'homme qui ne puisse être attaquée par des vers de différentes espèces; mais je ne parlerai ici que de ceux qui se trouvent dans l'estomac et les intestins.

Les signes qui peuvent faire connoître que ces deux parties ont des vers, sont l'enflure du bas-ventre, avec douleur vague ou fixe; des maux de cœur; des envies de vomir; des défaillances; des démangeaisons au nez. Le blanc des yeux se ternit; le visage est bouffi, et les paupières sont livides. Quelquefois la fièvre accompagne la présence des vers, et a des accès très-fréquens avec froid aux extrémités. Enfin, on rend des vers par le fondement, ou même par la bouche.

On ignore la véritable cause de la formation

des

des vers dans le corps, puisque, de plusieurs personnes qui vivent ensemble en mangeant des mêmes alimens et suivant le même régime de vie, les unes sont attaquées des vers, et les autres en sont exemptes.

On distingue plusieurs espèces de vers, dont les uns sont gros comme un tuyau de plume et longs de deux décimètres (un demi-pied). Ils se logent toujours dans les intestins grêles, et remontent quelquefois dans l'estomac. Les enfans y sont sujets, et ils en rendent par la bouche en vomissant.

D'autres sont petits, ronds et courts. Ils s'attachent au fondement, et ils y causent une démangeaison qui fait connoître leur présence.

Les vers d'une troisième espèce, ressemblent à des grains de citrouilles, et se nomment, par cette raison, *cucurbitins*. Ils ne sont qu'une portion d'un ver long de plusieurs mètres (aunes), que l'on ne rend jamais entier.

Enfin, le corps est attaqué du ver solitaire, le plus redoutable de tous, et celui qui est le plus difficile à détruire. J'en parlerai en particulier, en rapportant la recette de Mad. Nouffer, de Morat, en Suisse, pour le faire périr.

Les enfans, ceux qui ont atteint l'âge de puberté, et les personnes d'une complexion foible, sont les plus exposés aux maladies verminеuses. Les mauvaises digestions, la vie oisive et séden-

taire, l'usage des fruits verts, des plantes et des racines crues, sont les causes les plus ordinaires de la présence des vers dans l'estomac et les intestins.

Aussitôt que l'on s'est assuré qu'une personne est attaquée de vers, il faut s'empresser de lui faire prendre les remèdes convenables, et sur-tout les donner à une dose assez forte pour qu'ils puissent les détruire ; autrement leur emploi est inutile, et ils ne font que les irriter davantage ; alors ils pincent l'estomac, ce qui occasionne quelquefois la mort, ou ils remontent vers le gosier et suffoquent le malade, ou lui causent de vives douleurs. Dans ces instans, les meilleurs remèdes sont l'eau salée, et l'esprit de sel ammoniac.

Lorsqu'il y a en même temps de la fièvre, on donne de l'esprit de vitriol plutôt que des amers, qui sont cependant très-bons, lorsqu'ils sont employés sur la fin de la fièvre vermineuse.

Dans les maladies épidémiques occasionnées par les vers, on a vu produire au vin les meilleurs effets, sur-tout chez les enfans.

La thériaque est aussi très-bonne pour faire périr les vers ; la mousse de Corse, la rhubarbe, et autres amers.

Le meilleur purgatif contre les vers est celui-ci :

Prenez de jalap en poudre, douze ou quinze décigrammes (vingt-quatre ou trente grains) ; de calomélus (ou mercure doux sublimé), deux

décigrammes et demi à trois décigrammes (cinq ou six grains); mêlez bien ces substances, et ajoutez assez de sirop commun pour en faire un bol.

On donnera ce purgatif de bon matin en une seule dose. Le malade gardera la chambre tout le jour, et boira tièdes tous les liquides qu'il prendra.

Lorsque les attaques des vers sont accompagnées d'un cours de ventre, on donnera de la corne de cerf calcinée et mise en poudre, délayée dans du vin.

Du Ver solitaire, *ou* Tœnia.

N. B. Cet article est tiré du traitement du ver solitaire, donné par Mad. Nouffer, de Morat, en Suisse, et publié par ordre du Gouvernement, en 1775.

Le ver solitaire est blanc, plat et long, composé de plusieurs anneaux très-courts, articulés les uns au bout des autres, et traversés dans leur longueur, par une espèce de veine plus ou moins apparente, de couleur bleuâtre ou rougeâtre, quelquefois simplement blanche. Sa queue n'a jamais pu être observée, parce que le ver se rompt, et que les malades en rendent de temps en temps quelques portions, soit naturellement, soit par le moyen des remèdes. Son corps, ordinairement long de plusieurs (aunes) mètres, et aplati en forme de ruban, se rétrécit peu à peu

vers la partie supérieure, et se termine par un fil très-menu, de trois décimètres (un pied) ou plus de longueur.

Quoique ce ver se nomme solitaire, quelquefois il en existe deux en même temps dans le corps; ou bien il s'en reforme un second après la sortie du premier.

Comme les remèdes ordinaires contre les vers, ne sont autres que des portions de celui-ci, voici le spécifique de Mad. Nouffer, de Morat, qui réussit complétement avec le régime qu'elle fait observer pendant le traitement.

Elle n'exige de ses malades aucune préparation particulière, jusqu'à la veille de l'administration du remède. Ce jour, ils doivent se priver de tout aliment après le dîner, et prendre seulement sur les sept ou huit heures du soir (en supposant que l'on dîne à midi), une soupe faite avec un demi-hectogramme (une livre) d'eau ordinaire, six à neuf décagrammes (deux à trois onces) de bon beurre frais, et six décagrammes (deux onces) de pain coupé en petits morceaux, avec la quantité suffisante de sel pour l'assaisonner. On fait cuire le tout à un bon feu en remuant souvent, jusqu'à ce qu'il soit bien lié et réduit à une bonne panade. Un quart d'heure après, on donne un biscuit et un gobelet ordinaire de vin blanc pur ou mêlé d'eau, ou de l'eau pure à ceux qui ne sont pas habitués au vin.

Si le malade n'est pas allé à la selle ce jour-là, ou qu'il soit échauffé ou constipé (ce qui est rare quand on a le ver solitaire), on prend un lavement fait avec une poignée de feuilles de mauve et de guimauve bouillies dans suffisante quantité d'eau ; on y ajoute une pincée de sel ordinaire et six décagrammes (deux onces) d'huile d'olives. Le malade gardera ce lavement le plus long-temps qu'il pourra ; ensuite il se couchera et tâchera de bien reposer.

Le lendemain de grand matin, c'est-à-dire, huit ou neuf heures après cette soupe, il prendra, dans son lit, le remède composé de huit à douze grammes (deux ou trois gros) de racine de fougère mâle, cueillie en automne et réduite en poudre très-fine. Délayez cette poudre dans douze à dix-huit décagrammes (quatre à six onces) d'eau de fougère, ou de fleurs de tilleul. Il faut que le malade passe deux ou trois fois de cette même eau dans son gobelet, et qu'il la boive après s'en être rincé la bouche, pour n'y rien laisser ; et pour faire passer les nausées qui viennent quelquefois à la suite, il mâche du citron, ou se gargarise la bouche avec quelque liqueur, sans rien avaler, ou il se contente de respirer du bon vinaigre. Si, malgré ces précautions, les nausées sont trop fortes, et qu'il soit forcé de rendre le remède, il en reprendra une nouvelle dose dès que les nausées seront passées, et tâchera de

s'endormir aussitôt après. Au bout de deux heures, il se lèvera pour prendre le bol purgatif, en une ou plusieurs prises. Ce bol est composé de cinq décigrammes (dix grains) de panacée mercurielle sublimée ; quatorze fois autant de scamonnée d'Alep, bien choisie ; trois décigrammes et demi (six à sept grains) de gomme gutte bonne et fraîche. On réduit séparément chacune de ces substances en poudre fine, et on les mêle ensemble avec de la bonne confection d'hyacinthe. Le malade boira par-dessus une ou deux tasses de thé vert peu chargé ; il se promènera ensuite dans sa chambre.

Lorsque la purgation commencera à faire son effet, il prendra de temps en temps une nouvelle tasse de thé léger, jusqu'à ce que le ver soit rendu. Alors, et pas avant, on lui donne un bon bouillon, et bientôt après un autre ; ou une soupe, si le malade la préfère.

Il dînera légèrement ; ensuite il se reposera sur son lit, ou fera un tour de promenade ; se conduira avec beaucoup de ménagement ; soupera peu, sur-tout ne mangera d'aucuns alimens indigestes.

Si le ver ne tombe pas en pelotons, mais qu'il file (comme cela arrive lorsqu'il est engagé dans des glaires difficiles à se détacher), le malade doit rester sur la chaise percée sans le tirer, et boire du thé léger un peu chaud. Quelquefois cela ne suffit pas, et il prend une dose de sel de sedlitz,

sans se déranger de sa situation, jusqu'à ce que le ver soit entièrement rendu.

Il est rare que les malades qui ont gardé le spécifique et la purgation, ne rendent pas le ver avant l'heure du dîner. Cependant, s'il n'étoit pas encore sorti, c'est qu'il resteroit en gros pelotons dans les intestins, de façon que les matières étant plus claires sur la fin de la purgation, passeroient au travers sans l'entraîner ; mais malgré cela, le malade pourroit dîner, et le manger joint à un lavement, entraîneroit le ver.

Si le ver sort par l'effet du seul spécifique, sans le secours du bol, on ne donne que les deux tiers de celui-ci, ou, à sa place, on fait prendre le sel de sedlitz.

Les malades ne doivent point s'inquiéter des mal-aises et des chaleurs qu'ils éprouvent quelquefois pendant l'effet du remède, avant ou après une forte évacuation, ou lorsqu'ils sont prêts à rendre le ver. Ces douleurs sont passagères et se dissipent d'elles-mêmes, ou à l'aide du vinaigre respiré par le nez.

M. Ami, médecin, après avoir approuvé, le remède précédent, en donne un autre fait avec de l'huile de Ricin ou *Palma Christi*, connue en Angleterre sous le nom d'huile de Castor, contre le vers solitaire.

Je l'ai donné, dit-il, trois fois à la dose de neuf décagrammes (trois onces) à chaque fois, délayée

dans six cuillerées d'eau de pourpier : trois heures après l'avoir prise, deux malades ont rendu un peloton de vers longs et ronds ; et le troisième rendit une portion de ver solitaire, d'un mètre (trois pieds) de long.

Pour l'ordinaire, on donne cette huile pure, sans aucun mélange, par cuillerée à bouche, d'heure en heure, jusqu'à ce qu'elle ait fait évacuer le malade trois ou quatre fois.

M. Duplanil, auteur de la traduction de la Médecine domestique de Buchan, a vu une demoiselle d'environ trente ans, qui, après avoir pris la seconde cuillerée d'huile, rendit une quantité prodigieuse de vers, parmi lesquels on aperçut quelques portions du ver cucurbitin.

Il ne suffit pas d'avoir détruit les vers, il faut encore empêcher qu'il ne s'en reforme d'autres. A cet effet, M. Ami conseille l'usage du quinquina, les décoctions ou tisanes de petite centaurée, d'absynthe, de camomille, de marrube blanc, l'eau seconde de chaux. Tous ces remèdes sont propres à rétablir et à fortifier l'estomac.

De la Rage.

Cette maladie est la plus cruelle de toutes, et il n'y en a pas dont il soit plus difficile de se garantir. Comme elle est très-dangereuse dans les campagnes, et qu'il s'y trouve souvent des animaux enragés, je ne dois pas omettre de parler des remèdes les plus propres à s'en préserver, ou

à guérir les personnes qui ont le malheur d'être mordues.

Comme la peur contribue beaucoup à décider cette maladie, lorsqu'on a été mordu par un chien, on doit s'assurer si l'animal est enragé ou non, avant de le tuer. On l'enfermera donc, et on le mettra hors de portée de mordre.

On reconnoîtra qu'il est enragé, lorsqu'il ne voudra ni boire, ni manger; s'il a le regard louche ou morne; s'il s'éloigne des autres chiens quand il les aperçoit. Un chien enragé semble plutôt murmurer qu'aboyer; il est hargneux et disposé à mordre les personnes étrangères; il porte, en marchant, ses oreilles et sa queue plus bas qu'à l'ordinaire; quelquefois il paroît endormi; ensuite sa langue commence à sortir de sa gueule; il écume, et ses yeux deviennent larmoyans. S'il n'est pas enfermé, sa démarche devient précipitée; il court en haletant, sa contenance est abattue, et il finit par périr dans des contorsions violentes.

Lorsqu'un homme mordu doit être attaqué de la rage, sa plaie ne tarde pas long-temps à se guérir, sur-tout si elle est légère. Il perd bientôt sa gaieté naturelle; il devient pensif, inquiet et rêveur; il ressent des mal-aises dans tout le corps; il pousse de profonds soupirs; il bâille souvent et devient mélancolique. Cet état dure ordinairement quinze jours à trois semaines. Alors la

plaie, avant de se rouvrir, devient douloureuse, la peau qui la couvre change de couleur et devient d'un rouge obscur ; sa surface devient rude et inégale en différens endroits ; les environs de la plaie s'enflent et se ramollissent ; ses bords se renversent et paroissent contenir un sang corrompu ; il s'écoule de la plaie une humeur puante et noirâtre.

C'est alors que se déclarent d'autres signes qui caractérisent le premier degré de la rage, tels qu'un engourdissement général, un froid continuel ; des soubresauts dans les tendons ; une difficulté de respirer, entremêlée de soupirs ; l'horreur pour l'eau et pour toute espèce de liquide ; un tremblement général à la vue d'un miroir, d'une lame de métal polie, d'un couteau ou d'une épée luisante. La soif devient plus ardente ; il survient quelquefois un vomissement de matières mêlées d'une bile noire, avec une fièvre forte ; le sommeil est interrompu, et le malade voit en songe l'animal qui l'a mordu, ce qui lui cause des frayeurs terribles.

Les signes du dernier degré de la rage sont plus affreux ; les malades éprouvent un délire furieux, dans lequel ils se jettent sur toutes sortes de personnes et leur crachent au visage ; ils mordent et déchirent tout ce qu'ils trouvent ; ils tirent la langue, ils écument de la bouche et jettent beaucoup de salive ; leur visage est rouge, leurs yeux sont étincelans ; l'urine s'épaissit et

s'enflamme, quelquefois elle se supprime ; la voix devient rauque et se perd même entièrement. Ils éprouvent d'autres fois des douleurs si vives, qu'ils prient les assistans de les en délivrer en leur ôtant la vie. Il y en a qui se mordent eux-mêmes. Enfin, la foiblesse survient et le malade meurt. D'autres n'éprouvent aucunes convulsions ; ils ont une parfaite connoissance ; ils préviennent les assistans de ne pas les approcher, parce qu'ils ne pourroient s'empêcher de les mordre ; ils pleurent et périssent assez tranquillement.

C'est dans la bave de l'animal enragé qu'est renfermé le venin de la rage, et c'est par cette raison qu'une personne mordue immédiatement sur la chair, gagnera la maladie, tandis qu'une autre qui aura été mordue au travers de ses habits, en sera exempte. Les blessures au visage sont les plus dangereuses, sur-tout aux yeux, aux joues, aux oreilles, aux glandes des mâchoires.

Il est possible que la rage soit quelquefois long-temps à se déclarer chez une personne ou un animal mordus ; mais on l'a vue se développer au bout de trois jours, de trois semaines chez les uns, et de trois mois chez les autres. C'est pourquoi il faut, aussitôt qu'on a été mordu, prendre toutes les précautions nécessaires pour se préserver d'un mal aussi affreux ; et si au bout de quarante jours de régime, on ne s'aperçoit

d'aucuns signes, c'est une preuve que le danger est passé.

On appliquera donc un cautère sur la morsure ; on laissera la plaie long-temps ouverte, et on fera des incisions sur les bords avec un bistouri ou un canif bien tranchant, pour les faire saigner ; on coupera même les chairs de la plaie et des environs. En Allemagne, on applique le feu sur la plaie avec un fer chaud, et on y met un emplâtre vésicatoire. L'alkali volatil fluor est un excellent remède, soit en l'avalant, soit en l'appliquant sur la morsure le plus promptement possible. On en trouve chez tous les apothicaires ; M. Sage, qui le recommande, assure que plusieurs malades, chez lesquels la rage se manifestoit, en ont éprouvé les effets les plus salutaires.

Les bains étoient regardés autrefois comme un excellent préservatif, sur-tout ceux que l'on prenoit dans la mer ; mais ils peuvent devenir très-dangereux lorsque l'horreur de l'eau est déclarée. J'ai vu périr un enfant de dix ans, au moment où il avoit les jambes dans un baquet rempli d'eau dans laquelle on le forçoit de rester. Cependant si l'on emploie ce remède, il faut plonger le malade dans l'eau au moment où il s'y attend le moins, et par conséquent sans le prévenir : la révolution que ce bain lui causeroit, pourroit être favorable à sa guérison.

Enfin, voici un remède qui a complétement

réussi au docteur Méad, qui l'a employé plus de mille fois pendant trente ans.

Prenez quinze grammes (une demi-onee) d'hépatique terrestre nettoyée, séchée et mise en poudre ; huit grammes (deux gros) de poivre noir en poudre ; mêlez ces deux poudres, et partagez-les en quatre prises égales. On donne une de ces prises tous les matins à jeun, pendant quatre jours, dans un demi-décalitre (demi-septier) de lait de vache. On fait saigner le malade avant de commencer, et le cinquième jour on lui fait prendre un bain, qu'il continue pendant un mois.

Des Plaies ou Blessures.

Lorsque l'on s'est fait une blessure considérable, qui a ouvert quelque grosse veine, brisé l'os, ou blessé quelque nerf, il faut nécessairement appeler un chirurgien.

Si c'est une blessure ordinaire, par laquelle la chair est seulement entamée ou meurtrie, il faut d'abord la laisser saigner pendant quelques minutes, ensuite la bien laver avec de l'eau un peu tiède ; bien rejoindre les parties, et les serrer avec une compresse et une bande par-dessus, mais seulement assez pour les contenir dans leur réunion, sans les presser.

Au bout de vingt-quatre heures, on lèvera le premier appareil, et l'on couvrira la plaie avec un morceau de la toile suivante, plus grand que la blessure :

Prenez un quart d'hectogramme (une demi-livre) de cire jaune coupée en petits morceaux ;

Dix-huit décagrammes (six onces) de beurre frais fait au mois de mai, ou au commencement de l'été, sans être lavé ;

Dix-huit décagrammes (six onces) d'huile d'olives vierge, ou faite sans feu, s'il est possible ;

Dix-huit décagrammes (six onces) de bonne eau-de-vie d'Orléans ou de Languedoc, faite avec du vin, et non avec des marcs de raisins.

(Je suppose que l'on veut faire une provision de ce remède.)

Faites fondre ensemble, dans une casserole de terre vernissée, sur un feu doux, les trois premières drogues; et quand la cire sera fondue, mêlez-y l'eau-de-vie, et ne laissez point bouillir le tout.

Après avoir bien remué le mélange avec une spatule de bois, ayez des morceaux de linge un peu usé, d'environ sept à huit centimètres (huit ou dix pouces) en carré ; trempez-les dans ce mélange fondu, l'un après l'autre, en les tenant par deux coins ; soutenez-les au-dessus de la casserole, en les retirant, jusqu'à ce que la matière soit figée, et couchez-les sur une feuille de papier gris, dans laquelle vous les roulerez quand ils seront bien refroidis.

Vous continuerez de tremper les morceaux de linge sans attendre que les premiers soient froids, et, s'il s'attache des grumeaux à la toile, en la

retirant, vous les ferez tomber avec la spatule ou un couteau, afin que la toile soit unie.

Lorsque vous voudrez panser une plaie, vous la laverez avec de l'eau tiède, en frottant doucement avec un linge doux mouillé, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus ni ordures, ni sang desséché. Si la plaie est profonde, il faut mettre de la charpie dedans, sans la presser, mais suffisamment pour remplir l'ouverture. On sait que la charpie se fait en coupant de petits morceaux de vieille toile propre, que l'on effiloche brin à brin, pour en faire de petits paquets proportionnés à la grandeur de la plaie.

Vous prendrez ensuite, comme je l'ai déjà dit, un morceau de la toile préparée, plus grand que la plaie, afin qu'elle puisse détruire l'inflammation qui s'établit sur les bords ; vous l'adoucirez en la maniant entre les doigts, ou vous la chaufferez un peu pour l'appliquer sur l'endroit blessé ; vous mettrez un morceau de papier par-dessus, et vous couvrirez le tout avec une bande de linge doux, que vous contiendrez en la cousant de quelques points, et non en la nouant.

On lèvera la toile chaque jour, le soir et le matin seulement, en la soulevant doucement par l'un des coins, pour l'ôter en entier, sans la tirer brusquement. Lorsqu'il y aura du pus sur la plaie, on l'essuiera avec un linge doux, non en frottant, mais en tenant le linge aux deux mains, et l'ap-

puiant doucement, en le changeant de place à chaque fois, pour enlever tout le pus. S'il s'en est attaché à la toile préparée, on l'essuiera; et pour l'appliquer de nouveau, on la retournera à chaque pansement ; elle peut servir ainsi cinq à six fois de suite, après quoi il faut la changer.

Cette toile guérit en peu de temps toutes les plaies ; elle arrête l'inflammation, rétablit promptement les chairs, et ne laisse paroître aucune marque ni cicatrice.

Il faut continuer d'en mettre encore quelques jours après la parfaite guérison, pour bien raffermir les chairs, sur-tout s'il y a eu des meurtrissures ou des déchiremens.

J'ai guéri, avec cette toile, des blessures considérables à la jambe, avec inflammation et gonflement effrayans. Un charpentier, entre autres, qui avoit laissé échapper sa hache, avoit sa jambe blessée une fois plus grosse que l'autre; en deux jours l'inflammation et l'enflure ont disparu, et en huit jours il a été parfaitement guéri.

Je dois observer que lorsqu'on s'est fait une blessure un peu considérable, sur-tout à la jambe ou à la tête, il est absolument nécessaire de se mettre à un régime presqu'aussi sévère que si on avoit une maladie inflammatoire. On se privera par conséquent de viande, d'œufs, et l'on ne prendra qu'une nourriture légère, mangeant peu

à

à la fois, ne buvant que de la tisane ou de l'eau panée, ou quelque chose de rafraîchissant; par exemple, du lait ou du petit lait. A plus forte raison doit-on se garder de boire du vin pur, de l'eau-de-vie, ou des liqueurs fortes.

Si c'est la jambe qui est blessée, il faudra se tenir au lit le plus qu'on pourra, ou la poser sur quelque chose d'un peu élevé, étant assis, afin que les humeurs ne descendent et ne s'arrêtent pas sur la partie blessée, et n'y causent pas l'inflammation. On doit par conséquent éviter de marcher beaucoup, et de fatiguer une jambe blessée, puisque, pour la guérir promptement, il faut de la tranquillité et du repos, sans lesquels la nature, qui guérit plus que tous les remèdes, ne pourroit remplir ses fonctions bienfaisantes.

Je dois prévenir aussi que l'on doit mettre le moins de temps possible pour panser une plaie, puisque l'air extérieur est nuisible à sa guérison.

Enfin j'avertis qu'une des plus grandes causes de la prolongation de la durée des plaies, c'est le changement de remèdes indiqués par le premier venu; et il vaudroit infiniment mieux laisser agir seule la nature, que de la contrarier ainsi à chaque instant.

Un excellent médecin a dit « que l'art ne con-» tribue pas le moins du monde à la guérison » des plaies; que c'est la seule nature qui l'opère,

» et que tout ce que nous pouvons, c'est d'éloi-» gner les obstacles qui s'opposent à la guérison.»

J'avoue que j'ignore de quelle manière la nature travaille seule; mais je soutiens que l'art, quand il est bien employé, aide infiniment à la nature, et qu'il avance beaucoup la guérison d'une plaie. Mais il faut observer que le même remède composé avec des drogues vieilles ou mal choisies, produira un effet tout différent.

Par exemple, si, pour préparer la toile dont j'ai parlé, on se sert de beurre d'hiver, de mauvaise huile, de cire mélangée de suif, et d'eau-de-vie de marcs de raisins, on ne fera qu'un mauvais emplâtre, qui portera l'inflammation dans une plaie, et qui augmentera le mal au lieu de le guérir.

Des Ulcères.

L'ulcère diffère de la plaie et de la contusion, en ce que celles-ci sont occasionnées à l'extérieur par des instrumens tranchans, ou par des coups violens, au lieu que l'ulcère vient presque toujours d'une cause intérieure; ou bien il est la suite de plaies négligées ou mal pansées.

L'ulcère ne vient pas seulement de l'âcreté des humeurs, mais en général de tout ce qui empêche le sang de circuler, et de sa corruption. Aussi le voit-on le plus souvent succéder aux

tumeurs, aux inflammations, aux plaies négligées, aux contusions, aux fractures, etc.

Il faut donc distinguer un ulcère qui a lieu par une corruption de la masse du sang, de celui qui est la suite d'une plaie négligée ou mal traitée.

Dans le premier cas, il faut, avant de guérir le mal, détruire la cause qui l'a produit. On doit donc se mettre au régime simple que j'ai indiqué plusieurs fois; se priver de viande et d'alimens trop nourrissans; se mettre à la tisanne de chiendent ou d'orge bouilli, en la rendant agréable avec un peu de réglisse, de raisins de caisse, ou quelques quartiers de pommes de reinette; ne point manger salé; renoncer au café et aux liqueurs fortes, jusqu'à parfaite guérison. On continuera ce régime pendant quinze jours ou trois semaines; on se purgera même avec le séné, les tamarins et la manne.

Après ces préparatifs, on lavera bien l'ulcère avec de l'eau et du vin tièdes; on appliquera dessus la même toile que j'ai indiquée à l'article précédent pour les plaies, en coupant le morceau beaucoup plus grand que le mal, dont les bords sont ordinairement durs et secs.

J'ai guéri par ce moyen plusieurs personnes dont les ulcères duroient depuis plusieurs années, sans qu'aucun médecin ait pu les détruire.

Mais, je le répète, il seroit très-dangereux de

chercher à dissiper un ulcère invétéré, qui seroit occasionné par une cause intérieure, sur-tout quand il est accompagné d'un écoulement considérable, dont la cessation pourroit occasionner une maladie grave, ou la mort, à la personne incommodée.

Si l'ulcère est à la jambe, outre le régime à suivre et le traitement que j'ai indiqués, il est nécessaire de se tenir tranquille pendant le traitement que l'on emploie pour le guérir. Tout le monde sait que les humeurs se portent naturellement aux jambes; si on les y attire encore en se tenant de bout ou en marchant, il sera impossible de guérir, puisque c'est une cause qui, non seulement entretient les ulcères, mais qui les produit à la suite des plaies ou des autres accidens négligés.

Tout le monde sait encore que la moindre blessure ou incommodité à une jambe, est beaucoup plus douloureuse le soir que le matin, surtout après avoir marché : il est donc absolument nécessaire de garder le repos en pareil cas, puisqu'il produit presque seul la guérison, et que si l'on s'obstine à travailler ou à marcher, on s'expose à un mal plus grave et plus long, qui fera perdre beaucoup plus de temps que si l'on eût d'abord suivi la marche qu'indique la nature.

Si un ulcère est la suite d'une plaie ou blessure négligée, il faudra examiner s'il ne s'est point

formé d'écoulement qui dure depuis un temps considérable : dans ce cas, il seroit prudent d'observer pendant quelques jours le régime que je viens d'indiquer ; ensuite on suivroit le traitement dont j'ai parlé plus haut, avec l'application de la même toile.

Un jeune homme qui s'étoit fait une blessure à la jambe, l'avoit négligée en continuant à marcher, et à prendre des repas chez ses amis ; le mal devint si grave, qu'il fut enfin forcé de garder la chambre. Je ne le connoissois point, mais me trouvant à un dîner dont il devoit être, et ayant entendu parler de son incommodité, j'allai le voir en sortant de table. Je le trouvai dans le plus grand chagrin, parce que le chirurgien lui avoit donné à entendre qu'il perdroit probablement la jambe ; elle étoit très-enflée, et la plaie, dégénérée en ulcère, étoit affreuse.

Je le consolai, le rassurai et l'engageai à me confier le soin de son mal, du moins pour quelques jours. Je nettoyai bien la plaie, ou plutôt l'ulcère ; j'appliquai un morceau de toile préparée, du double plus grande que le mal, et je le couvris de la manière que j'ai indiquée à l'article des plaies et coupures. Je prescrivis en même temps un régime et une diète sévères.

Dès le lendemain, le jeune homme se sentit beaucoup soulagé ; l'inflammation étoit de moi-

tié diminuée, et les bords de la plaie moins durs et moins rouges; le pus étoit blanc; en un mot, tout étoit changé, et il avoit bien dormi et paroissoit rassuré. Il suivit exactement le régime que je lui avois prescrit, se tint tranquille, soit sur son lit, soit en étendant la jambe sur une chaise, étant assis, et au bout de dix à douze jours il n'eut plus de mal.

Il faut donc, indépendamment des remèdes que l'on emploie pour guérir les ulcères, aussi bien que les plaies, suivre scrupuleusement un régime dans lequel on se prive de viande, d'œufs, de vin, de liqueurs fortes, d'alimens salés et épicés, pour ne manger que des légumes, des fruits, ne boire que de la tisane, et se tenir tranquille quand les jambes son attaquées.

Des Abcès.

L'Abcès est une tumeur qui renferme du pus ou quelque autre matière étrangère, qui demande à être dissipée pour rétablir dans son état naturel, la partie où l'abcès paroît.

Les abcès qui viennent à la suite de quelque maladie, sont ordinairement favorables à sa guérison; mais quand ils se forment dans l'intérieur du corps, il est très-difficile de les traiter, et ils sont presque tous très-dangereux, parce que le pus ne pouvant trouver de sortie, est dans le cas

de suffoquer le malade, ou d'occasionner les plus grands ravages.

Quant aux abcès qui paroissent à l'extérieur, voici, en général, la manière de les traiter :

Lorsque l'inflammation, qui accompagne presque toujours l'abcès, est très-forte, il faut faire une ou plusieurs saignées pour la diminuer. On appliquera sur la tumeur des cataplasmes émolliens, faits avec de la mie de pain cuite avec du lait; des feuilles de mauve, de guimauve et de pariétaire bouillies dans l'eau. Le séneçon, la verveine sont aussi excellens pour ces sortes de cataplasmes, ainsi que l'oignon de lis blanc, cuit sous la cendre.

Lorsque l'abcès est mûr, il perce de lui-même, ou s'il paroît résister trop long-temps, on met une pincée de sucre en poudre sur l'endroit qui paroît le plus disposé à percer, soit par sa couleur plus claire, soit par la mollesse que l'on y sent; et l'on maintiendra le sucre en place avec une compresse et une bande. On favorisera la sortie du pus, en continuant d'appliquer les mêmes cataplasmes émolliens, et, à chaque pansement, on pressera légèrement sur les côtés des lèvres de la plaie, pour bien nettoyer tout l'intérieur. On y introduira aussi de la charpie pour attirer tout ce qui pourroit empêcher la recrue des chairs. Enfin, on couvrira la plaie de l'abcès avec la toile préparée dont j'ai parlé ci-devant, page 126,

afin de rétablir parfaitement la peau dans son premier état.

Des Panaris.

Ce mal redoutable, qui prend ordinairement à l'extrémité d'un doigt, dans une jointure ou articulation, et qui fait d'abord croire que l'on a été piqué et qu'il reste une épine ; ce mal, dis-je, a souvent les suites les plus funestes, lorsqu'il est mal traité par un chirurgien ignorant, ou par des personnes qui emploient des remèdes contraires à sa guérison.

Si, dès les commencemens, lorsqu'on sent une douleur sourde, avec un léger battement, l'on trempe le doigt dans du bouillon le plus chaud qu'il est possible de l'endurer, ou simplement dans l'eau chaude, à plusieurs reprises, le mal se dissipe ordinairement par cette espèce de bain, qui ouvre les pores et attendrit les callosités de la peau.

J'ai vu un grand nombre de personnes soignées par des chirurgiens de campagne, pour des panaris, perdre non-seulement le doigt, mais quelquefois le bras entier, pour leur sauver la vie.

Lorsque ce mal n'a pas été prévenu par le remède simple de le plonger dans l'eau chaude, voici un excellent onguent pour le mettre le plus promptement possible à suppuration, seul moyen de le guérir sans suites fâcheuses :

Prenez une poignée de feuilles d'oseille de jardin, ou sauvage; gros comme un petit œuf de poule de sain-doux, ou graisse de coehon, que l'on nomme *vieux oing*. Hachez-les ensemble, enveloppez-les d'abord dans des feuilles de carde-poirée ou bettes blanches.

Enfin, mettez le tout dans une feuille de papier, que vous replierez et que vous lierez avec du fil.

Mettez cuire ce cataplasme sous les cendres chaudes, pendant une heure ou deux.

Otez ensuite le papier et mêlez bien tout le reste ensemble; eouvrez de cet onguent ou cataplasme, toute la partie attaquée du panaris, et même tout le doigt. Renouvelez le eataplasme chaque jour, soir et matin. En quelques jours la peau deviendra blanche à l'endroit où le pus doit sortir; on la percera avec des ciseaux bien pointus, ou avec la pointe d'un canif, en prenant garde d'enfoncer trop avant, pour ne blesser aueuns tendons ou aueuns muscles.

Je eonviens qu'il faut un peu d'habitude pour bien connoître le moment de faire l'ouverture; mais on peut juger qu'il est temps, lorsque l'enflure est moins dure, et que la douleur est presque insupportable, et il seroit dangereux d'attendre que le mal perçât de lui-même. On peut aussi employer le sucre en poudre, comme je l'ai dit ci-devant, pour faire percer les abeès; mais l'ouverture avec les ciseaux ou un canif est

préférable. Il faut la faire plutôt trop grande que pas assez, et lorsque le pus est sorti, cessez l'usage de l'onguent précédent, et mettez à la place, du jaune d'œuf frais mêlé avec de la térébenthine; ce nouvel onguent attirera au-dehors un germe ou *bourbillon* qui se trouve dans le mal, et qu'il est absolument nécessaire de faire sortir, sans quoi le panaris reviendroit. Cet onguent rétablira aussi la recrue des chairs, et remettra promptement le doigt dans son premier état.

Je dois prévenir que dans les commencemens du panaris, avant la suppuration, il est important de se priver de viande, de nourriture échauffante, de vins et de liqueurs fortes; il faut au contraire se mettre à la tisanne d'orge ou de chiendent, avec un peu de réglisse, pour toute boisson, et ne manger que des légumes ou des fruits cuits; car ce mal entraîne presque toujours la fièvre, et l'on doit se conduire comme dans une maladie inflammatoire.

Des Clous ou Furoncles.

Les Clous, Furoncles ou tumeurs rondes, qui surviennent en différentes parties du corps, qui font beaucoup souffrir, et qui se terminent presque toujours par la suppuration, sont quelquefois, ainsi que les abcès dont j'ai parlé, un bienfait de la nature, qui sauve d'une maladie consi-

rable. Quelquefois ils indiquent un vice dans le sang ou dans le tempérament, ou bien ils sont la suite de quelques excès.

Si la tumeur qu'ils occasionnent, et la douleur qu'ils font souffrir sont considérables et accompagnées d'inflammation, il faut se mettre au régime indiqué à la fin de l'article précédent, et en même temps appliquer sur le mal le même onguent que pour le panaris, puisqu'il s'agit d'attirer la suppuration le plutôt possible..

On pansera également le clou, lorsque l'on reconnoîtra qu'il est à sa maturité, et quand le pus sera sorti, on se servira du mélange d'un jaune d'œuf avec la térébenthine, qui fera sortir, ou du moins qui attirera le germe ou bourbillon qu'il ne faut pas manquer d'enlever, car sans cette précaution, le clou reviendroit comme la première fois, ainsi que je l'ai vu chez plusieurs personnes qui n'ont pas voulu suivre mes conseils.

Des Talures ou Foulures, et des Entorses.

Les Foulures que le peuple nomme *Talures*, sont la suite d'une meurtrissure, ou de la fatigue extraordinaire que l'on a fait éprouver aux mains ou aux pieds, en maniant quelque chose de dur et de rude pendant un temps considérable, ou en marchant long-temps avec des chaussures dures et étroites.

J'ai eu une *talure* à la main, qui m'a fait souf-

frir les douleurs les plus cruelles, pour avoir voulu battre une aire de grange avec un battoir dont le bout du manche me donnoit un contre-coup à la paume de la main, chaque fois que je frappois, n'étant point accoutumé à ce travail. Plus la peau de la main est dure et calleuse, et la plante des pieds racornie, pour ainsi dire, plus la *talure* fait souffrir et perce difficilement pour suppurer.

Si l'on s'aperçoit à temps de ce mal, par une légère douleur sourde avec pulsation, on mettra sur le champ le pied ou la main dans l'eau chaude, à plusieurs reprises, comme pour le panaris, afin d'exciter une forte transpiration qui fasse réduire le mal, au lieu de le laisser venir à suppuration. D'ailleurs, cette précaution est toujours excellente pour adoucir la peau, et pour tempérer les douleurs cruelles qui accompagnent ce mal redoutable.

Mais si ce moyen ne réussit pas, que les douleurs augmentent, et que l'inflammation survienne, le meilleur suppuratif est l'onguent d'oseille, de vieux oing et de cardes poirées cuites ensemble, comme je l'ai indiqué à l'article du panaris, et l'on suivra le même traitement et le même régime.

La cause de ce mal, qui est quelquefois effrayant et très-dangereux, est une chair meurtrie qui n'a pu se rétablir, et qui tombe nécessai-

rement en suppuration, pour être remplacée par une nouvelle ; or, cette réparation extraordinaire ne peut avoir lieu sans faire éprouver les plus grandes douleurs : il est donc essentiel d'avancer la suppuration le plus promptement qu'il est possible.

Quant aux foulures qui sont des espèces d'entorses, et qui sont occasionnées par le froissement considérable des os, des nerfs, ou des articulations, dans une chute ou secousse violente ; pour se guérir, il faut frotter toute la partie foulée, plusieurs fois par jour, avec un mélange d'eau-de-vie et de savon blanc, incorporés sur un feu doux, et appliquer sur le mal plusieurs doubles de linge trempés dans ce mélange pendant qu'il est chaud ; couvrir le tout d'une compresse sèche, avec une bande pour le contenir en place, et se tenir parfaitement en repos pendant quelques jours.

On ne manquera pas d'observer un régime sévère, sur-tout s'il y a inflammation qui exige même la saignée ; on prendra des lavemens avec la décoction de feuilles de mauve, et l'on se privera de vin et de nourriture échauffante.

Des Entorses.

Pour les entorses proprement dites, qui sont occasionnées par une fausse position du pied, de la main, etc., en tombant, ou en faisant un travail pénible, ou même en glissant et voulant

se retenir, le meilleur remède, si l'on avoit assez de présence d'esprit pour l'employer sur-le-champ, seroit de rester tranquille aussitôt que l'on s'aperçoit du mal; on seroit sûr qu'en vingt-quatre heures on seroit guéri, sur-tout en appliquant dessus un linge trempé dans le mélange d'eau-de-vie et de savon; mais on fatigue le membre froissé de cent manières différentes, et alors il faut au moins six semaines pour le rétablir.

Les habitans du val d'Ajou, dans la ci-devant Lorraine, ont une graisse excellente pour les entorses, qui se vend dans les grandes villes, mais dont je ne connois point la composition.

Quant au remède qui consiste à mettre dans l'eau très-fraîche, le membre froissé, il n'est bon que quand le mal est léger, et lorsqu'il est employé sur-le-champ. D'ailleurs les femmes ne pourroient en faire usage dans leur temps critique.

Lorsque l'entorse dégénère en rhumatisme, c'est-à-dire que les douleurs reviennent à certaines époques, par exemple dans les temps pluvieux, ce qui fait dire vulgairement que l'on a un *baromètre*, il faut des frictions avec la fumée de graines de genièvre, comme je l'ai indiqué, page 84. On emploie le bain sudorifique dans les feuilles d'yèble, indiqué au même article.

Voici un autre remède très-efficace pour guérir l'entorse :

Prenez un plat d'étain sur lequel vous mettrez trois ou quatre blanes d'œufs, sans le jaune ; ensuite vous frotterez un morceau d'alun gros comme une noix, eontre la surfaee du plat, en tournant toujours, de manière qu'il ne reste point de parties du blanc d'œufs, sans avoir touché l'alun. L'étain détache peu à peu de l'alun une poudre très-fine qui, étant ineorporée avec le blanc d'œuf, le réduit en une espèce de pâte blanehe de la consistanee du fromage mou; on l'étend sur un linge, et on l'applique sur la partie foulée. On répète cette opération deux à trois fois par jour.

L'eau-de-vie camphrée et l'eau ordinaire dans laquelle on a fait fondre du sel de cuisine, sont excellentes pour guérir l'entorse.

Je le répète, lorsqu'on s'est donné une entorse, le remède le plus efficace est de garder un repos absolu, en restant sur son lit sans fatiguer la partie attaquée.

Des suites de Chutes ou de Meurtrissures violentes.

Si, dans une chute ou une meurtrissure violente, on a quelques os brisés ou déplacés, il est absolument néeessaire d'appeler un chirurgien pour en faire la réduction ; mais indépendamment de ce malheur, il peut arriver que l'on ait reçu

intérieurement un contre-coup, un déchirement ou une meurtrissure qui aient rompu quelques vaisseaux et occassionné une extravasion de sang considérable.

Un voiturier revenant de nuit, après avoir bu beaucoup de vin, s'étoit endormi sur sa voiture, et ses chevaux, ayant quitté le chemin, le firent verser sur la pente d'un côteau. Il se trouva pris sous sa voiture et personne ne pouvoit venir à son secours; il fit un effort si prodigieux, qu'il se dégagea seul, sans avoir aucun os brisé; mais cet effort lui fit rompre quelques vaisseaux dans le corps. Il resta pendant plusieurs jours sans pouvoir se remuer, et l'on étoit persuadé qu'il avoit des côtes enfoncées; cependant cet accident n'avoit pas eu lieu.

Après l'avoir fait saigner, je lui fis prendre le remède suivant, et en quelques jours il fut guéri, après avoir rendu beaucoup de sang tout pur, par la voie des urines.

Prenez une poignée de tiges de morelle grimpante coupée en petits morceaux, après en avoir ratissé l'épiderme ou surpeau; écrasez un peu le bois avec un marteau et mettez-le infuser dans une bouteille de vin blanc pendant vingt-quatre heures; ou, si le mal presse, faites bouillir le tout pendant une bonne demi-heure, comme pour faire une tisane.

Faites prendre de cette infusion ou décoction

au

au malade, quatre fois par jour, plein un gobelet ordinaire.

Il observera un régime proportionné à la force du mal, en buvant de la tisane de plantes vulnéraires et ne mangeant point de viande.

Comme bien des personnes ne connoissent pas la plante dont je viens de parler, quoiqu'elle soit assez commune, je dois en donner une petite description.

La morelle grimpante ou morelle en arbre, s'appelle aussi *douce-amère*, vigne sauvage, et en latin *solanum scandens*. Elle croît le long des ruisseaux, des fossés, dans les haies et les lieux humides; on en trouve souvent sur la tête des vieux saules; ses tiges sont minces, longues d'un mètre six centimètres à deux mètres (cinq à six pieds), rampantes sur la terre ou grimpantes sur les haies, les buissons, et même sur les arbres qu'elles rencontrent. Ses feuilles, longues et pointues, ressemblent à celles de la morelle ordinaire; le bois est d'un goût d'abord amer, qui s'adoucit ensuite en le mâchant : c'est cette qualité qui l'a fait surnommer *douce-amère;* ses fleurs sont d'un bleu tirant sur le violet, et son fruit ou ses baies sont ovales et rouges.

Lorsque quelqu'un a fait une chute assez violente pour l'empêcher de donner quelques signes de vie, il faut bien se garder de l'abandonner, mais se hâter de lui donner les plus prompts se-

cours. Le point le plus essentiel est de commencer par lui redonner le degré de chaleur naturelle, en le dépouillant de tous ses habits et le mettant dans un lit chaud, couché sur le côté droit, et la tête élevée sur un traversin. Avec des linges bien chauffés, on le frictionnera doucement, en attendant que l'on ait pu se procurer et faire chauffer assez de cendres pour en former un lit sur lequel on le couchera, pour en couvrir ensuite tout son corps, de manière qu'il y soit comme enterré. On mettra ensuite une couverture par-dessus, pour entretenir les cendres chaudes; la tête, le cou et le haut du corps seront toujours tenus élevés; il n'y aura que la tête qui restera hors du lit de cendres. De temps en temps on présentera sous le nez du malade, quelque eau de senteur la plus spiritueuse que l'on pourra trouver : l'alkali volatil est ce qu'il y a de meilleur; on peut aussi se servir de fort vinaigre.

Si ces secours, continués pendant quelques heures, restent sans effet, on soulevera les cendres, et l'on donnera au malade un lavement fait avec la décoction de tabac; on lui soufflera dans les narines de la poudre de tabac bien sec. S'il revient à la vie, on le saignera, on lui fera prendre du vulnéraire, et ensuite du sirop de diacode ou du laudanum liquide, pour calmer ses douleurs.

Si tout le corps du malade est meurtri, on l'enveloppera dans une ou plusieurs peaux de

moutons fraîchement écorchés; mais les cendres chaudes sont aussi bonnes.

De la Courbature.

La courbature est une espèce de lassitude qui est ordinairement la suite d'un travail excessif, sur-tout quand il a lieu pendant les grandes chaleurs de l'été; elle est plutôt une disposition à la maladie qu'une maladie elle-même.

Celui qui est attaqué de courbature, éprouve des lassitudes dans différentes parties du corps, des maux de tête, des étourdissemens, des insomnies, des dégoûts; le plus léger travail le gêne; en un mot, il éprouve un mal-aise continuel et presque universel.

Une infinité de causes peuvent donner lieu à la courbature, et cet état demande beaucoup d'attention. Je ne parlerai ici que de celle qu'éprouve le peuple de la campagne, après un travail forcé, ou par une mauvaise nourriture, ou après des sueurs rentrées.

Dans ces circonstances, on peut arrêter les progrès du mal par le repos, de la bonne nourriture, de bons bouillons et du vin de bonne qualité. Les saignées, les purgatifs et les autres remèdes sont presque toujours dangereux en pareil cas; mais les lavemens faits avec la décoction de feuilles de mauves, et les bains de jambes dans l'eau tiède sont très-efficaces.

Cependant, si la courbature annonçoit réellement une maladie, par les différens signes qui l'accompagneroient, il faudroit prendre les précautions convenables. Le grand point est de connoître la cause du mal, et il est facile de savoir si le malade a commis des imprudences, ou fait quelques excès qui aient donné lieu à cet état.

Des Coups de Soleil.

Le peuple des campagnes est très-exposé à recevoir des coups de soleil, puisqu'il est tous les jours frappé de ses rayons, et sur-tout dans les plus grandes chaleurs de l'été. D'ailleurs, il prend trop peu de précautions pour s'en garantir; et l'on voit des ouvriers qui ont l'imprudence de se coucher au soleil, la tête nue, et s'exposent ainsi à périr subitement.

Le coup de soleil est plus ou moins grave, selon la partie sur laquelle les rayons se sont réunis; les plus dangereux sont à la tête, et ils produisent ordinairement un effet semblable à l'apoplexie.

A la suite d'un coup de soleil, il paroit sur la partie frappée des plaques rouges, brunes ou noires, suivant que le coup est plus ou moins fort.

Lorsque le coup est porté à la tête et qu'il a été violent, ceux qui ne succombent pas à cette attaque, gardent long-temps des maux de tête; quelques-uns perdent la vue, ou elle s'affoiblit

considérablement; d'autres deviennent imbécilles, ou sont attaqués d'une espèce de frénésie.

Comme les coups de soleil violens causent réellement une maladie inflammatoire, il faut faire une saignée du bras, du pied et de la gorge, selon la force du mal et celle de la personne attaquée. On lui fait mettre les jambes dans l'eau tiède; on lui fera boire beaucoup de petit lait, de l'eau de veau légère, jetée bouillante sur des amandes écrasées, ou bien on lui donnera beaucoup de limonade; on bassinera la partie frappée du soleil avec de l'oxicrat.

On peut aussi employer les bains froids avec succès, mais auparavant il faut vider suffisamment les vaisseaux par la saignée et le régime. On peut aussi se servir de la douche, en versant de l'eau froide sur la tête, lorsque c'est cette partie qui a été frappée.

Les accidens multipliés qui proviennent des coups de soleil, prouvent que ceux qui sont exposés à travailler continuellement au soleil, doivent prendre les plus grandes précautions pour se garantir de ses effets. 1°. On ne doit jamais rester la tête nue, soit en travaillant, soit en prenant quelque repos au soleil, comme on y est souvent forcé au temps des foins et des moissons, dans des lieux où l'on ne trouve aucun abri.

2°. Le peuple devroit porter, comme en Suisse, des chapeaux de paille, qui sont légers et qui

n'excitent pas la sueur comme les chapeaux de feutre ordinaire, sur-tout les chapeaux noirs.

3°. On doit se garder de jamais s'endormir au soleil, sur-tout après avoir pris ses repas.

4°. Enfin, si l'on est forcé de se reposer au soleil, il faut prendre la précaution de se couvrir, soit avec un linge, soit avec quelques autres abris, tels qu'on pourra se les procurer.

Quant aux coups de soleil légers, qui causent une espèce d'érysipèle sur la peau, sans autres suites fâcheuses, on se contentera de bassiner souvent les rougeurs érysipélateuses avec un mélange d'eau et de vinaigre; mais, quelque chose que l'on fasse, la sur-peau ou épiderme tombera par écailles.

Des Érysipèles.

L'Érysipèle est un gonflement ou enflure de la peau avec une rougeur très-vive, une chaleur âcre et brûlante, qui change de couleur quand on la presse, et qui reparoît aussitôt après.

L'érysipèle est occasionné par l'âcreté du sang et des humeurs, par leur épaississement, par une bile exaltée, par des chagrins qui corrompent la masse du sang, par l'usage des alimens trop salés et trop épicés, etc. Les personnes grasses et replètes y sont sujettes, ainsi que celles qui ne prennent pas d'exercice. Ceux de la tête, du cou, de la poitrine sont dangereux, parceque l'inflam-

mation peut se communiquer à l'intérieur; mais ceux des bras et des jambes le sont beaucoup moins.

Quelquefois l'érysipèle ne peut se terminer que par la suppuration ; mais on doit employer tous les moyens pour éviter cette extrémité, et le faire résoudre. En conséquence, la personne attaquée se mettra sur-le-champ à un régime très-sévère et très-délayant ; on lui fera, le plutôt possible, une ou plusieurs saignées, selon le dégré de l'inflammation ; celles du pied sont les plus salutaires, sur-tout si l'érysipèle est à la tête ou au cou.

Lorsque ce mal est occasionné par des embarras à l'estomac, et des matières engorgées dans les premières voies, l'émétique donné en lavage, à la dose de un ou deux milligrammes (trois ou quatre grains) est le remède le plus efficace, et quelquefois il fait disparoître le mal sur-le-champ. Dans ce cas, outre l'émétique, qui n'est qu'un remède préparatoire, on donnera ensuite des purgatifs doux et rafraîchissans, que l'on fera suivre par de l'eau de poulet nitrée, ou du sirop de diacode.

On étuve ordinairement les érysipèles avec de l'eau de sureau ou de l'eau rose ; mais ces résolutifs ne doivent être employés que quand le mal ne vient point de l'intérieur, et qu'il n'est qu'une maladie de la peau.

Lorsque l'érysipèle se termine par la suppuration, on le pansera au moins deux fois par jour, en y appliquant des suppuratifs, comme l'onguent de la mère, le mélange de graisse de cochon, d'oseille, de carde-poirée, que j'ai indiqué page 137, ou du basilicum, du cérat de Galien, etc.

S'il se termine par la gangrène, il faut donner du quinquina au malade, sous forme d'extrait; appliquer sur l'érysipèle des emplâtres faits avec l'onguent de stirax, et trempés dans l'eau camphrée; mais, dans ce cas, il faut appeler un homme de l'art.

Des Brûlures.

Si la brûlure est considérable, il faut suivre le régime que j'ai prescrit pour les plaies et les ulcères; mettre de la charpie dans les chairs, si elles sont endommagées, et appliquer par-dessus l'onguent suivant :

Prenez six décagrammes (deux onces) de beurre frais;

Un jaune d'œuf;

Trois décagrammes (une once) d'huile d'olives, la meilleure;

Deux cuillerées de bonne eau-de-vie;

Trois décagrammes (une once) de cire jaune.

Mélangez et faites fondre le tout sur un feu doux, et frottez-en la partie brûlée deux fois

par jour, prenant bien garde de fatiguer les chairs ; il faudra pour cela présenter l'onguent au feu, et frotter doucement avec la barbe d'une plume.

Lorsque la plaie sera belle et presque fermée, achevez de la guérir et de la faire cicatriser, en appliquant dessus la toile que j'ai indiquée pour les plaies et les ulcères.

Si la brûlure est légère, c'est-à-dire, si la chair n'est pas entamée, la simple application de la toile suffit, en la changeant deux fois par jour ; on peut être sûr qu'il ne restera aucune marque de la brûlure sur la peau.

Quoique j'aie vu d'heureux effets suivre le traitement que je viens d'indiquer, un habile médecin assure que tous les onguens que l'on peut employer pour guérir les brûlures, sont pernicieux ; en conséquence, il prescrit le traitement suivant, lorsque la brûlure est considérable : on commencera par ouvrir les cloches, et par en faire sortir toute la sérosité qu'elles renferment. On bassinera ensuite la brûlure avec l'eau tiède. Il faut que le malade fasse une diète sévère, et qu'il ne se nourrisse que de bouillons légers.

Si la brûlure occupe beaucoup d'espace, comme lorsqu'on est tombé dans un grand feu, ou quand elle affecte plusieurs parties, il faut plonger le corps entier du malade dans de l'eau tiède ; quand l'inflammation est passée, il faut

user des bains froids pour redonner aux parties le ton qu'elles ont perdu. Ces moyens simples et peu dispendieux, ont, dit-il, souvent arrêté les progrès des brûlures les plus dangereuses.

Dans le cas d'une inflammation très-forte, on saignera le malade une ou deux fois ; on appliquera sur la brûlure des cataplasmes faits avec la mie de pain, l'huile et la décoction de graine de lin, et la farine même de graine de lin ; on arrosera souvent l'appareil avec l'eau tiède, et on ne prendra aucune nourriture échauffante. Le malade boira abondamment des infusions de laitue, de carde-poirée, etc., et il prendra des lavemens avec la décoction des mêmes plantes.

Ce même médecin conseille aussi un mélange d'huile d'olives avec un jaune d'œuf, pour appliquer sur la brûlure.

Quand la suppuration est très-abondante, on soutient les forces du malade en lui donnant des bouillons chargés de crême de riz, de fèves et de lentilles ; on lui fait prendre du quinquina, à la dose de trois décigrammes (un gros), trois ou quatre fois par jour ; on lui donne quelques cuillerées de bon vin, mais avec modération, dans la crainte d'augmenter la fièvre et d'arrêter la suppuration.

Des Engelures, et des Membres gelés.

Les engelures surviennent particulièrement aux mains et aux pieds des enfans, par une raison

toute naturelle ; c'est que ces parties sont le plus exposées au froid ; et lorsqu'il est violent, comme dans les hivers rigoureux, les enfans s'empressent d'aller se chauffer, ce qui produit le plus mauvais effet par le passage subit du froid au chaud, qui corrompt nécessairement les parties gelées, de même qu'un fruit ou un morceau de viande, que l'on exposeroit aussi subitement à un grand feu, lorsqu'ils sont gelés.

Lorsqu'une personne a donc quelque partie du corps saisie d'un froid assez violent pour la geler, au lieu de chercher à la réchauffer, en s'approchant trop tôt du feu, elle doit plutôt souffrir pendant quelques heures, que de s'exposer à perdre cette partie, en cherchant à la soulager trop promptement. Il ne s'agit que de se mettre à couvert du grand froid ; de plonger la partie gelée dans l'eau froide, pendant quelques minutes, en y ajoutant même de la neige, et lorsqu'on s'aperçoit que le sentiment revient, ainsi que le mouvement, on se frottera avec de la neige, et l'on pourra enfin se laver avec de l'eau plus douce, mais point avec de l'eau chaude.

On en usera à-peu-près de même pour dégeler une personne que le froid trop rigoureux auroit saisie, et que l'on auroit trouvée presque sans mouvement dans la campagne. Au lieu de la placer près d'un bon feu, ou de la coucher dans un lit bien bassiné, ce qui deviendroit mor-

tel, on la mettra dans une baignoire suffisamment pleine d'eau presque gelée, avec de la neige mêlée, si l'on peut en avoir. De temps à autre, on ajoutera un peu d'eau plus douce, et enfin, lorsque les chairs seront entièrement dégelées, et que le mouvement sera revenu, ainsi que la circulation du sang, on frottera toutes les parties affectées, avec une pièce d'étoffe de laine douce, trempée dans un mélange de bonne huile d'olives ou de noix, de beurre, frais s'il est possible, et de bonne eau-de-vie, adoucis ou fondus ensemble sur des cendres chaudes.

Si les engelures sont entamées, c'est-à-dire, si elles ont dégénéré en plaies ou en ulcères, comme il arrive à beaucoup de personnes auxquelles elles reviennent tous les hivers, quand même elles ne s'exposeroient pas de nouveau à la gelée, il faudroit employer les remèdes suivans :

Faites brûler des coquilles d'huîtres ou de moules de rivière ; mettez-les en poudre, et appliquez-en d'abord sur les plaies.

Lorsque cette poudre aura desséché les engelures, vous achèverez de les guérir avec l'onguent suivant :

Prenez trois décagrammes (une once) de cire jaune ;

Quinze grammes (une demi-once) de beurre frais ;

Quinze grammes (une demi-once) de bonne eau-de-vie ;

Quinze grammes (une demi-once) de bonne huile d'olives ;

Quinze grammes (une demi-once) de térébenthine de Venise : celle que l'on tire des ampoules qui se forment le long de la tige des sapins, est la meilleure.

Mêlez ensemble ces matières sur un feu doux, dans une casserole, et trempez dedans des morceaux de toile douce, comme je l'ai indiqué à l'article des plaies, page 126.

Vous appliquerez de même sur chaque partie attaquée d'engelure, un morceau plus grand, que vous retournerez une ou deux fois par jour ; cette toile pour les plaies est même aussi bonne, et m'a servi parfaitement pour les brûlures, les engelures et tous les accidens où la peau et les chairs sont entamées.

Pour prévenir les engelures, il faut s'accoutumer au froid le plus qu'il est possible, premièrement en évitant de se tenir dans des chambres trop chaudes ; rien n'est si pernicieux que de rester presque continuellement pendant l'hiver, près des fourneaux ou poêles en usage dans toute la Suisse et l'Allemagne ; j'ai vu même des jeunes gens chaque jour constamment couchés ou assis sur ces poêles, pendant les mois rigoureux. Cette mauvaise habitude, non-seulement les expose aux

engelures, lorsqu'ils quittent la grande chaleur pour sortir au grand froid, mais elle nuit infiniment à leur santé; et il n'est pas étonnant qu'au printemps il existe tant de maladies dans les campagnes, par le défaut d'habitude de prendre le grand air pendant plusieurs mois.

Deuxièmement, en lavant chaque jour plusieurs fois ses mains dans l'eau froide; il faut même s'accoutumer à y laver ses pieds.

Troisièmement, en évitant de se chauffer sur-le-champ, lorsqu'on est saisi du froid, mais attendant que son grand effet soit passé.

On sait que les ouvriers qui travaillent dehors, par le froid, se battent les mains sous leurs aisselles pour se réchauffer : hé bien! battez vos mains, sautez ou dansez pour réchauffer vos pieds, mais n'approchez du feu que quand vous ne risquez plus rien; ne permettez pas sur-tout que vos enfans passent continuellement du froid au chaud, ou du chaud au froid.

La preuve de ce que j'avance, c'est que ce sont les enfans des personnes qui peuvent faire continuellement du feu chez elles, pendant l'hiver, qui sont attaqués des engelures; au lieu que les enfans des pauvres qui manquent de bois, en sont presque toujours exempts.

On vante comme préservatif des engelures, la méthode de se frotter les mains et les pieds avec la première neige qui tombe avant l'hiver.

Cette méthode seroit réellement excellente si on la continuoit, parce qu'elle feroit contracter l'habitude du froid, et que la neige renferme du nitre et une qualité préservative de la gelée, comme on le voit par tout ce qui résiste aux plus rudes hivers, lorsque la neige l'a couvert. Mais à quoi sert de se frotter ou de se laver une fois ou deux les mains ou les pieds avec de la neige avant l'hiver, pour se dorloter et s'attendrir ensuite la peau près d'un bon feu, pendant les grandes gelées ?

Ne suivez donc jamais aveuglément une recette, mais voyez-en le but, et employez-la constamment, si elle est bonne.

Des Chancres et des Boutons douloureux.

Les chancres considérables, tels que les cancers au sein, à la poitrine, au visage même, qui rongent les chairs et font souffrir les douleurs les plus cruelles, exigent un traitement particulier et un régime qui sont connus de tous les bons médecins et chirurgiens, et qui demandent leur secours.

L'extrait du suc de la grande ciguë, mêlé avec de la poudre de cette plante, pris intérieurement, à la dose de quelques milligrammes (grains), et l'emplâtre de ciguë, que préparent les apothicaires, mêlé avec l'emplâtre mercuriel, et appliqué sur le mal, sont les remèdes les plus efficaces,

si le chancre, ou le cancer, sont la suite d'une contusion ou d'une meurtrissure.

Mais quand le mal vient d'un vice dans le sang, il est absolument nécessaire de commencer par un régime convenable, qui consiste à ne prendre que des alimens légers, quoique nourrissans. Le malade ne doit user ni de liqueurs fortes, ni d'assaisonnemens de haut goût; il prendra de l'exercice autant qu'il le pourra, et il évitera de se livrer à la mélancolie.

Il est très-important que la partie attaquée soit garantie de toute blessure ou contusion : cela est si vrai, que le moindre coup porté sur un chancre ou un cancer, peut faire évanouir le malade, tant il y est sensible. Il faut éviter jusqu'à l'impression de l'air extérieur, en couvrant la partie avec une fourrure ou une étoffe de laine douce.

Une attention extrêmement importante, qui, malheureusement, est presque toujours négligée, c'est de porter au mal les remèdes convenables dès son commencement; on est alors presque sûr de le guérir, au lieu que la négligence le rend souvent incurable.

A l'égard des chancres ordinaires qui, quoique douloureux, n'affectent qu'une petite partie des lèvres, de la bouche, de la langue ou du visage, voici le moyen fort simple de les guérir en quelques jours :

Prenez une petite pierre de vitriol bleu, autrement

ment nommée vitriol de Chypre ou de Hongrie (c'est le même); emmanchez-la dans un petit bâton fendu, en liant avec du fil, de manière que la moitié de la pierre sorte de la fente au bout du bâton; on choisit pour cela des pierres qui soient un peu plates.

Frottez le bouton ou le chancre avec cette pierre, à plusieurs reprises, malgré la douleur que ce frottement vous causera; car j'avoue que cette opération, quoique simple, cause une sensation très-vive et très-gênante.

Si le bouton ou le chancre ne font que commencer, et ne proviennent que d'un peu d'échauffement, le frottement dont je viens de parler, suffira pour guérir en deux jours; mais si le chancre est invétéré, et qu'il fasse des progrès, il sera nécessaire de frotter la partie attaquée jusqu'à la faire saigner, et de recommencer deux fois par jour; on est même quelquefois obligé de couper avec des ciseaux, ou autre instrument, les bords de la plaie rongée par le chancre, avant d'appliquer la pierre de vitriol.

J'ai vu une jeune fille attaquée d'un chancre à la joue, se refuser aux secours que ma mère vouloit lui donner, dès le commencement du mal, aimer mieux se laisser ronger la joue entière par le chancre, et mourir enfin de ce mal affreux, que de souffrir les douleurs passagères du remède.

Quant aux boutons chancreux, qui ne font pas souffrir aussi cruellement que les chancres véritables, mais qui causent cependant une douleur sourde, il faut les frotter deux fois par jour, le matin et le soir, avec un mélange de quelques milligrammes (grains) de précipité rouge, avec quatre grammes (un gros) de beurre frais, dont on fait un onguent.

Souvenez-vous toujours qu'un chancre, quelque léger qu'il soit, ou un bouton douloureux, suppose un sang échauffé ou accompagné d'âcreté, et qu'il faut détruire ces deux vices par un régime simple, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois dans ce recueil, sur-tout en se privant de viande, d'œufs, d'épiceries, de café et de liqueurs fortes.

Du Charbon, ou Pustule maligne.

Le peuple regarde le charbon, qu'il appelle *puce* (au lieu de *pustule*) *maligne*, comme un mal contagieux dont on peut mourir en vingt-quatre heures. Il se manifeste par une tumeur gangreneuse accompagnée de démangeaison et de cuisson, ou par un picotement brûlant, semblable à la piqûre d'une guêpe ou d'une étincelle de feu. Cette tumeur est rouge, dure, ronde, élevée ou plate; on remarque au-dessus une ou plusieurs petites vessies qui deviennent promptement noires ou livides.

Le charbon n'a point de siége particulier; car

il vient au visage, aux mains, aux bras, ou sur toute autre partie du corps, dans la peau seulement.

Le point essentiel est d'empêcher la gangrène de s'étendre, en touchant le dessus de la tumeur avec la pierre à cautère, afin de brûler cette partie et d'y faire venir une escarre ou croûte.

On y fait aussi des scarifications ou incisions avec une lancette ou autre instrument tranchant; enfin on emploie le quinquina en poudre, dont on fait bouillir environ trois décagrammes (une once) dans une demi-bouteille d'eau que l'on fait réduire à moitié; on passe la décoction, et on applique le marc chaud sur le charbon, en forme de cataplasme.

Il faudra en même temps faire boire au malade beaucoup d'eau de bourrache et de veau; on le saignera au pied, et on le purgera avec un ou deux milligrammes (trois ou quatre grains) d'émétique en lavage, pour débarrasser l'estomac des matières corrompues, qui sont une des principales causes du charbon.

Après que les progrès de la gangrène sont arrêtés et que la croûte est tombée, on traite l'abcès qui reste, en mettant dessus, deux fois par jour, de l'onguent fait avec de la térébenthine mêlée avec un jaune d'œuf, jusqu'à parfaite guérison.

On doit se garder, dans les campagnes, de toucher aux animaux morts du charbon, et à plus

forte raison, de manger de leur chair; autrement on courroit les risques de gagner ce mal.

De la Gale.

La gale provient, ou d'un vice dans le sang, ou elle est la suite de la mal-propreté, d'avoir couché avec un galeux, de l'avoir même seulement touché, ou enfin de s'être servi de son linge. Comme ce mal est très-contagieux, les rouliers ou les autres voyageurs qui n'ont pas soin de se faire donner des draps blancs de lessive dans les auberges, peuvent la gagner sans s'en douter.

Lorsque la gale vient d'un vice dans le sang, il faut se garder de la faire passer de suite, quoique cela soit très-facile avec le remède que j'indiquerai, mais se mettre à un régime qui consiste à boire beaucoup de tisane de chiendent et du petit lait. Après cinq ou six jours de ce régime, on se purgera avec quinze grammes (quatre gros) de séné, et autant de sel de sedlitz, et huit jours après on recommencera.

Après ces préparatifs, on se frottera devant un bon feu avec l'onguent suivant :

Prenez six décagrammes (deux onces) de graisse de cochon ;

Huit grammes (une demi-once) de cire jaune ;

Trois décagrammes (une once) d'alun en poudre ;

Une pincée de sel de cuisine.

Faites cuire le tout ensemble sur un feu doux, pendant un quart d'heure.

En ôtant la casserole de dessus le feu, ajoutez-y quatre grammes (un gros) de fleur de soufre;

Une pincée de suie de cheminée;

Une poignée de poudre de tuile non cuite, ou d'argile desséchée;

Un verre de bonne eau-de-vie.

Mêlez bien le tout, et frottez, avec cet onguent, toutes les parties attaquées, et les voisines, ou même tout le corps, si la gale y est généralement répandue.

Il suffit ordinairement de se frotter une seule fois, mais la seconde emporte la gale à coup sûr.

Si cette maladie a été gagnée en couchant avec un galeux, ou en le touchant; en un mot, si elle ne provient pas d'un vice dans le sang ou les humeurs, on pourra employer l'onguent sans préparation préliminaire.

Des Écrouelles ou Humeurs froides.

Cette maladie est ordinairement héréditaire, et alors il est presque impossible de la guérir; mais elle peut être occasionnée par le séjour dans des lieux humides et marécageux, ou par l'habitation dans une maison, une chambre mal-saines; ce qui arrive souvent à la campagne.

Les écrouelles sont contagieuses, et se communiquent très-facilement. Il ne faut jamais donner

aux enfans des nourrices qui en sont attaquées ; on ne doit point coucher avec des *écrouelleux.*

Le défaut d'exercice, les alimens mal-sains, la mal-propreté, les eaux corrompues prises en boisson, etc., peuvent donner les écrouelles.

Cette maladie se déclare par de petites duretés sous le menton, ou derrière les oreilles; ces duretés augmentent insensiblement en nombre et en grosseur, et forment enfin une tumeur dure et considérable, qui s'ouvre quelquefois après un temps considérable, et qui distille ensuite du pus ou une humeur aqueuse.

Quoique les deux parties du corps ci-dessus désignées, soient le siége le plus ordinaire de cette maladie, elle peut se manifester dans beaucoup d'autres parties du corps, même dans l'intérieur, aux poumons, au foie, à la rate et aux glandes du mésentère.

Avant d'appliquer des topiques sur les écrouelles, ou du moins, en même temps qu'on emploiera les remèdes extérieurs, on fera suivre un régime au malade, qui se nourrira d'alimens solides, quoique de facile digestion; il mangera de bon potage, ou de bonne soupe à la viande de jeunes animaux, de la volaille rôtie. Son pain sera de farine de froment, bien levé et bien cuit. Il boira de bon vin rouge, mais très-modérément, ou de la bière blanche et légère. Il respirera un air pur, sec et d'une chaleur tempérée. Il prendra

un exercice modéré, mais suivi, à pied, à cheval, en voiture, ou en s'occupant à quelque travail; ceci est un point essentiel.

On a, dans les campagnes, la mauvaise méthode de purger souvent les enfans attaqués d'écrouelles, avec des médecines fortes, sous prétexte qu'il faut évacuer les humeurs : cette erreur est pernicieuse, puisqu'elle augmente la maladie en affoiblissant le malade.

On fera prendre des bains d'eau salée, surtout en été, et on donnera de la même eau en boisson pour tenir le ventre libre. L'eau de mer feroit plus d'effet, mais elle ne convient qu'aux tempéramens gras et lourds. Si l'on n'emploie pas l'eau salée en boisson, l'on donnera quelque purgatif doux.

En hiver on donnera du quinquina, à la dose de deux grammes (demi-gros), en poudre, dans un verre de vin rouge, que l'on prendra quatre à cinq fois par jour. Cette manière est bonne pour les grandes personnes; mais on le donnera aux enfans, ainsi qu'il suit :

Prenez trois décagrammes (une once) de bon quinquina,

Quatre grammes (un gros) d'écorce de Winter.

Pilez ou broyez grossièrement ces deux drogues, et faites-les bouillir dans une bouteille d'eau, jusqu'à réduction de moitié.

Ajoutez ensuite trois décagrammes (une once) de réglisse épluchée,

Une poignée de raisins secs.

On donnera deux cuillerées de cette tisane aux enfans, et trois ou quatre aux personnes plus âgées, selon leur sexe ou leur force, et cela trois fois par jour.

Un autre remède excellent, est la résine de gaïac, que l'on donne de la manière suivante :

Prenez trois milligrammes (six grains) de résine de gaïac en poudre,

Douze milligrammes (vingt-quatre grains) de sucre en poudre.

Mêlez ces deux substances, et partagez en trois prises égales. On donne la première dose le matin à jeun ; la seconde, une heure avant le dîner, et la troisième, une heure avant le souper. On continue ce remède jusqu'à ce que les tumeurs disparoissent.

L'eau de tripes bouillies pendant plusieurs heures, et dans laquelle on trempe du vieux linge, que l'on applique sur le mal, est aussi un excellent spécifique, ainsi que l'eau de chaux préparée avec les écailles d'huîtres. Pour la faire, on prend des écailles d'huîtres que l'on fait calciner jusqu'à ce qu'elles soient blanches et faciles à mettre en poudre.

Prenez ensuite une bouteille d'eau commune,

que vous verserez peu à peu sur six décagrammes (deux onces) de poudre d'écailles nouvellement calcinées. Remuez bien le tout, lorsque la chaux a produit son effet ; laissez reposer jusqu'à ce que la poudre soit déposée ; filtrez au papier gris, et conservez dans des bouteilles bien bouchées, pour vous en servir au besoin.

Des Loupes et des Verrues.

Les verrues viennent souvent aux mains pour cause de mal-propreté, et l'on voit des personnes naturellement sales, en avoir les mains couvertes.

Quelquefois elles sont occasionnées par un vice dans le sang, qu'il faut alors détruire par les bouillons de cerfeuil, du jus de cresson d'eau, et en se privant de choses échauffantes.

Dans le premier cas, il ne faut que laver ses mains bien des fois par jour dans de l'eau de fontaine fraîchement puisée, sans les essuyer sur-le-champ : le mieux seroit de les laver dans la fontaine même.

Dans le second cas, après avoir suivi le régime indiqué, si les verrues ne se dissipent pas et qu'elles soient un peu grosses et longues, on les liera près de la racine, avec un fil de soie ciré et noué double, pour l'empêcher de se desserrer. Cette espèce d'étranglement doit se faire peu à peu, pour ne point causer d'inflammation ; au

bout de quelques jours, la verrue tombe pour ne plus revenir.

Les loupes, lorsqu'elles n'ont pas un volume trop considérable et trop étendu à leur base, se lient de même avec un fil de soie ciré, noué double. Il faut bien prendre garde de placer le fil au niveau de la peau, afin qu'il ne reste aucune éminence, ou grosseur, qu'il ne seroit plus possible de serrer avec la soie.

J'ai fait tomber ainsi, peu à peu, des loupes grosses comme un œuf de poule, en serrant le fil seulement tous les deux ou trois jours.

Si l'on craint de se servir de cet expédient, qui ne fait cependant point souffrir, et qui ne peut avoir d'autre inconvénient que celui de serrer trop vîte la soie, parce qu'alors on causeroit de l'inflammation, l'on peut frotter la loupe deux fois par jour, le matin et le soir, avec de l'onguent mercuriel, mêlé avec un peu de camphre, qui est un excellent fondant.

Tous ces remèdes sont bons; mais il ne faut pas dissimuler qu'ils doivent être employés dans les commencemens de la formation des loupes; car si on leur laisse prendre trop de volume, il n'y a pas d'autre moyen de les guérir que de les extirper, et cette opération demande un chirurgien habile.

Des Ganglions.

Les ganglions sont des duretés qui croissent entre la chair et la peau, dans le tissu cellulaire : ils sont insensibles par eux-mêmes ; mais ils occasionnent souvent de la douleur, lorsqu'ils viennent dans les articulations, ou qu'ils prennent un volume considérable.

Quelquefois ils sont la suite d'un abcès mal guéri, lorsqu'on ne l'a pas fait suppurer suffisamment, et sur-tout lorsqu'on n'aura pas fait sortir le germe ou *bourbillon.*

Pour les dissiper entièrement, quelque gros qu'ils soient, prenez de l'emplâtre de eiguë mêlé avec l'emplâtre mercuriel, et appliquez ce mélange sur de la peau douce ou du taffetas, même sur de la toile, que vous poserez sur le ganglion, et que vous changerez tous les deux jours. Il faut un peu chauffer ou manier l'emplâtre, avant de l'appliquer.

Environ huit jours après, il surviendra sur la peau, à l'entour du ganglion, de petits boutons rouges qui démangeront beaucoup ; ne vous en effrayez point, ils sont occasionnés par l'onguent mercuriel, au moment où il produit son meilleur effet. Il faut près de trois semaines pour fondre le ganglion, sur-tout s'il est gros.

Lorsqu'on est sujet à cette incommodité, c'est un vice de la lymphe ou partie aqueuse, que

nous avons entre cuir et chair, qui s'engorge et s'épaissit. Alors il faut prendre le matin à jeun, pendant quelque temps, du jus de cresson d'eau, mêlé avec du lait de vache ou du petit lait, et prendre de temps en temps des bains d'eau tiède.

Des Cors aux pieds.

Les cors aux pieds n'étant occasionnés que par des chaussures trop étroites ou trop dures, il seroit très-facile de les prévenir, ou même de les guérir, sans le secours d'aucun remède, en portant des souliers plus larges et moins durs; mais on veut être guéri sans prendre de précautions. Voici donc un moyen qui m'a toujours réussi:

Mettez le matin, en sortant du lit, le pied incommodé de cors, dans l'eau tiède pendant un bon quart d'heure. Coupez avec des ciseaux bien pointus, chaque cor, en commençant par le bord, et allant peu à peu tout à l'entour, pour venir jusqu'au centre où est la racine que vous couperez le plus bas que vous pourrez.

La calotte du cor étant levée, appliquez sur la place un peu d'ail pilé, et assujettissez-le avec un peu de linge fin lié autour de l'orteil Renouvelez ce cataplasme deux ou trois fois seulement, pendant trois jours.

J'ai dit qu'il falloit s'y prendre le matin, et après avoir mis le pied ou les pieds dans l'eau tiède

pour couper les cors, paree que l'on est sûr de ne pas souffrir à eette époque où les artieulations sur lesquelles les eors sont placés, ne sont point fatiguées; ensuite la dureté des eors est ramollie par l'eau tiède.

On peut aussi, après avoir coupé les eors, les couvrir avee du linge imbibé de miel ou d'huile d'olives. Mais le meilleur moyen pour les détruire, e'est de porter des ehaussures qui ne gênent point les pieds, et qui ne soient pas trop dures.

Des Taies aux yeux.

Je ne veux point parler ici des taehes naturelles que quelques personnes ont aux yeux; ee n'est point un mal, mais une espèee de difformité que personne ne peut faire disparoître.

J'entends par *taie*, un aeeident douloureux qui survient aux yeux, soit par une eause ineonnue, soit à la suite de quelques eoups ou meurtrissures qu'ils ont reçus, ou de quelque eorps étranger qui y aura pénétré.

Par exemple, au temps des moissons, il arrive fréquemment qu'un moissonneur à la faucille, se baissera trop promptement pour couper le grain; un épi, ou un tuyau de paille rompue lui entrera dans l'œil et le blessera douloureusement; il est assez ordinaire qu'à la suite de cette blessure, il survienne une taie ou tache

blanche et un peu saillante, que l'on nomme vulgairement *blanchot*, et qui fait beaucoup souffrir. Le reste de l'œil est en même temps rouge et enflammé, et la vue ne peut supporter la lumière.

On peut aussi avoir aux yeux un commencement de cataracte, qui se manifeste par l'obscurcissement de toutes les parties de l'œil, de manière que la personne attaquée croit voir au travers d'un brouillard.

Enfin, il peut survenir aux yeux quelque petite grosseur accidentelle, presqu'imperceptible d'abord, mais qui prend peu à peu de la consistance et de l'étendue.

Voici pour ces différens accidens, un remède fort simple qui m'a presque toujours réussi :

Prenez une ou deux coques d'œufs de poule ; faites-les parfaitement sécher sur une pelle à feu, sans cependant les roussir ni les brûler.

Pilez-les dans un mortier, ou écrasez-les avec un marteau sur une pierre dure ou une plaque de fer, pour les réduire en poudre fine, que vous passerez encore dans un tamis fin de soie. Mêlez-y de la poudre de sucre candi.

Si vous n'avez pas de tamis de soie pour passer cette poudre, vous prendrez un morceau de mousseline que vous arrangerez en forme de bourse, dans laquelle vous placerez la poudre ;

et en la tapant sur une feuille de papier, la plus fine passera.

Faites entrer une petite pincée de cette poudre dans l'œil malade, soit en la tenant entre le pouce et le premier doigt, soit en la mettant dans un tuyau de plume, dans lequel vous soufflerez sur l'œil qu'il faudra tenir bien ouvert, pour mieux y faire entrer la poudre.

On tient ensuite constamment l'œil bien fermé, en l'assujettissant avec une compresse soutenue par une bande autour de la tête.

On renouvellera ce remède pendant quelques jours, matin et soir.

De l'Inflammation et de la Démangeaison des Yeux.

L'inflammation et la démangeaison des yeux ne sont jamais naturelles ; elles viennent, ou d'avoir trop fatigué sa vue, ou d'être resté trop long-temps à un air trop vif ; ou d'avoir eu sur les yeux un vent coulis ; ou d'être resté dans une chambre pleine de fumée ; ou enfin d'avoir suivi un régime de vie trop échauffant. Les buveurs sont fort sujets à cette incommodité.

Si l'inflammation des yeux provient d'un sang trop échauffé, il faut nécessairement détruire cette cause, par les tisanes, les lavemens, les bains de jambes dans l'eau tiède, les bouillons au cer-

feuil et l'abstinence de viande et de liqueurs fortes; la saignée est même souvent nécessaire.

Lorsque ces préeautions auront été prises pendant une semaine, si l'inflammation ou la démangeaison subsistent, on fera le remède suivant :

Prenez gros eomme une noisette de couperose blanche, qui se vend ehez tous les épieiers droguistes et ehez les apothicaires; faites-la fondre dans un verre d'eau fraîche, et frottez-vous les yeux soir et matin.

On peut aussi faire un peu amortir du eerfeuil sur une pelle à feu ehauffée modérément; on bat un blane d'œuf dans lequel on trempe le cerfeuil pour l'appliquer sur les yeux malades, avec une eompresse par-dessus, retenue par une bande.

On vante beaucoup l'eau de plantain distillée, les pleurs de la vigne au printemps, et le suc de plusieurs autres plantes ; mais j'ai toujours vu les meilleurs effets du remède que j'ai indiqué.

Mais, je le répète, le régime rafraîehissant et la saignée sont les principaux remèdes pour guérir les yeux, lorsqu'il y a inflammation. L'application des sangsues aux tempes et aux paupières, est aussi très-salutaire, et il faut laisser couler le sang pendant quelques heures, en l'excitant même par l'applieation sur les petites plaies faites par les sangsues, d'un linge trempé dans l'eau tiède.

Enfin, les vésicatoires aux tempes, ou derrière les

les oreilles, ou derrière le eou, en entretenant l'écoulement pendant quelque temps avee l'onguent *basilicum*, emportent presque à eoup sûr la démangeaison et l'inflammation des yeux, les plus opiniâtres.

Les personnes qui ont la vue délicate, doivent beaueoup la ménager en s'aecoutumant de bonne heure à porter des eonserves, ou lunettes qui ne grossissent pas les objets. En hiver elles ne doivent point fixer la neige, dont la blancheur éblouissante fait le plus grand tort à la vue ; nous en avons la preuve la plus convaincante dans les peuples du Nord, qui perdent la vue de très-bonne heure.

Les vents et la poussière ineommodent aussi beaueoup la vue ; c'est pourquoi, lorsqu'on voyage par un grand vent, sur-tout dans un temps see, il faut porter des *œillères*, ou verres montés sur un moreeau d'étoffe qui se lie sur le visage. Cette méthode simple, qui ne peut paroître ridieule qu'à eeux qui ne peuvent s'assujétir à rien, est très-salutaire pour ceux qui ont la vue délieate, et qui sont obligés de beaucoup voyager ; les rouliers sont dans ce cas.

Lorsque quelque eorps étranger est entré dans l'œil, eomme un grain de sable ou de poussière, ou quelque ordure, il faut éviter de fatiguer l'œil en le frottant ou le roulant sous la paupière, pour le débarraser ; on peut causer par-là un

grand mal, sur-tout si c'est un grain de sable ou autre corps anguleux et déchirant : il vaudroit beaucoup mieux laisser l'œil en repos, pendant quelque temps, en le tenant fermé, et peu-à-peu les larmes entraîneroient les ordures dehors.

J'ai vu un tailleur de pierre, qui n'ôtoit jamais rien de tout ce qui lui sautoit dans les yeux en travaillant, et tous les matins ils se trouvoient entièrement nettoyés.

Cependant, comme il est quelquefois absolument nécessaire de débarrasser l'œil d'un corps qui le blesse, on se servira du bout de la barbe d'une plume à écrire, que l'on trempera dans l'huile d'olives, et, après l'avoir un peu essuyé, on l'insinuera sous la paupière, en commençant par un coin de l'œil, pour tourner jusqu'à l'autre bout, et on entraînera l'ordure sans risquer de faire aucun mal.

De la Goutte sereine.

La goutte sereine est la privation de la vue, sans cause apparente, ni vice sensible dans le globe de l'œil.

Lorsque la goutte sereine prive totalement de la vue, même à l'exposition d'une grande lumière, elle est incurable.

Mais si l'on distingue encore la lumière des ténèbres, il y a quelque ressource.

Une infinité de causes peuvent occasionner cette incommodité, qui commence ordinairement par des vertiges, des éblouissemens, des maux de tête, un tintement d'oreilles, des fluxions aux yeux, etc.

Quelquefois cette maladie vient d'une surabondance d'humeur, qu'il faut faire écouler pour soulager le malade, en lui tenant le ventre libre avec des pilules mercurielles laxatives, en lui faisant une ou plusieurs saignées, s'il est jeune et sanguin, ou en lui appliquant les ventouses derrière la tête près du cou. On peut y appliquer aussi, avec le plus grand succès, les vésicatoires, ou derrière les oreilles, en les laissant couler longtemps.

J'ai vu guérir un malade de la goutte sereine, par un charlatan qui lui fit une saignée sous le bras, un peu plus bas que l'épaule; il recouvra parfaitement la vue en un quart d'heure.

Si la goutte sereine est occasionnée par quelque autre maladie, il faut commencer par guérir celle-ci avant d'employer des remèdes pour l'autre.

Des Maux d'Oreilles.

Je ne prétends point guérir de la surdité, surtout lorsqu'elle est ancienne, qu'elle est l'effet de l'âge ou de la mauvaise conformation de l'oreille.

Lorsqu'elle est occasionnée par quelque corps

étranger entré dans l'oreille, si l'on ne peut pas le retirer facilement, il faut bien se garder de l'enfoncer plus avant, mais le laisser sortir de lui-même en se couchant sur l'oreille où il est entré.

J'ai connu une personne à laquelle on avoit lancé un noyau de cerise qui lui entra dans l'oreille; un mal-à-droit, qui voulut le retirer, l'enfonça tellement, qu'il y est resté jusqu'à ce qu'étant entièrement pourri, après trente années, on vint enfin à bout de nettoyer l'oreille, et la surdité fut guérie.

Si un perce-oreille, ou autre insecte, entre dans l'oreille, il faut sur-le-champ y injecter de l'huile d'olives, ou autre, qui le fera sortir ou mourir.

Quant aux douleurs qui surviennent aux oreilles, et dont je veux parler ici, le meilleur remède est le *laudanum liquide* qui se vend chez les apothicaires; on en fait couler quelques gouttes dans l'oreille qui fait souffrir, et on la bouche avec du coton trempé dans le remède.

Le jus de cerfeuil mêlé avec de l'eau commune par moitié, et injecté dans les oreilles, en empêche la démangeaison, lorsqu'elle devient trop incommode.

J'ai guéri plusieurs personnes, même des vieillards, de la surdité, avec du suc de

feuilles de persil broyées; on en coule un peu dans les oreilles, que l'on bouche ensuite avec du coton.

J'ai connu un sourd qui entendoit assez bien toutes les fois qu'il se seringuoit les oreilles avec de l'eau commune, au moyen d'une petite seringue d'étain, qu'il portoit toujours dans sa poche.

La mal-propreté des oreilles peut occasionner la surdité, lorsqu'on y laisse amasser trop de cire, ou *crasse*, qui peut se durcir à la longue. Il faut alors la ramollir en coulant d'abord quelques gouttes d'huile dans les oreilles, et ensuite du lait chaud mêlé d'eau. Le peuple des campagnes, en général, ne se sert point de cure-oreille, et néglige beaucoup cet article important de la propreté du corps.

En général, ceux qui sont sourds, doivent se tenir la tête chaudement; coucher avec un bonnet de laine; éviter le serein, les brouillards froids, et mettre à l'entrée des oreilles un peu de coton imprégné d'un peu de musc.

Lorsqu'il découle beaucoup de sérosités par les oreilles, il faut placer un cautère près de cet organe. Voyez à la fin de ce recueil, le mot cautère.

Des Ecoulemens aux Jambes.

Les personnes replètes, lorsqu'elles sont parvenues à un certain âge; celles qui sont sédentaires;

les buveurs; ceux qui font trop bonne chère; sont ordinairement sujets à quelque écoulement aux jambes, sur-tout lorsqu'ils ont reçu quelque blessure qui a été négligée.

Si l'écoulement est décidé, et qu'il dure depuis quelque temps, il faut bien se garder de chercher à l'arrêter sur-le-champ; c'est une espèce de bénéfice de la nature qui purge, par ce moyen, un corps rempli d'humeurs qui pourroient occasionner une maladie mortelle.

On sait que les vieillards qui ont de pareils écoulemens, meurent peu de temps après qu'ils ont cessé, même sans avoir employé de remèdes.

Il faut donc commencer par se mettre à un régime, qui consiste à se priver d'alimens indigestes ou trop nourrissans. On mangera, par préférence, du bouilli le matin, et un peu de rôti le soir. On feroit même bien de se priver entièrement de viande, pour ne prendre que des légumes accommodés tout simplement; on boira peu de vin, mais de quelque tisane légère de guimauve, de pimprenelle, ou autre, pendant plusieurs semaines.

Lorsque l'on croira pouvoir faire cesser l'écoulement sans danger, c'est-à-dire lorsque la personne incommodée se sentira bien portante, moins lourde, qu'elle aura bon appétit et que ses jambes n'enfleront plus ou très-peu, on fera guérir la plaie où se fait l'écoulement, en y appliquant

un morceau de la toile préparée, que j'ai indiquée page 126, ou quelque autre emplâtre simple, dans lequel on mettra un peu de litharge ou de céruse en poudre pour dessécher et cicatriser la plaie, et on le renouvellera chaque jour jusqu'à parfaite guérison.

Mais il faudra prendre deux fois par année, dans les mois de mai et de septembre, tous les matins pendant quinze jours, un verre de jus des herbes suivantes :

Prenez des feuilles de cerfeuil,

De chicorée sauvage,

De cresson d'eau,

De bourrache,

De buglose, de chaque partie égale.

On pilera toutes ces herbes ensemble, et l'on en exprimera le jus, soit avec les mains, soit avec un linge en tordant, soit sous une petite presse.

On fera cette opération dès le soir de la veille, pour laisser reposer le jus dans quelque vase, jusqu'au lendemain matin où le malade le prendra à jeun.

Il usera aussi d'une tisane de racine de patience, pendant les quinze jours où il prendra le jus d'herbes, à raison d'un gobelet par jour, environ une demi-heure après le verre de jus.

Cette précaution est nécessaire, non-seulement pour empêcher l'écoulement de revenir, mais

pour prévenir les accidens fâcheux que sa cessation pourroit occasionner.

Une personne avoit fait pour se retenir, un effort si considérable en glissant, qu'il s'étoit fait un déchirement au bas de sa jambe ; soit que cette plaie eût été mal soignée, ou que la personne fût remplie d'humeurs, étant fort replète, il se forma un écoulement à la partie blessée, qu'elle fit enfin tarir par la cicatrisation totale de la plaie.

Quelques mois après la guérison, il prit à cette personne, des évanouissemens assez considérables pour donner lieu de penser que c'étoient des attaques d'apoplexie, ou même d'épilepsie; cependant les symptômes n'étant point les mêmes, puisqu'elle tomboit comme endormie, sans aucunes convulsions, on ignoroit le traitement convenable, lorsque la plaie se rouvrit, et l'écoulement ayant repris son cours, les évanouissemens cessèrent.

Il fut donc clair que le mal ne venoit que d'avoir fait cesser trop tôt et sans avoir pris les précautions convenables, un écoulement salutaire.

On finit donc par où on auroit dû commencer; la personne en question se mit au régime, la plaie se referma, et les évanouissemens ne revenoient plus, au moyen du jus d'herbes que j'ai indiqué. Mais ayant voulu les cesser, après deux ans, les

évanouissemens revinrent, et ce n'a été qu'en continuant qu'ils ont cessé, quoique l'écoulement n'ait plus eu lieu.

Je le répéte, rien n'est si dangereux que de supprimer une évacuation ou une éruption quelconque; ne contrarions jamais la nature, mais aidons-la dans ses opérations, et tout ira bien.

Des Maux de Dents.

Il est impossible à aucun médecin ou chirurgien, de rétablir ni de rendre saines les dents gâtées ou pourries; le plus sûr remède est donc de les arracher.

J'ai cependant apaisé la douleur qu'elles occasionnent, avec le remède que je vais indiquer, mais elle reprend ordinairement.

Je parle donc ici des maux de dents qui surviennent, soit parce que l'on est échauffé, soit pour avoir eu froid, ou pour toute autre cause que leur corruption.

Dans le courant de septembre et pendant toute l'automne, et même l'hiver, coupez des têtes de chardon à bonnetier ou à foulon, ou à carder; en un mot du chardon qui porte une tête hérissée de longues pointes ou piquans.

Fendez ces têtes du haut en bas, et vous trouverez dedans, un petit ver semblable à une mite de fromage. On peut s'en servir sur-le-champ en l'écrasant; mais pour le conserver, on le met

dans de la bonne eau-de-vie ou de l'esprit-de-vin, et on le conserve dans une fiole bouchée; on en fait aussi une provision pour s'en servir au besoin.

Lorsque vous voudrez apaiser la douleur des dents, écrasez un ou plusieurs de ces vers, avec un peu d'esprit-de-vin ou d'eau-de-vie, dans lequel vous en conservez, et avec un petit linge ou un petit morceau d'éponge, frottez la dent et la gencive où est le mal, et laissez pendant quelques momens sous la dent le petit morceau imbibé de liqueur. Si c'est un mal de dents ordinaire, en deux ou trois minutes la douleur sera passée. J'ai même éprouvé bien des fois que la liqueur seule, dans laquelle les vers ont infusé, suffit pour guérir sans y ajouter le ver écrasé, qui pourroit dégoûter quelques personnes, quoiqu'il soit très-petit. D'ailleurs on peut écraser tous les vers, en les broyant avec la liqueur que l'on passe ensuite à travers un linge pour la séparer des débris des vers. On la met ensuite dans une ou plusieurs fioles.

A défaut de vers, lorsque le mal de dents vient d'être échauffé, il faut se mettre au régime, prendre des lavemens et des bains de jambes dans l'eau tiède, et se faire saigner.

Si le mal de dents vient, au contraire, d'avoir éprouvé un froid considérable, en voyageant, par exemple, par un vent impétueux pendant l'hiver, ou de quelques vents coulis dans une

chambre mal fermée, etc., un excellent remède, c'est de bien chauffer la joue du côté attaqué, et d'y entretenir la chaleur avec une étoffe de laine ou de coton, chauffée et appliquée dessus en plusieurs doubles.

Enfin, si c'est un rhumatisme qui cause le mal de dents, il faut prendre une bonne poignée de la seconde peau de sureau, l'appliquer sur le bras au-dessus du coude, du côté opposé aux dents qui font souffrir, et l'envelopper d'un linge. Après quelques heures d'application, on regardera s'il est levé quelque ampoule que l'on percera pour en faire sortir la sérosité ; on remettra la même pelure, ou de la nouvelle, jusqu'à trois fois, et l'on sera guéri. Ce remède paroîtra bien singulier, et peut-être ridicule à bien des personnes ; mais l'expérience fera taire les critiques.

En général, les maux des dents, et sur-tout leur carie, viennent du peu de soin que l'on met à les nettoyer. Une excellente pratique consiste à essuyer, tous les matins avec un linge, la sueur qui se trouve derrière les oreilles, et à frotter ses dents du haut en bas, et non pas en travers, avec du linge un peu usé.

Pour les blanchir, je me sers tout simplement d'un peu d'émeril mis en poudre très-fine, avec lequel on frotte les dents, en le mettant sur un petit linge fin mouillé, dont on frotte les dents du haut en bas, après en avoir enlevé tout le

tartre avec un canif ou autre instrument. On achève ensuite de nettoyer les dents avec une petite brosse trempée dans de l'eau tiède mêlée d'eau-de-vie, ou mieux du vinaigre.

La suie de cheminée broyée très-fine, est aussi excellente pour blanchir les dents; on en voit la preuve par les ramoneurs, qui ont tous les dents très-blanches.

Les hommes en général, sont moins sujets que les femmes aux maux de dents; elles y sont plus exposées dans les premiers mois de leur grossesse, et sur-tout après l'accouchement. Pour peu qu'elles n'observent pas un régime exact et qu'elles s'exposent alors à un air froid et humide, elles gagnent cette maladie, qui leur devient quelquefois funeste. D'ailleurs le peuple ne prend aucunes précautions pour se conserver les dents; il ne se rince presque jamais la bouche; et si un paysan sent quelque chose qui le gêne entre les dents après avoir mangé, il se sert de son couteau, d'une aiguille ou d'une épingle pour l'ôter, au lieu d'employer une plume ou un curedent de matière moins dure qui ne puisse enlever l'émail sans lequel les dents se gâtent.

Lorsque le mal de dents provient d'une fluxion sur les gencives, on applique avec le plus grand succès, un vésicatoire à la nuque ou entre les deux épaules. Le malade mâchera de la racine de gingembre, de gentiane, pour exciter abondamment

la salive. L'emplâtre d'opium et *le laudanum* liquide appliqué avec du coton qui en est imbibé, entre la dent qui cause de la douleur et la dent voisine, apaise presque toujours le mal.

Lorsqu'une dent est cariée, et que les douleurs qu'elle cause ne peuvent s'apaiser qu'en l'arrachant, il faut attendre, pour faire l'opération, que l'inflammation et les douleurs violentes soient apaisées ou beaucoup diminuées, autrement il pourroit survenir un abcès ou quelques autres accidens très-graves.

Des Fluxions qui accompagnent ou qui suivent les Maux de Dents.

Lorsque la joue est gonflée, rouge et dure ; après un violent mal de dents ou pendant l'accès, il faut y appliquer des cataplasmes de mie de pain, bouillie dans une décoction de fleurs de sureau ou dans de l'eau commune. On renouvellera ces cataplasmes toutes les trois ou quatre heures, et on se couvrira la tête suffisamment pour y entretenir une chaleur forte et continuelle.

Si le mal ne se passe pas avec cette précaution, ou au contraire s'il augmente, c'est qu'il doit se terminer par la suppuration. Alors il faut tenir constamment dans la bouche, une figue grasse entre la gencive et la joue, ou à défaut de figue, on emploiera du lait chaud mêlé d'eau, que l'on gardera le plus long-temps que l'on pourra, et

que l'on renouvellera plusieurs fois le jour ou la nuit.

On appliquera sur la joue un sachet rempli de fleurs de camomille et de sureau bouillies, et aussi chauds que l'on pourra les supporter. On renouvellera ce sachet dès qu'il commencera à se refroidir; on fera recevoir la vapeur d'eau chaude dans la bouche du malade, en lui faisant baisser la tête et tenir la bouche ouverte sur un vase rempli d'eau chaude.

(*Extrait de la Médecine domestique de Buchan.*)

Des Dartres.

Les dartres consistent en petits boutons plus ou moins élevés, qui forment des plaques rouges de différentes formes et grandeurs, et qui paroissent sur les différentes parties du corps, accompagnés de chaleur et de démangeaison.

Il y a plusieurs espèces de dartres, que l'on distingue en volantes, farineuses et vives. Les premières forment de petites taches sur la peau, donnent naissance à de petits boutons, excitent des démangeaisons légères, et disparoissent.

Les farineuses rendent seulement la peau rude, et la couvrent d'une espèce de farine.

Les dartres vives sont rougeâtres; elles forment des taches peu étendues et rondes; les boutons qui croissent sur les taches, sont remplis d'une humeur âcre, et excitent une chaleur et une

démangeaison plus vives que les autres espèces.

Toutes les dartres sont occasionnées par une âcreté répandue dans la masse du sang, soit par l'usage des alimens trop salés ou épicés, soit par la mauvaise qualité des eaux dont on s'abreuve, soit par le séjour dans des lieux humides, marécageux et mal-sains.

Les dartres sont une maladie plus incommode que dangereuse; on peut même les regarder quelquefois comme avantageuses, en ce qu'elles entraînent avec elles toutes les acrimonies qui roulent dans le sang. En conséquence il suffit souvent pour les guérir, d'observer un régime qui consiste à se priver de ragoûts et de liqueurs spiritueuses, et à ne faire usage que de plantes potagères, de laitage; à prendre des bains, à respirer un air pur, et à boire de temps en temps une infusion de scabieuse, ou de suc de cresson et de cerfeuil, à la dose de 9 à 12 décagrammes (trois à quatre onces) par jour.

Après avoir pris ces précautions, qui sont indispensables pour les dartres vives, si elles ne se passent pas, on emploira le remède suivant:

Prenez quinze grammes (une demi-once) d'ardoise, pilez-la en poudre fine; mêlez cette poudre avec du fort vinaigre, et faites-en une bouillie dont vous frotterez les dartres deux fois par jour, en les recouvrant d'une compresse imbibée de ce mélange.

Je ne puis, au reste, me dispenser de dire qu'il est presque toujours dangereux de repousser les dartres par des topiques, lorsque leur cause vient de l'intérieur, c'est-à-dire d'un vice dans le sang; tout ce que l'on peut se permettre, quand les démangeaisons sont très-fortes, c'est de les laver avec une décoction de patience sauvage et de fleurs de sureau.

Les cautères sont très-bons pour détourner l'humeur qui les entretient. On peut mettre aussi en usage les vésicatoires.

Voyez à la fin de ce recueil, la manière d'employer ces remèdes.

De l'Ebullition de Sang.

Comme l'ébullition de sang se manifeste par de petits boutons rouges qui couvrent une partie du corps et qui contiennent une petite vessie ou pustule, comme dans la petite vérole volante; que ces boutons occasionnent aussi une démangeaison assez forte, quelques personnes confondent cette maladie avec la gale, mais elle en diffère bien réellement.

Elle est occasionnée par un exercice trop violent, par une transpiration arrêtée, par le libertinage et l'abus des plaisirs, par l'usage fréquent des liqueurs spiritueuses, ou par l'usage des alimens salés, épicés ou fumés. Cette incommodité dégénère quelquefois en dartre.

On

On se mettra à la tisane rafraîchissante, dans laquelle on fera fondre un peu de nitre; à l'eau de poulet ou de veau; on prendra des lavemens, des bains de jambes dans l'eau tiède; enfin on observera un régime exact, en se privant de viande, d'alimens trop nourrissans, de vin et de liqueurs fortes. La limonade, l'orgeat et le petit lait sont aussi très-bons. Si le mal est opiniâtre, on emploiera les saignées du bras et les bains tièdes.

Des Échauboulures.

Les échauboulures sont de petites tumeurs rouges qui couvrent la peau, et qui se manifestent particulièrement au cou, au menton et aux aines. Elles surviennent, sur-tout pendant l'été, aux enfans et aux adultes, et sont accompagnées d'une démangeaison très-incommode; et lorsqu'il y a beaucoup d'âcreté dans le sang, elles dégénèrent ordinairement en dartres

Les nourrices qui mangent des alimens salés, épicés, qui prennent du café ou autre nourriture échauffante, exposent leurs nourrissons aux échauboulures. Il faut alors qu'elles se mettent à un régime opposé, en ne prenant que des alimens doux, tels que des légumes et des bouillons de viande peu salés. Elles ne laisseront jamais les enfans dans leurs ordures; elles les changeront souvent de langes, qui doivent être bien

lessivés ; elles les tremperont de temps en temps dans l'eau tiède, et étuveront les échauboulures avec une décoction de graine de lin dans du lait, ou avec de l'eau rose, dans laquelle on fera dissoudre quelques milligrammes (grains) de camphre ; mais le meilleur remède pour guérir les enfans de cette incommodité, c'est la bonne conduite des nourrices.

Du Rachitis.

Le rachitis est une maladie terrible pour les enfans ; le plus grand nombre de ceux qu'elle attaque ne peuvent guérir. Cependant ils ont en général de l'esprit, de l'intelligence ; leur teint est assez bon, leur face est pleine, la tête est grosse ; mais ensuite la pâleur et la bouffissure du visage surviennent ; le ventre se porte en-dehors ; la peau devient flasque et perd, sa couleur naturelle ; les jointures des os se gonflent.

A mesure que ces enfans grandissent, et que le mal augmente, leurs jambes s'engourdissent et refusent presque de marcher ; ils ne peuvent agir qu'étant assis, et même leurs bras n'ont plus de force ; leur cou délié peut à peine soutenir leur tête gonflée ; leurs dents ont peine à se former ; ils ont un dévoiement presque continuel, des sueurs fréquentes ; ils respirent difficilement, digèrent mal, et sont enfin emportés par une fièvre lente qui succède à tous les maux précédens.

Le rachitis est rare dans les campagnes, où les habitans connoissent peu les vices des grandes villes. Cependant le peu de soin que l'on prend des enfans peut donner lieu à cette maladie, surtout si on les tient trop serrés dans leur maillot; et cette barbarie est malheureusement très-commune chez les paysans, dont les femmes ne peuvent comprendre que les membres étranglés, pour ainsi dire, et comprimés ne peuvent se développer comme ceux que l'on laisse libres et sans contrainte.

La mal-propreté, le mauvais lait, les vices des nourrices et leur mauvaise constitution, donnent encore lieu au rachitis; en un mot, il peut y avoir une infinité de causes qu'il est très-difficile, ou plutôt impossible de connoître.

Aussitôt que l'on aperçoit les symptômes de cette maladie, on ne peut trop s'empresser de chercher à la guérir; car si on la laisse invétérer, elle devient incurable.

Le régime est, sans contredit, le meilleur remède. On ne donnera donc que des alimens de bonne qualité et faciles à digérer, assaisonnés modérément et donnés en petite quantité à la fois, de manière que l'estomac ne soit jamais surchargé, et que les digestions se fassent parfaitement.

Si c'est un enfant à la mamelle qui paroisse attaqué, et que l'on soupçonne que le mal vienne de la mauvaise qualité du lait, ou de la mau-

vaise constitution de la nourrice, on la changera sur-le-champ pour en prendre une autre, ou bien on accoutumera l'enfant à teter une chèvre; ou enfin, faute d'autre ressource, on lui donnera du lait de vache fraîchement trait.

En été, on fera prendre des bains froids aux enfans; et en hiver, des bains tièdes, dans lesquels on aura fait infuser des herbes aromatiques. On leur frottera l'épine du dos avec de l'esprit de romarin, ou de l'esprit-de-vin camphré. Ou bien on fera un liniment avec six décagrammes (deux onces) d'huile de palme, trois grammes (un gros) de baume du Pérou, trois grammes (un gros) d'huile de noix muscade, onze gouttes d'huile de girofle, autant d'huile de succin, et trois grammes (deux drachmes) d'esprit de sel ammoniac.

Après avoir bien mêlé et incorporé ces drogues, on en frottera tous les jours, matin et soir, les parties affectées.

On fera des frictions sèches sur tout le corps de l'enfant, et sur-tout sur les parties malades, avec un morceau de flanelle fumée avec de la graine de genièvre.

On leur donnera de temps en temps quelques milligrammes (grains) d'ipécacuanha, ou un peu de rhubarbe, dans laquelle on aura fait tremper quelques clous rouillés.

On peut donner aussi trois fois par jour, un

milligramme (scrupule) de poudre d'écailles d'huîtres, un peu de bon vin vieux rouge.

Enfin, on fera prendre de l'exercice plusieurs fois par jour aux enfans, en les promenant, en les portant et les remuant, s'ils ne marchent pas encore, et on les tiendra dans un air sec et pur.

De la Teigne, ou Rache.

La maladie de la teigne, dont je vais parler ici, se nomme Rache ou Rasque dans les campagnes; on la distingue en teigne humide, et en teigne sèche.

La teigne humide occasionne des espèces d'ulcères d'où il découle une humeur gluante et jaunâtre.

La teigne sèche est aussi accompagnée d'ulcères, mais ils sont recouverts par des croûtes jaunes, cendrées, noires, livides, qui se soulèvent en écailles.

On croit que le siége de la teigne est dans la racine des cheveux; car lorsque cette maladie est confirmée, il faut les arracher, et la qualité des cicatrices qui restent après la guérison, ainsi que la distinction des capsules d'où les cheveux tirent leur origine, ne laissent point douter de la vérité de cette opinion.

Les enfans qui sucent un mauvais lait; ceux qui sont nourris d'alimens salés, épicés et de haut goût, y sont les plus sujets. Le mauvais régime de

vie, la mal-propreté de la tête, les béguins et les bonnets sales et crasseux, peuvent donner naissance à la teigne; mais, en général, elle suppose une acrimonie dans le sang et les humeurs.

Les croûtes de la teigne sont très-vilaines, et rendent la tête puante; et cette puanteur est plus ou moins forte, selon le degré du mal, la qualité et la quantité du pus, et le plus ou moins de soin que l'on met à tenir propre le malade.

Pour guérir la teigne, on emploie communément trop tôt les topiques, puisque c'est par eux que l'on doit finir. Il faut auparavant combattre l'âcreté de la lymphe par la saignée, qui sera répétée selon le degré de plénitude des vaisseaux. Ensuite on donnera au malade, des bouillons rafraîchissans de poulet ou de veau, du petit lait, des tisanes apéritives. On lui fera prendre des bains, et on le mettra à un régime dans lequel il ne mangera ni viande, ni aucuns alimens difficiles à digérer, ou qui soient salés et épicés. On interdira absolument le café et les liqueurs.

Après ces préparatifs, on pourra appliquer sur la tête, un topique de feuilles de cresson cuites dans du sain-doux ou du beurre frais. Avant de le poser, on coupera les cheveux le plus près que l'on pourra. On le laissera pendant vingt-quatre heures; ensuite on appliquera un emplâtre de poix étendue sur de la toile neuve, sur tout ce qui est couvert de teigne, qu'on y laissera pen-

dant huit jours; après quoi en soulevant la toile, on arrache en même temps tous les cheveux qui y tiennent. On fait cette opération avec ménagement, et on couvre la partie teigneuse de feuilles de cardes-poirées enduites de beurre frais; ce qu'on renouvelle tous les jours, jusqu'à ce que l'inflammation soit diminuée. Alors on lave le mal avec une décoction de feuilles de choux rouges, ou de fumeterre, ou de racine *d'énulla campana*, ou simplement avec de l'urine d'enfant. On panse le tout avec un mélange d'huile de mille pertuis, de jaune d'œuf et de térébenthine, que l'on emploie en forme d'onguent sur du linge ou de la peau douce, jusqu'à parfaite guérison.

Des Goîtres.

Le goître est une grosseur ou tumeur mobile ordinairement ronde, qui ne cause pas de douleur et qui se forme sur le devant du cou, quelquefois à côté. Il attaque plutôt les femmes que les hommes.

Cette incommodité est très-considérable en Suisse, sur-tout dans le Valais et dans les pays où l'on boit de l'eau de neige, et où les femmes portent des fardeaux sur leur tête. Cette difformité devient un agrément pour les personnes qui la voient continuellement. Il y a dans le Valais des goîtres si considérables, qu'ils gênent beaucoup

la respiration de ceux qui les portent, et ils descendent quelquefois jusque sur la poitrine.

Lorsque le goître est parvenu à une certaine grosseur, il est impossible de le détruire ; et alors on pourroit faire mourir la personne en cherchant à l'extirper.

Si le mal ne fait que commencer, la personne incommodée prendra tous les jours, pendant quelques semaines, deux grammes (un demi-gros) de poudre de *bédégar* ou excroissance chevelue qui se forme sur le rosier sauvage. On fera infuser cette poudre dans de l'eau ou dans du vin blanc, et on la prendra chaque soir en se couchant.

Le sel d'epsom fondu dans l'eau est aussi très-bon. On appliquera en même temps sur la tumeur, un cataplasme de feuilles de mauves bouillies, ou l'emplâtre de ciguë, ou celui de *diabotanum*.

Des Maux d'Estomac.

L'inflammation de l'estomac se connoît par la chaleur et l'ardeur que le malade ressent à cette partie ; par le vomissement fréquent ; par une soif que rien ne peut éteindre, et par un pouls dur et serré. Il est extrêmement important de remédier à ce mal, qui pourroit devenir en peu de temps très-dangereux.

On fera plusieurs saignées du bras, mais au moins une très-copieuse ; on fera boire beaucoup

de tisane rafraîchissante, dans laquelle on mettra un peu de nitre, de vinaigre, ou de jus d'orange ou de citron : l'eau de poulet est excellente. On appliquera sur l'estomac, des cataplasmes émolliens de feuilles de mauves, de guimauve ou de pariétaire; ou celui de mie de pain cuite dans du lait. On donnera des lavemens faits avec la décoction des mêmes plantes, à laquelle on joint un peu de vinaigre.

Dans cette incommodité, on ne donnera jamais de purgatifs que quand elle sera passée ou sur sa fin, et il faudra les donner très-doux, comme ceux de manne, de séné et de tamarin.

Tisane pour rétablir l'Estomac.

Les personnes qui ont l'estomac dérangé, soit par une maladie, soit par des excès, soit par une médecine trop forte, cherchent à le rétablir par toute sorte de drogues et de remèdes qui ne servent qu'à augmenter le mal.

Voici une tisane excellente, quoique simple, qui a rétabli beaucoup d'estomacs affoiblis.

Prenez douze décagrammes (quatre onces) de riz;

Trois à quatre décigrammes (quinze à vingt grains) de canelle;

Six décagrammes (deux onces) de sucre, ou autant de miel.

Lavez d'abord le riz à l'eau bouillante; mettez-

le cuire avec la canelle, jusqu'à ce qu'il soit crevé, ou en pâte, dans deux bouteilles d'eau.

Laissez réduire d'un bon tiers, passez à travers un linge, et faites fondre le sucre dans la colature.

Le malade en prendra un gobelet le matin à jeun, et autant le soir en se couchant, pendant quinze jours.

On sent qu'il faut en même temps se priver de ragoûts, de liqueurs fortes, de café, et de tout ce qui peut nuire à l'estomac. On pourra boire quelques verres de vin rouge, prendre chaque jour une petite rôtie au sucre, deux ou trois heures après le verre de tisane du matin; manger une soupe grasse à dîner avec du bouilli, et de la volaille ou de la viande rôtie, le soir, mais en petite quantité.

Le plus grand mal que puissent faire les personnes dont l'estomac est dérangé, et qui ne trouvent rien de bon, c'est de se livrer à tous les caprices que leur inspire leur envie de manger, comme si elles étoient en parfaite santé. C'est précisément la multitude de ragoûts bizarres ou de choses indigestes qu'elles s'obstinent à prendre, en changeant continuellement sans pouvoir se satisfaire, qui achève de ruiner leur estomac au lieu de le rétablir.

Des Maux de Tête.

La tête est sujette à une infinité de maladies, dont la plupart sont très-douloureuses et très-incommodes, et accompagnées quelquefois d'un certain danger.

En général, tout ce qui peut gêner la circulation du sang, ou l'engorger dans les vaisseaux du cerveau; les coups, les contusions, les vapeurs du charbon nouvellement allumé, la trop grande application au travail, la grande chaleur, un air chaud et étouffé, la bonne chère, et l'usage immodéré du vin pur et des liqueurs fortes; en un mot, une infinité de causes peuvent donner des maux de tête.

Lorsque le mal de tête est occasionné par la trop grande abondance du sang, il faut faire une ou plusieurs saignées du bras ou du pied, ou appliquer les sangsues à l'anus.

Si le sang est trop épais, ce qu'il est facile de connoître par la pesanteur du pouls, par un engourdissement dans les membres, et par des envies continuelles de dormir, on se mettra à un régime délayant et rafraîchissant, en buvant beaucoup de tisane de chiendent et de réglisse; en prenant plusieurs fois par jour des bains de jambes, des lavemens, du petit lait; en ne mangeant que des légumes, et se privant d'alimens nourrissans, de vin pur et de liqueurs fortes.

Quelquefois l'éternuement est nécessaire pour guérir le mal de tête : on essaie alors l'usage du tabac ou la poudre de muguet, ou celle de feuilles de laurier rose, de bétoine, de sauge, de lavande, de marjolaine.

Quand le mal de tête vient des glaires de l'estomac, ce qui se reconnoît par le goût insipide que l'on trouve à tous les alimens, il faut se purger avec une ou plusieurs doses de rhubarbe, qui est souveraine pour détruire cette incommodité. On la fait infuser à froid dans de l'eau commune, et on la prend le matin à jeun, de trois en trois jours, pendant une quinzaine, en observant un régime modéré.

Enfin, lorsque le mal de tête n'est pas occasionné par une cause intérieure, mais par quelque accident ou quelque cause inconnue, ou par trop d'application, on répand sur un linge plié en plusieurs doubles, un peu d'*éther vitriolique*, et on l'applique sur le front en le contenant avec une bande ; ensuite on se couche, et l'on fait en sorte de dormir pendant quelques heures.

De la Migraine.

La migraine est une douleur aiguë qui diffère du mal de tête ordinaire, en ce qu'elle n'attaque qu'une partie de la tête, en se faisant sentir du côté gauche ou du côté droit, en devant ou en arrière, ou en un seul point.

Ceux qui en sont attaqués ne peuvent quelquefois supporter la lumière, et sont obligés de se coucher dans un endroit obscur.

Ceux qui mangent beaucoup, qui mènent une vie oisive ; ceux qui passent subitement d'un endroit chaud à un endroit froid, ou réciproquement, sont sujets à la migraine.

L'inflammation du sang, les coups portés à la tête, les vers dans l'estomac, la plénitude des humeurs, le chagrin, la trop grande application, et le travail excessif, etc., peuvent également donner lieu à cette incommodité.

En général, les personnes sujettes à la migraine doivent observer un régime de vie sobre et tempéré, ne point faire d'excès en aucun genre, prendre un exercice modéré, se purger de temps en temps, et se faire saigner tous les trois mois. S'il y a plénitude de sang (ou pléthore), ils prendront des bains, des lavemens, etc.

On appliquera sur la partie douloureuse, des compresses imbibées d'eau-de-vie de lavande, ou d'esprit-de-vin camphré, ou un emplâtre d'opium, ou une compresse imbibée d'*éther vitriolique.*

Les cautères à la tête sont aussi très-efficaces ; mais ils doivent être faits par un bon chirurgien.

Des Morsures et des Piqûres d'animaux venimeux.

Les ouvriers qui travaillent à la campagne, et sur-tout dans les bois, sont exposés à être mordus ou piqués par des animaux venimeux. La vipère est le serpent le plus dangereux par les suites funestes de sa morsure. Aussitôt après on sent dans la partie une douleur vive, suivie d'un engourdissement, d'un gonflement et d'une espèce de bouffissure; insensiblement la partie s'enfle, et perd entièrement le mouvement et le sentiment. Ensuite il survient des maux de cœur, des défaillances, des convulsions; le malade vomit des matières bilieuses. Lorsque la maladie est sur son déclin, et que les symptômes augmentent, la couleur de la peau devient d'un jaune foncé.

L'alkali *volatil fluor*, qui se vend chez tous les apothicaires, est le vrai remède contre la morsure de la vipère. Le malade en prend six gouttes dans un verre d'eau, et il recommence deux ou trois fois par jour. On peut le prendre à la même dose dans du vin. On le mêle avec de l'huile d'olives, pour en frotter la partie mordue, en trempant un linge dans ce mélange, et bassinant la plaie à plusieurs reprises.

Les piqûres des guêpes, des abeilles, des taons et des cousins, sont très-incommodes pour

le peuple qui travaille en pleine campagne. Les meilleurs remèdes sont l'huile d'olives chaude, le vinaigre, l'eau de Cologne, le persil pilé, et la thériaque. On prendra celle de ces substances que l'on trouvera le plus à sa portée.

Les morsures des couleuvres de différentes espèces ne sont point dangereuses; cependant, pour apaiser la douleur on se servira de l'alkali dont j'ai parlé, mêlé avec de l'huile d'olives, que l'on appliquera sur la plaie.

Des Secours pour les Noyés.

Ce n'est ni l'eau qui entre dans l'estomac, ni celle qui entre dans la poitrine qui fait mourir les noyés; ainsi la méthode du peuple qui suspend par les pieds une personne noyée pour lui faire rendre l'eau qu'elle a avalée, est au moins inutile, et fait perdre un temps précieux. Cest la suffocation en pareil cas qui cause la mort; ainsi le plus pressant est de faire entrer l'air dans les poumons pour remettre la respiration en activité, et de redonner au corps sa chaleur naturelle, pour rétablir la circulation du sang.

Le premier secours à donner à un noyé, est de le dépouiller de ses habits mouillés, de lui essuyer le corps avec des linges chauds et secs; de le mettre dans un lit modérément chaud, de frictionner tout son corps avec des flanelles, pendant très-long-temps : cette dernière opération est la

plus convenable pour redonner le mouvement au corps et pour faire circuler le sang, en y joignant la chaleur.

On fera en même temps souffler dans la bouche du noyé par une personne saine et robuste : un jeune homme vigoureux est excellent pour cela. On lui introduira aussi dans les poumons de la fumée de tabac, au moyen d'un tuyau de plume ou autre, ayant soin de boucher en même temps les narines, afin que cet air ne se perde point.

Dans le même temps encore, on fera une saignée à la veine jugulaire, pour remettre le sang en mouvement et diminuer l'engorgement de la tête, sur-tout si le noyé n'est pas resté long-temps sous l'eau, et si son corps est encore souple et un peu chaud. Si au contraire son corps est absolument froid, et si ses muscles sont roides, la saignée seroit inutile, et même nuisible.

Après la saignée, on essaiera de lui faire avaler quelques gouttes d'alkali volatil, délayées dans de l'eau de mélisse, ou de quelques autres eaux spiritueuses mêlées dans du vin. On trempera la barbe d'une plume dans quelqu'une de ces eaux que l'on pourra se procurer, et on en chatouillera le gosier.

Un secours très-efficace, consiste à allumer une pipe de tabac, la plus grosse que l'on peut trouver : on introduit le tuyau dans le fondement ; et après avoir enveloppé le fourneau ou tête de la

la pipe avec un papier percé de quelques petits trous, pour ne pas se brûler, on souffle de toutes ses forces pour introduire la fumée dans les intestins.

On essaiera de faire éternuer le noyé en lui mettant dans le nez, du tabac, de la poudre de romarin, ou de sauge, ou de muguet des bois.

Les bains chauds sont très-utiles, mais le meilleur est celui de cendres chaudes dont on couvre entièrement le noyé, à l'exception de la tête. Il faut pour cela mettre dans plusieurs chaudières sur le feu, des cendres qui n'aient pas servi à la lessive, en mettre de quelques doigts d'épaisseur sur un lit, coucher le noyé entièrement nu sur ces cendres, le recouvrir d'une pareille quantité, lui envelopper le cou de quelque étoffe de laine, et lui mettre sur la tête un bonnet garni de cendres chaudes, et étendre une couverture sur le tout. Après quelque temps passé dans cet état, si le noyé donne quelques signes de vie, on lui fera prendre un peu d'eau-de-vie mêlée d'eau, et on le laissera encore huit ou dix heures dans les cendres.

M. Dumoulin, médecin, a sauvé par ce moyen une fille de dix-huit ans, qui étoit restée plusieurs heures sous l'eau, et qui ne donnoit plus aucun signe de vie.

Des Hernies ou Descentes.

La dixième partie des hommes étant attaquée de cette incommodité, particulièrement dans les campagnes, où les travaux pénibles, les efforts pour soulever de lourds fardeaux, et les cris continuels qu'il faut employer pour chasser les chevaux et le bétail, exposent presque continuellement le peuple à devenir ce qu'il appelle *rompu;* je crois rendre un service très-important en apprenant une manière simple de contenir les descentes sans gêner dans le travail, et sans dépense onéreuse; je donnerai en même temps un moyen de les faire rentrer promptement, lorsque, par quelque effort considérable, elles sont sorties avec gonflement et durcissement, sans qu'il soit besoin de faire l'opération dangereuse et difficile d'ouvrir le ventre au malheureux patient.

J'ai donc imaginé un ressort d'acier extrêmement simple, formé en spirale ou coquille d'escargot, dont les contours aplatis peuvent rentrer l'un dans l'autre en les pressant. Le côté d'en bas de la volute aura environ sept centimètres, (deux pouces et demi) mais au plus cinq centimètres (deux pouces) pour les enfans; il se rétrécira à quatorze millimètres (un demi-pouce) par le haut, ou, pour mieux m'exprimer, la volute ou spirale se réduira à quatorze millimètres (un

demi-pouce) dans le milieu, qui sera percé d'un trou pour river dessus une petite plaque de tôle un peu bombée.

Pour donner la trempe à ce ressort, après qu'il est forgé et arrangé, on écarte l'un de l'autre les contours de la volute, à-peu-près comme le sont ceux d'un tire-bouchon ; par ce moyen, lorsqu'on les presse, ils cherchent toujours à s'écarter, et c'est ce ressort qui fait presser la petite plaque de tôle contre la descente, lorsqu'elle est mise en place comme je vais l'expliquer.

On place donc ce ressort dans un petit morceau de bois tourné, un peu creusé en-dedans, et ayant un bouton plat en-dehors. Sa forme est presque celle d'un champignon dont le dessus de la tête seroit creusé de quelques millimètres (lignes), et à plat, jusque près des bords ; et la queue raccourcie et formée en bouton de culotte : le tour de la tête doit être creusé en gouttière ou petite gorge.

Faites ensuite un petit coussin, ou pelote ronde et aplatie, avec deux morceaux ronds de vieille toile, entre lesquels vous mettrez du crin ou de la laine cardée, que vous y retiendrez par une couture à l'entour.

Pour monter votre bouton élastique, posez le bas du ressort sur le creux du morceau de bois

tourné en champignon ; mettez ensuite la petite pelote de crin sur la petite plaque de tôle rivée sur le milieu du ressort; couvrez le tout d'un morceau de peau douce dont vous collerez les bords avec de la colle d'amidon ou de farine, et que vous lierez ensuite sur la gouttière, ou petite gorge creusée à l'entour du morceau de bois, avec du gros fil ciré, ou du petit fil de fer bien recuit : par ce moyen, la ligature se trouve enfoncée ; et si elle est de fil de fer, il ne s'accrochera point.

On sent que ce petit assemblage doit former une espèce de pelote ronde dans son pourtour, et un peu bombée sur son replat ; et que le ressort caché dedans pousse continuellement la petite pelote de crin, et la peau qui la couvre en-dehors.

Si donc, par le moyen d'une ceinture de peau ou de toile douce, dans laquelle on fait une boutonnière, on applique ce ressort contre l'endroit où sort la descente, il la contiendra toujours, soit que l'on se baisse, soit qu'on se relève.

On serre la ceinture par le moyen de petites courroies attachées à un bout, et d'autant de petites boucles cousues à l'autre.

Cette ceinture aura au moins huit à onze centimètres (trois à quatre pouces de largeur). Si la personne qui s'en servira a deux hernies, elle y fera faire deux boutonnières vis-à-vis chaque

hernie; autrement une seule suffira. La longueur de la ceinture doit être proportionnée à la grosseur de la personne qui doit s'en servir.

Si la ceinture étoit plus étroite, elle ne contiendroit pas le bouton assez solidement en place, et il se releveroit au lieu de presser en bas contre la descente. Mais, pour plus grande solidité, on fait avec de la peau douce ou du linge, un petit cuissard ou bande étroite, qui sera retenue à la ceinture par derrière, et qui viendra se boutonner par devant, sur la queue ou bouton du morceau de bois dans lequel est le ressort; par ce moyen, celui-ci sera contenu solidement sur la descente, et ne pourra plus tourner.

Les personnes qui portent des caleçons très-serrés ou des culottes basses, comme autrefois, n'ont pas besoin de ceinture. Il suffit de faire une boutonnière au caleçon ou à la culotte, vis-à-vis la descente, et d'y passer le bouton du morceau de bois.

Quoique le mécanisme de ce bouton élastique soit fort simple, peu de personnes ont pu le comprendre dans les deux premières éditions de cet ouvrage; il est des choses que l'on obscurcit réellement en voulant les expliquer. Pour éviter cet inconvénient, et rendre la chose très-claire, j'ai pris le parti de mettre une gravure à la fin de ce recueil, dans laquelle on trouvera les détails et l'ensemble de la petite machine, avec l'expli-

cation de chaque pièce, imprimée vis-à-vis la gravure.

Pour faire rentrer promptement les Descentes échappées.

Il arrive assez fréquemment que des personnes incommodées de descentes, les laissent sortir, soit en faisant des efforts considérables, comme en levant un fardeau, ou en poussant une roue, un pressoir, etc., soit en faisant quelque autre travail pénible.

Le moyen le plus ordinaire, lorsque la descente n'est sortie que depuis quelques momens, c'est de se coucher sur le dos, d'élever les genoux, et de la faire rentrer en la pressant doucement avec la main.

J'ai vu des personnes se tenir les pieds en l'air, et appuyées sur leur tête et le dessus des épaules, pour chercher à se soulager, mais inutilement : ce moyen réussit cependant quelquefois.

Lorsque la position sur le dos, que j'ai indiquée, ne suffit pas, et que la descente, loin de rentrer, grossit au contraire et se durcit, c'est une preuve que les excrémens qui ont passé avec le boyau se sont durcis, ou qu'il y a inflammation. Alors, que le malade ne s'inquiète point, et sur-tout qu'il ne fasse pas, pour le moment,

des efforts inutiles qui ne feroient qu'augmenter le mal sans le guérir. On lui fera donc promptement l'un des cataplasmes suivans :

Prenez deux poignées de crottin de mouton; écrasez-les dans du lait, faites cuire ensemble pour les réduire en une espèce de bouillie épaisse, que vous appliquerez, entre deux linges, sur toute l'éruption. Ce cataplasme produit ordinairement son effet en un bon quart d'heure; il amollit tout ce qui est sorti, et alors il est facile de le faire rentrer en prenant la position que j'ai indiquée (et même que le malade ne doit point quitter jusqu'à guérison), et en pressant doucement avec la main.

Ou bien, prenez une échevette ou *écheveau* de fil neuf qui n'ait point été lessivé (autrement *fil crud*), faites-le bouillir dans du vin rouge commun, et appliquez-le tout chaud (après l'avoir un peu pressé entre les mains) sur le mal; il produira le même effet que le remède précédent, mais peut-être pas si promptement.

Lorsqu'il y a inflammation, une et même plusieurs saignées peuvent être utiles; mais il faut employer ce moyen promptement, et le proportionner à la force et à l'âge du sujet.

On conseille aussi les lavemens purgatifs avec le séné; ou bien l'on fait boire de temps en temps un verre de tisane faite avec six décagrammes (deux onces) de sel d'epsum fondus dans deux

bouteilles d'eau. Ces précautions n'empêchent pas que l'on n'applique les cataplasmes dont j'ai parlé; elles serviront même à leur donner un effet plus prompt.

Il est presque impossible de guérir les hernies des personnes d'un certain âge, qui les portent depuis long-temps; mais il est facile de guérir entièrement celles des enfans, en les soignant avec la plus grande attention, pendant quelques semaines. On leur fera donc porter un petit bandage, que l'on visitera plusieurs fois par jour, pour s'assurer s'il n'est point dérangé, et si la descente n'est point sortie. On les empêchera de se donner trop de mouvement; on les fera rester au lit plus long-temps qu'à l'ordinaire; on s'assurera, avant de les lever, que tout est bien rentré; avant de remettre le bandage, on appliquera sur la descente un emplâtre composé d'un peu de poix blanche, de cire jaune, de thérébentine et de jus de turquette ou herniaire, mêlées ensemble sur un feu doux : on étend un peu de cette composition sur un morceau de peau douce, que l'on place sous la pelote du bandage, directement sur la descente, et on le change tous les quatre jours, en mettant de nouvelle composition.

Il vaut mieux laisser le bandage quelques semaines de plus que de l'ôter trop tôt.

Les personnes incommodées de hernies, doi-

vent se garder de faire aucun excès, sur-tout de vin et de liqueurs fortes, dans la crainte d'y porter l'inflammation ; elles éviteront avec soin les grandes fatigues, les courses à cheval, et tout ce qui pourroit leur faire faire des efforts considérables.

A l'égard des descentes qui laissent passer une grande partie des boyaux, et qui sont par conséquent d'une grosseur extraordinaire, sans que l'on puisse les faire rentrer, mais qui laissent néanmoins circuler les excrémens, il n'y a d'autre soulagement que de les soutenir par un suspensoir, ou grande bourse proportionnée à la grosseur de la descente, et attachée à la ceinture par des cordons.

Quelquefois il tombe dans les bourses une partie de l'*épiploon* ou *toilette* déchirée, qui y prend un volume considérable, et qui y devient si dure qu'elle incommode beaucoup. On peut résoudre cette grosseur, lorsqu'elle ne fait que de commencer, en faisant bouillir des féves de marais dans du lait, et les appliquant en cataplasme sur les bourses, et les changeant deux fois par jour. Il faut continuer pendant une quinzaine, ou même plus, jusqu'à ce que la dureté se ramollisse et puisse rentrer dans l'intérieur : on prendra pour cela les plus grandes précautions ; car s'il restoit quelque partie du déchirement, elle

reprendroit le même volume et la même dureté qu'auparavant.

Les indications que je viens de donner, jointes à la gravure qui représente les différentes parties du bouton élastique, suffiront sans doute aux personnes incommodées pour les guider dans le soulagement que ce ressort pourra leur procurer; tout ce que je puis dire, c'est que ce bouton a été préféré aux meilleurs bandages par un de mes parens très-incommodé, qui avoit employé inutilement tous les autres moyens de se soulager.

Explication de plusieurs termes employés dans ce Recueil, et manière d'exécuter les différentes formules qui y sont indiquées pour la guérison des maladies; par ordre alphabétique.

Acides. Les meilleurs remèdes acides sont tirés des végétaux, c'est-à-dire des fruits et des plantes. Les pommes, les oranges, les citrons, les tamarins, le vinaigre, sont d'excellens acides que l'on doit employer dans les maladies putrides, scorbutiques, pestilentielles, etc. Le nitre ou salpêtre raffiné est très-bon aussi dans les tisanes et autres boissons rafraîchissantes. Dans les grandes chaleurs, les ouvriers qui travaillent à la cam-

pagne devroient toujours mettre un peu de vinaigre ou de nitre dans leur eau, au lieu de la boire crue.

Amers. Les médicamens amers sont le quinquina, la rhubarbe, la gentiane, l'absinthe, le gingembre, la centaurée, l'aloès, etc. Ces remèdes conviennent dans toutes les maladies de l'estomac qui ne sont pas inflammatoires.

Anodins. Les médicamens anodins sont ceux qui adoucissent les douleurs. Voyez aussi *narcotique.* Quand la saignée du pied calme un violent mal de tête, c'est un remède anodin.

Baume. Les baumes sont naturels ou composés. Les premiers découlent naturellement de certains arbres, comme celui du Pérou, de la Mecque, l'ambre liquide, etc.; les seconds sont composés d'huile et d'autres substances qui, étant bien mélangées et préparées avec art, en font des espèces d'onguens propres à guérir différens maux.

Baume du Samaritain.

Mêlez de la bonne huile d'olives, de noix ou de lin, fraîche et non rance, avec partie égale de bon vin; faites cuire ensemble à petit feu dans un pot de terre vernissé, jusqu'à ce que le vin soit évaporé : alors le baume sera fait.

Ce baume fortifie les nerfs, et est excellent pour toutes les plaies simples.

Baume de Geneviève, ou Baume interne et externe.

Prenez huile d'olives fine, non rance, un demi-hectogramme (une livre);

Cire jaune neuve, en petits morceaux, neuf décagrammes (trois onces);

Eau rose, neuf décagrammes (trois onces);

Bon vin rouge, un demi-hectogramme (une livre);

Santal rouge, en poudre, ving-tdeux grammes (six gros).

Mettez le tout dans une terrine vernissée, qui contienne environ cinq ou six bouteilles d'eau; laissez bouillir pendant une demi-heure, en remuant toujours le mélange avec une spatule de bois.

Ajoutez alors dix-huit décagrammes (six onces) de thérébentine de Venise fine.

Incorporez bien le tout avec la spatule pendant deux minutes; retirez le vaisseau du feu, et quand le baume sera un peu refroidi, jetez-y trois grammes (un gros) de camphre en poudre.

Mêlez bien avec la spatule; coulez ensuite à travers un linge dans un autre vase; laissez reposer jusqu'au lendemain. Lorsqu'il sera figé, tranchez la matière en long et en large avec la spatule jusqu'au fond, pour faire écouler l'eau qui

y sera déposée; mettez enfin le baume dans un pot de faïence pour le conserver.

On frotte avec ce baume la partie gangrenée, uleérée, meurtrie, blessée, etc.; on la couvre de linge ou de papier brouillard, sur lequel on en a étendu; on panse le malade deux fois par jour, et on continue jusqu'à ce qu'il soit guéri.

Ce baume guérit les rhumatismes, les douleurs, de quelque espèce qu'elles soient. On peut en prendre intérieurement dans la pleurésie, les coliques, les maux de tête, à la dose de six grammes (deux gros).

Il est également bon contre les morsures des animaux venimeux, les meurtrissures, les foulures, les entorses et les brûlures.

Cataplasme. C'est un médicament mou, semblable à de la bouillie, qui s'applique à l'extérieur.

Le cataplasme émollient se fait avec de la mie de pain bouillie dans l'eau commune.

Le cataplasme suppuratif est composé de mie de pain et de lait bouillis ensemble, avec quelques oignons de lis ou oignons ordinaires; on peut y ajouter quelques figues grasses.

La graisse de cochon mêlée avec de l'oseille et des feuilles de cardes-poirée, enveloppées dans du papier et cuites sous la cendre chaude, sont un excellent cataplasme suppuratif pour les panaris, les clous et les tumeurs qui ne peuvent se guérir que par la suppuration.

Le Cataplasme-Vésicatoire se prépare ainsi qu'il suit :

Prenez deux à trois décagrammes (une demi-once ou une once) de mouches cantarides, sur douze décagrammes (quatre onces) de levain ou de farine ; mêlez avec suffisante quantité de vinaigre pour qu'il ait une consistance molle. On laissera ce cataplasme appliqué pendant vingt-quatre heures, à moins que les vessies ne soient levées avant ce temps.

Le sinapisme ou cataplasme de moutarde, se fait avec de la moutarde en poudre mêlée avec du vinaigre, pour réduire le tout en bouillie épaisse. On rend ce cataplasme plus actif en y ajoutant de l'ail écrasé.

Le cautère est une incision, ou un petit ulcère que l'on fait à la peau pour attirer une humeur fixée dans quelque partie du corps. Cette opération se fait à la nuque, aux bras, aux jambes, etc.; mais elle a besoin d'un chirurgien.

Cicatriser. Une plaie ou un ulcère se cicatrisent, lorsque les chairs sont remplacées, et que la peau commence à les recouvrir.

Dessicatif. Ce sont les remèdes qui servent à dessécher l'humidité superflue des plaies et des ulcères ; la litharge et la céruse sont des dessicatifs.

Diurétique. Ce sont les médicamens qui exci-

tent puissamment les urines. La racine de persil, celle de poireau ; les plantes d'arrête-bœuf, d'aigremoine, de chardon étoilé ; l'oignon blanc, la graine de lin, les feuilles de tussilage ou pas-d'âne sont d'excellens diurétiques, sur-tout en y mêlant un peu de cristal minéral.

Elixir. Ce sont des infusions de plusieurs substances dans de la bonne eau-de-vie ou de l'esprit-de-vin.

Voici la recette de celui dans lequel j'ai reconnu le plus de vertus par l'usage que j'en ai fait ou vu faire ; c'est l'élixir de longue-vie du docteur Yernest, médecin suédois qui a vécu cent quatre ans ; son aïeul est mort à cent trente ans ; sa mère à cent sept, et son père à cent douze, en faisant usage de cet élixir.

On en prend sept à neuf gouttes matin et soir, dans le double de vin, de bouillon, de thé ou d'eau.

Prenez trois décagrammes et trois grammes (une once et un gros) d'aloès succotrin ; zedoaire, agarie blanc, gentiane, safran oriental et rhubarbe fine, le tout en poudre, de chaque trois grammes (un gros), et autant de thériaque de Venise ; on peut y ajouter trois décagrammes (une once) de manne.

Mettez ces drogues dans une bouteille de gros verre ; versez-y une bouteille de bonne eau-de-vie, bouchez la bouteille avec un parchemin mouillé

que vous ficellerez. Quand le parchemin commencera à sécher, piquez-le de quelques trous d'épingle, pour que la bouteille ne soit pas cassée par la fermentation. Mettez cette bouteille à l'ombre pendant neuf jours, et remuez-la bien matin et soir.

Le dixième jour, sans remuer la bouteille, versez doucement la liqueur dans une autre bouteille, tant qu'elle viendra claire; bouchez bien cette colature, et mettez sur le marc des drogues de la première bouteille autant de nouvelle eau-de-vie que la première fois; laissez également infuser, et remuez bien pendant neuf autres jours; le dixième jour coulez de même.

Vous filtrerez ces deux bouteilles de liqueur, au papier gris ou au coton, dans un entonnoir placé sur quelque bouteille assez grande, et vous couvrirez cet entonnoir pendant la filtration, afin que la liqueur ne s'évapore pas. Vous serrerez le tout dans une ou plusieurs bouteilles que vous boucherez bien pour les garder au besoin.

Cet élixir se prend à des doses plus ou moins fortes, selon les maladies contre lesquelles on l'emploie. Je ne les détaillerai point ici, parce que je suis persuadé qu'il ne convient pas à toutes; mais je suis sûr qu'il est excellent pour l'estomac, les indigestions, les vers et les fièvres intermittentes. On peut en prendre au moins une

cuillerée

cuillerée pur, ou mêlé avec du thé ou de l'eau-de-vie.

Comme il est fort amer, on peut mettre 24 décagrammes (une demi-livre) de sucre dans les deux bouteilles de liqueur, après l'avoir fait fondre dans un peu d'eau.

Emolliens. On appelle de ce nom, les médicamens dont la propriété est de ramollir les parties dures ou tendues par l'inflammation ou le gonflement.

Les feuilles et la racine de patience, celles de mauve, de guimauve; les graines de courge, de melon, de concombre; les semences farineuses; les figues sèches, les jujubes, les dattes, etc.; toutes ces substances bouillies dans de l'eau ordinaire, et appliquées en forme de cataplasme, sont d'excellens émolliens.

Emplâtres. Ce sont des médicamens composés de plusieurs drogues, et étendus sur du linge ou de la peau, que l'on applique sur les parties affligées.

En général, les emplâtres sont composés d'huile, de graisse, de miel, de térébenthine, de cire, de baume et de différentes poudres. Ces médicamens sont vantés par les uns, méprisés par les autres; cependant il y en a de très-utiles.

Emplâtre de ciguë.

Poix résine 45 décagrammes (quinze onces), cire jaune 24 décagrammes (huit onces), poix blanche 21 décagrammes (sept onces), huile de ciguë 6 décagrammes (deux onces), feuilles de ciguë broyées 1 kilogramme (deux livres).

Mettez toutes ces substances dans une bassine, faites-les chauffer à petit feu, jusqu'à ce qu'il n'y ait presque plus d'humidité. Passez à travers un linge en exprimant fortement; laissez refroidir la masse en la séparant de son marc ou ordures; faites ensuite fondre l'emplâtre dans une bassine propre, et ajoutez-y 24 décagrammes (une demi-livre) de gomme ammoniac en poudre; mêlez le tout exactement, et servez-vous-en au besoin sous forme d'emplâtre.

Ce topique est regardé comme le plus puissant pour résoudre les tumeurs squirreuses et celles qui menacent de dégénérer en cancer.

Ceux de blanc de baleine, de céruse; celui de diapalme; l'emplâtre vert, etc. sont excellens; mais ils ne peuvent être bien faits que par des apothicaires ou des personnes accoutumées aux opérations de pharmacie.

Ether Vitriolique. Il y a plusieurs espèces d'éther, dont le vitriolique est le plus usité en médecine. C'est de l'esprit de vin très-rectifié, distillé avec l'acide vitriolique très-concentré. La

dose est de dix à douze gouttes versées sur un petit morceau de sucre que l'on avale promptement. On croit aussitôt avoir la bouche en feu ; mais deux minutes après, on sent une fraîcheur et même un parfum agréables.

Il apaise les vomissemens, guérit les indigestions, les coliques ; c'est le meilleur remède contre le poison des champignons. En versant quelques gouttes sur un linge que l'on applique sur le front, il guérit les maux de tête les plus violens.

Gargarisme. C'est un remède liquide dont on se sert pour laver et humecter la bouche, ou pour détruire l'inflammation, particulièrement celle du gosier, dans l'esquinancie ou autres maux de gorge. Voici plusieurs excellens gargarismes.

Mettez dans 18 décagrammes (six onces) d'eau commune, trois décagrammes (une once) de miel et 3 grammes et demi (un gros et demi) de nitre; il faut que l'eau soit un peu tiède pour bien délayer le miel. Mêlez bien le tout en remuant avec une cuillère.

Une cuillerée de bon vinaigre, mêlée avec autant de miel dans un grand gobelet d'eau ;

Trois décagrammes (une once) de racine de guimauve, 3 grammes ou (un gros) de gomme arabique, avec quelques figues grasses bouillies pendant une heure dans une bouteille d'eau, forment un gargarisme émollient qui fait mûrir

un abcès à la bouche ou au gosier. Il faut employer ce gargarisme quand il est tiède.

Infusion. Cette opération consiste à mettre tremper dans de l'eau ou dans quelque liqueur, les drogues ou les plantes dont on veut retirer les parties volatiles ou odorantes. On fait infuser les plantes aromatiques dans quelque liqueur tout au plus tiède, parce que si on les faisoit bouillir (ce qui seroit une décoction), leurs vertus et leurs principes volatils s'évaporeroient.

Lavement ou *Clystère.* C'est un liquide simple ou composé, que l'on injecte dans les intestins par le fondement, avec une seringue.

La dose des lavemens doit être proportionnée à l'âge de la personne à laquelle on les donne. Un bon gobelet suffit pour un enfant; une demi-bouteille ou un peu plus, pour une personne plus âgée. On croit dans les campagnes qu'un malade doit recevoir une seringue entièrement pleine; c'est une erreur. La moitié ou les deux tiers suffisent pour le premier lavement; ensuite on augmente, s'il est nécessaire. Si l'on force à recevoir un lavement trop copieux, on fait au malade beaucoup plus de mal que de bien.

Le lavement le plus simple est celui d'eau commune; il suffit dans les constipations et les inflammations légères.

Les lavemens émolliens et rafraîchissans se font avec des feuilles de mauve et de pariétaire

bouillies dans l'eau avec un peu de nitre. Si l'on manque de ces feuilles, on fera dissoudre dans l'eau un peu de gomme arabique, ou celle de prunier, de pêcher, d'abricotier.

Pour un lavement adoucissant, prenez une poignée des feuilles des plantes ci-devant indiquées, ou quinze grammes (une demi-once) de gomme, avec trois décagrammes (une once) de graine de lin, et faites bouillir pendant une heure dans une bouteille d'eau.

Pour calmer encore mieux l'irritation des intestins, sur-tout lorsqu'il y a inflammation, et dans les maladies putrides, ajoutez un peu de vinaigre à la décoction ci-dessus.

L'eau de poulet en lavement est très-rafraîchissante, ainsi que l'eau de son.

Les lavemens purgatifs se font avec du séné et du miel rosat bouillis dans l'eau, ou avec quelques autres remèdes purgatifs.

Les lavemens fortifians, ou toniques, se font avec les plantes odoriférantes, comme le thim, le romarin, la lavande, le serpolet, la camomille romaine, etc.

Ceux qui sont destinés à faire sortir les vents, se font avec la décoction de camomille, de mélilot, de coriandre, d'anis, de grains de genièvre, etc., avec le miel ordinaire.

Le lavement pour l'apoplexie se fait avec trois décagrammes (une once) de séné, et autant de

coloquinte bouillis dans l'eau ; après avoir passé la décoction, on y ajoute six décagrammes (deux onces) de vin émétique trouble. Si l'on manque de ces drogues, on emploiera les feuilles de tabac sèches, ou du tabac en poudre. On peut aussi injecter la fumée de tabac dans les intestins, au moyen d'une pipe allumée dont on introduit le tuyau dans le fondement, et l'on souffle fortement dans le fourneau ou *tête* de la pipe. Cette espèce de lavement irritant s'emploie aussi avec succès pour les noyés.

Dans les fièvres intermittentes, on donne des lavemens avec la décoction de quinquina.

Les lavemens ne doivent se prendre que quand on est à jeun, ou long-temps après avoir mangé. Ceux que l'on prend le soir, une heure avant de se coucher, sont les plus salutaires.

Le degré de chaleur convenable pour les prendre, est celui que l'on peut supporter en appliquant la seringue contre la joue sans se brûler. On peut les prendre moins chauds ; mais pour produire un bon effet, il faut que l'eau soit plus que tiède.

Lénitif. C'est un remède pour adoucir les humeurs et les douleurs : les purgatifs doux, tels que la manne, le séné, le miel rosat, les tamarins, les fleurs de violettes, etc. sont lénitifs.

Le *liniment* est un médicament qui s'applique à l'extérieur, et dont on frotte légérement la

partie affectée. Il est ordinairement composé d'huile, dans laquelle on mêle quelques poudres; sa consistance est entre celle de l'huile pure et celle de l'onguent.

Masticatoires. Ce sont des médicamens qui font cracher en excitant la salive. Le tabac mâché ou fumé; la sauge et la bétoine fumées; les feuilles de sauge, de lavande, de romarin, mâchées, sont des masticatoires.

Maturatifs. Ce sont des remèdes propres à hâter la formation du pus dans les plaies et les abcès. On les applique en forme de topiques, qui favorisent la suppuration, entretiennent sur les parties affectées une chaleur douce, en relâchant les vaisseaux, et en calmant les douleurs.

La farine de féves, de graines de lin, d'orge, de graine de moutarde, de staphisaigre, la mie de pain bouillie, la poix, le beurre, le lait, etc. sont des maturatifs simples.

Le baume d'Arcéus, l'onguent de la mère, l'emplâtre de diachilon gommé, celui de graisse de cochon et d'oseille, que j'ai indiqué à l'article du panaris, sont des maturatifs composés.

Les narcotiques ou soporifiques, sont des médicamens qui assoupissent ou qui font dormir. Ils sont quelquefois nécessaires pour procurer quelque repos dans les maladies inflammatoires et dans celles qui font souffrir des douleurs très-aiguës; ou quand les veilles forcées et trop pro-

longées, mettroient trop d'effervescence dans le sang.

Le laudanum liquide, le camphre, les gouttes d'Offinan, le sirop de diacode, l'opium, etc. sont des narcotiques.

Les onguens sont des médicamens d'une consistance molle, qui servent à l'extérieur pour le pansement des maux de différentes espèces. On croit en bonne médecine qu'ils sont plus nuisibles qu'utiles; cependant l'usage les rend si recommandables, que le peuple les emploiera toujours, quelque mal qu'on puisse lui en dire. Je vais donc donner la recette des meilleurs.

Onguent Basilicum.

Prenez cire jaune, résine blanche, encens, de chacun neuf décagrammes (trois onces). Mettez le tout sur un feu doux, et quand il sera fondu, ajoutez-y six décagrammes (deux onces) de saindoux; passez cet onguent pendant qu'il est encore chaud. Il sert pour nettoyer et pour guérir les plaies et les ulcères.

Onguent contre la Gale.

Voyez sa composition, à cette maladie, page 164.

Onguent de la Mère.

Prenez sain-doux, beurre frais, cire, suif de mouton, litharge préparée, de chacun douze

décagrammes (quatre onces) ; huile d'olives, vingt-quatre décagrammes (demi-livre). Mettez le tout, excepté la litharge, dans un vaisseau de terre vernissé, faites chauffer jusqu'à ce qu'il fume; alors ajoutez la litharge bien séchée, remuez jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement incorporée; ensuite laissez chauffer jusqu'à ce que le mélange ait pris une couleur brune tirant sur le noir; laissez refroidir à demi, et versez dans un pot pendant qu'il est encore liquide. Cet onguent est un des meilleurs suppuratifs.

Onguent de Plomb, ou de Saturne.

Prenez douze décagrammes (quatre onces) d'huile d'olives, trois décagrammes (une once) de cire blanche, cinq grammes (un gros et demi) de sucre de saturne ou de plomb; broyez ce dernier, réduit en poudre, avec un peu d'huile; ensuite ajoutez le reste de l'huile et de la cire que vous aurez auparavant fait fondre ensemble, ayant soin de remuer jusqu'à ce que le tout soit refroidi.

Cet onguent est excellent pour dessécher et pour cicatriser les plaies et les ulcères.

Onguent de Tuthie pour les yeux.

Prenez six décagrammes (deux onces) de saindoux, trois grammes (un gros) de cire blanche, quinze grammes (une demi-once) de tuthie pré-

parée. Faites fondre le sain-doux et la cire à petit feu ; saupoudrez avec la tuthie, en remuant toujours jusqu'à ce que l'onguent soit refroidi.

On peut augmenter la vertu de cet onguent, en y ajoutant sept grammes (deux gros) de camphre broyé auparavant avec un peu d'huile, et mêlé ensuite parfaitement avec les autres ingrédiens.

Voyez à l'article *Baume*, page 220, celui qu'on appelle Baume de Geneviève, qui peut suppléer à tous les onguens, d'après les expériences satisfaisantes qui en ont été faites.

Pansement. C'est l'application des remèdes convenables aux différens accidens qui peuvent survenir au corps, et la manière de poser un appareil sur les parties blessées ou attaquées.

1°. On doit panser doucement pour causer le moins de douleur qu'il est possible ;

2°. Mollement, en n'introduisant point sans nécessité dans les plaies, des tentes, des bourdonnets, des canules, dont l'application cause de la douleur, et s'oppose à la réunion des chairs ;

3°. Promptement, pour ne pas laisser longtemps la plaie exposée aux injures de l'air, dont l'impression est toujours dangereuse pour les chairs entamées. C'est par cette raison que l'on ferme les rideaux du lit d'un malade pendant qu'on le panse, et que l'on doit tenir auprès de lui du feu dans un réchaud.

On doit lever les bandes et les compresses sans remuer la partie, lorsque le sang ou le pus les ont collées ensemble ou sur le mal; il faut les imbiber peu-à-peu d'eau tiède, afin de pouvoir les séparer sans tiraillement et sans fatiguer la plaie.

On doit toujours se servir d'un linge très-doux pour ôter le pus ou les saletés, et le poser doucement aux deux mains, en changeant à chaque fois la place, au lieu de frotter ou de tourmenter la partie blessée ou ulcérée. Lorsque tout est bien nettoyé, on fait les injections et les fomentations nécessaires; on applique ensuite, le plus mollement et le plus promptement qu'il est possible, un nouvel appareil couvert des médicamens convenables que l'on a eu soin de faire chauffer. Enfin, on met un bandage pour contenir le tout en place; et au lieu de le nouer, on le soutient par quelques points de couture.

Les premiers pansemens d'une plaie doivent être rares; on les rend plus fréquens lorsque la suppuration est établie. En général, il suffit de panser deux fois par jour, à moins qu'il ne survienne quelque accident extraordinaire, comme l'inflammation, une hémorragie, etc.: comme la nature est le premier médecin, il faut l'aider, et non la contrarier.

Purger, Purgatifs. Ce sont les médicamens qui font rendre par les selles, les matières qui sont contenues dans l'estomac et les intestins.

Avant de purger il faut préparer les malades par la diète et par beaucoup de boissons, par le repos et la tranquillité de l'ame. Les purgatifs doivent être proportionnés à l'âge et aux forces de la personne qui doit les prendre. On emploiera les purgatifs doux pour les tempéramens vifs, secs et irritables ; ceux qui sont plus violens conviennent aux personnes qui ont beaucoup d'humeurs, ou qui sont peu sensibles. Le peuple, qui vit en grande partie de laitage, a besoin de doses plus fortes et de purgatifs plus actifs que les personnes aisées qui vivent délicatement.

On ne fera prendre des purgatifs aux enfans et aux vieillards, ainsi qu'aux personnes foibles, qu'avec les plus grandes précautions. Enfin, on ne donnera jamais ces sortes de remèdes sans en connoître les effets, les doses et la manière de les préparer et de les administrer.

Les rafraîchissans sont les médicamens qui sont propres à diminuer la chaleur, à calmer l'effervescence ou échauffement du sang, à en corriger l'âcreté, et à arrêter les progrès de la putridité, ou corruption des humeurs et des chairs.

On emploie les rafraîchissans dans les fièvres aiguës, inflammatoires; dans les maladies où le sang est desséché; dans les érysipeles qui viennent d'échauffement; dans les fièvres bilieuses, ardentes; dans le pissement et le crachement de

sang; lorsque le malade a une soif excessive, la bouche enflammée et puante, etc.

Les racines de chiendent, de fraisier et d'oseille; les feuilles de laitue et de différentes espèces de chicorées, tant cultivées que sauvages; les fruits des groseilliers, de l'épine vinette, les tamarins; les sucs de limon, de citron, d'orange, de grenade; le verjus, le vinaigre, sont très-rafraîchissans, étant employés avec le sucre. L'eau commune, mêlée d'un peu de vinaigre ou de nitre, est aussi un bon rafraîchissant.

Résolutif, Résolvant. Ce sont des médicamens propres à dissiper les engorgemens et les amas d'humeurs qui se portent à quelques parties, sans être obligé d'en venir à la suppuration.

On les emploie dans les tumeurs phlegmoneuses et érysipélateuses, dans celles qui sont les suites d'une contusion ou de coups violens, dans les squirres, etc.

Les feuilles de sureau ou d'hièble, bouillies, et appliquées sur la partie en forme de cataplasme; la farine de haricots; les semences d'anis, d'aneth, de fenouil, de coriandre et de cumin; les fleurs de camomille, de mélilot, de millepertuis, de bouillon blanc, de romarin; les roses rouges, le safran, le baume du pérou, la gomme ammoniac, le vin, le marc de raisin, etc. sont d'excellens résolutifs.

Toutes les eaux minérales sont résolutives, ainsi

que le sel marin dissout dans l'eau ; l'urine de l'homme, celle de vache, le blanc de baleine, le miel, la laine grasse, etc.

La dissipation de l'engorgement et de l'enflure, est le signe qui fait connoître la résolution. Dans les tumeurs inflammatoires, elle s'annonce par les rides de la peau sur la partie tendue. Pour que la résolution se fasse convenablement et complétement, elle doit avoir lieu d'une manière insensible ; et pour cet effet, il faut un certain temps pour que le sang qui étoit arrêté et engorgé, reprenne peu à peu ses routes accoutumées.

Sirop. C'est un composé d'eau et de sucre, ou de miel, qui sert à conserver ou à adoucir des extraits de plantes, des poudres ou des drogues, pour les faire avaler avec moins de répugnance ou en diminuer l'effet.

Les différentes espèces de sirops prennent leurs noms des différentes substances qui y sont mêlées.

Le sirop commun consiste à faire fondre dans une quantité d'eau quelconque, le double de son poids de sucre ou de miel. Il peut se faire sans feu, ou en faisant chauffer l'eau.

Sirop Diacode. Il a pour base le pavot ou l'opium. Comme il est souvent dangereux de l'administrer, sur-tout aux enfans, on y supplée avantageusement en ajoutant vingt-cinq gouttes de *laudanum* liquide à trois décagrammes (une once) de sirop commun.

Sirop de Chicorée. Prenez un kilogramme et demi (trois livres) de suc épuré de chicorée sauvage;

Un kilogramme (deux livres) de sucre blanc. Faites cuire à petit feu jusqu'à consistance de sirop, sans le clarifier.

Le sirop de chicorée fortifie l'estomac, favorise la digestion et diminue la diarrhée (ou dévoiement) par foiblesse d'estomac.

La racine de cette plante, prise en infusion, fait couler abondamment les urines, sans échauffer.

On peut faire des sirops avec toutes les plantes et les drogues indiquées dans la médecine. Il ne s'agit que d'y joindre de l'eau et du sucre, ou du miel en suffisante quantité.

Je ne parlerai plus ici que du sirop de vinaigre framboisé, qui est très-agréable et très-rafraîchissant.

Prenez trois kilogrammes (six livres) de framboises;

Un kilogramme (deux livres) de bon vinaigre rouge;

Cinq kilogrammes (dix livres) de sucre.

Il ne faut pas que les framboises soient trop mûres.

Après en avoir ôté les queues, mettez-les dans une grande casserole de terre vernissée, ou dans un poêlon bien étamé, avec le vinaigre et le sucre. Faites bouillir ce mélange pendant deux ou trois

minutes, en remuant continuellement avec une spatule ou une écumoire, pour qu'il ne s'attache point au fond du vaisseau. Lorsqu'il est suffisamment cuit, passez-le à travers un linge clair ou un tamis de crin, sans presser le marc ; conservez-le dans des bouteilles bien bouchées.

On met une cuillerée de ce sirop dans un gobelet que l'on remplit d'eau ordinaire, en la versant d'un peu haut pour mieux faire le mélange.

Somnifères. Médicamens qui procurent le sommeil. Voyez ci-devant au mot *Narcotiques.*

Spasme. C'est une convulsion ou contraction violente et involontaire des muscles qui servent au mouvement des différens membres.

La crampe, les convulsions, les épilepsies, les soubresauts, les tremblemens, la palpitation, les tiraillemens, etc. sont des spasmes.

Sternutatoires. Médicamens qui excitent l'éternuement. Le tabac, la poudre de muguet des bois, celle de feuilles de laurier rose, de sauge, de lavande, de marjolaine ; le poivre, la pyrèthre, le gingembre, l'iris de Florence, l'ellébore blanc, etc. sont des sternutatoires.

Il y a beaucoup d'autres matières qui sont propres à exciter l'éternuement ; mais il est inutile de les détailler.

Lorsqu'on a des maux de cœur, des défaillances, des syncopes, on fait respirer par le nez des fumigations d'encens, de sucre, de vieux cuir.

cuir. Les eaux de senteur, le vinaigre, les plantes aromatiques, l'esprit de sel ammoniac, l'alkali volatil fluor sont excellens en pareil cas.

Stimulans. Ce sont les médicamens qui rétablissent le ton des solides, lorsqu'il est diminué, et qui peuvent rappeler les forces affoiblies.

Les racines d'angélique, d'impératoire, de reine des prés, de serpentaire de Virginie, de zedoaire; la canelle, le girofle, l'écorce de limon, de citron; le macis, la thériaque, le bon vin vieux, sur-tout celui d'Alicante, etc. sont de bons stimulans.

Stomacal, Stomachique. C'est un remède propre aux maladies de l'estomac.

Les stimulans dont j'ai parlé dans l'article précédent, sont aussi de bons stomachiques. On peut y ajouter la rhubarbe, la camomille romaine, l'aloès, l'aunée, la racine de gentiane, la germandrée, les graines de genièvre; l'absynthe, grande et petite; le quinquina; les semences d'anis, de fenouil, de cumin et de carvi. L'ipécacuanha en poudre, donné à la dose de 53 milligrames (un grain) tous les jours, dans la première cuillerée de soupe, est un excellent stomachique. La rhubarbe se prend de même.

Sudorifiques. Ce sont les médicamens qui font transpirer en excitant la sueur. Ils conviennent dans les maladies qui sont occasionnées par une transpiration arrêtée ou dérangée, telles que le

catarre, l'asthme humide, les rhumatismes, les rhumes, la pleurésie, la fluxion de poitrine, etc.

L'emploi de ces remèdes exige certaines précautions, qui consistent à garder le malade dans un lit médiocrement couvert, et de le maintenir dans le même état, sans lui laisser éprouver l'alternative du chaud et du froid; ensuite à choisir l'espèce du sudorifique qui lui convient.

Les bois de gayac et de sassafras, la salsepareille, la racine d'esquine, celle de bardane, de scorsonère, le chardon béni, la scabieuse, le coquelicot et les fleurs de sureau, sont les sudorifiques tirés des végétaux.

La corne de cerf, la chair de vipère et le sang de bouquetin, sont des sudorifiques tirés des animaux. Enfin nous avons les eaux minérales ou thermales, qui sont merveilleuses pour exciter la sueur en ouvrant les pores.

Suppositoire. C'est un médicament solide, un peu alongé, plus pointu par un bout que par l'autre, gros environ comme le petit doigt, que l'on introduit dans l'anus pour exciter les selles. On l'emploie au lieu du lavement. On sent qu'ils doivent être plus petits pour les enfans que pour les grandes personnes.

Le poireau, le savon, le lard, le suif, le fromage salé, peuvent servir à former des suppositoires.

Avant de les introduire dans l'anus, il faut les

graisser d'huile ou de beurre, et attacher un fil en plusieurs doubles, qu'on laisse passer au-dehors, afin de pouvoir les retirer facilement si les intestins les attiroient en dedans. On les enfonce d'environ six centimètres (deux pouces) dans l'anus. Pour les recevoir, le malade se place comme pour un lavement.

Vésicatoires. Ce sont des topiques qui rongent les parties de la peau sur lesquelles on les applique, si on les y laisse trop long-temps. On doit les enlever au bout de sept à huit heures, s'ils ont fait élever des vessies remplies de sérosité.

On prépare les vésicatoires avec le levain, du vinaigre bien fort et des mouches cantharides réduites en poudre.

Lorsque les douleurs que cette application fait sentir au malade, sont très-vives, on visite la partie affectée et on enlève le vésicatoire, si la peau est élevée en vessies; alors on enlève la peau en coupant les vessies, et on applique par dessus une ou deux feuilles de poirée, graissées de beurre frais.

Outre les mouches cantharides, que l'on ne doit pas toujours employer pour les vésicatoires, on peut se servir de l'ail pilé, de la seconde peau de sureau; de feuilles de chélidoine, de gratiole, de figuier, de renoncule; de l'oignon, de la graine de moutarde, etc.

Tous ces différens remèdes doivent être réduits

en poudre et incorporés avec quelque ingrédient propre à favoriser leur action, en les tenant collés à la peau, tels que la cire jaune, l'onguent *basilicum*, la térébenthine et la poie blanche. Si on applique les vésicatoires sur une partie velue, il faut raser les cheveux ou le poil; on frottera ensuite la partie avec une petite compresse trempée dans du vinaigre. Enfin, on contient l'emplâtre avec une bande qui fait plusieurs tours et que l'on assujettit fortement.

Vulnéraires. Ce sont des plantes auxquelles on reconnoît des vertus pour guérir les plaies, les suites de chutes, de coups à la tête, etc., en les prenant comme du thé ou en tisane.

On vante beaucoup les vulnéraires suisses, parce qu'ils sont recueillis sur les hautes montagnes de ce pays; mais ils sont souvent falsifiés, et on leur substitue des plantes cueillies dans la plaine.

L'époque à laquelle on doit recueillir les plantes vulnéraires, est celle où elles sont en fleur, parce qu'elles ont alors toute leur vertu.

La sanicle, la bugle, la pervenche, la verge d'or, la véronique, la pyrale, le pied de chat, le pied de lion, la langue de cerf, l'armoise, la brunelle, la bétoine, la verveine, la scrophulaire, l'aigremoine, la petite centaurée, la menthe, la piloselle et le capillaire sont ce qui compose les paquets de vulnéraires suisses.

On peut réduire à la moitié toutes ces plantes, dont les vertus sont à-peu-près les mêmes.

La morelle grimpante, nommée autrement douce-amère, dont j'ai parlé à l'article des suites de chutes, page 144, est un excellent vulnéraire, prise en infusion dans du vin blanc.

CONCLUSION.

J'aurois pu charger ce recueil d'un grand nombre d'observations, et détailler beaucoup plus que je ne l'ai fait, les symptômes des différentes maladies dont j'ai parlé, et dont j'ai indiqué les remèdes; mais le plus grand défaut des préceptes que l'on donne au peuple, est de les trop détailler, et sur-tout de les obscurcir par une foule de termes qui ne font que rebuter ceux qui ne les entendent point.

J'ai donc dit, le plus simplement que j'ai pu, ce que je sais et ce que j'ai éprouvé. J'ai joint, dans cette troisième édition, ce que j'ai trouvé de meilleur dans quelques célèbres médecins; mais je n'ai jamais prétendu faire un traité complet de médecine, dont les volumes ne pouvant être donnés à un prix modique au peuple, sont par-là et par leur obscurité, au-dessus de ses facultés pécuniaires et de son intelligence.

Le meilleur livre de médecine que je connoisse, est la Médecine domestique de *Buchan*,

traduite par Duplanil : il seroit certainement à souhaiter que ce livre fût répandu dans toutes les campagnes ; mais son étendue et sa cherté ne permettent point à un paysan d'en faire l'acquisition.

J'espère donc que l'on me saura gré d'avoir donné dans un seul volume de peu d'étendue, ce qu'il y a de plus nécessaire pour se conduire dans les maladies les plus ordinaires, et de n'y avoir rien dit que le plus simple particulier ne puisse comprendre.

FIN.

EXTRAIT du Catalogue des Livres qui se trouvent à Paris, chez LE NORMANT, *libraire, imprimeur du* Journal de l'Empire, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°.* 17, *la porte cochère vis-à-vis le petit portail de l'Eglise, au premier étage, sur le devant.*

Anecdotes intéressantes et secrètes, tirées des archives de la Russie, avec des traits caractéristiques et d'histoire naturelle, particuliers aux différens peuples de cet empire; par un voyageur qui a séjourné treize ans en Russie. Six vol. in-12, broch. Prix 12 fr., et 15 fr. par la poste.

Cours Elémentaire théorique et pratique de Pharmacie-Chimique, ou Manuel du Pharmacien-Chimiste, contenant la définition des diverses opérations pharmaceutochimique; la description de tous les procédés connus, tant anciens que modernes; le mode d'exercice-pratique relatif à chacun d'eux; l'explication des divers phénomènes qui se passent dans chaque opération, conformément à la théorie la plus moderne; l'exposition des vertus, de l'usage, et des doses des médicamens, tant magistraux qu'officinaux; avec l'application de l'art du pharmacien aux autres arts qui lui sont relatifs, notamment à ceux du distillateur, du confiseur, du parfumeur, du fabricant de couleurs et du vernisseur; et avec l'adoption et l'explication des nouveaux poids et mesures comparés aux anciens, et les anciens signes de médecine conservés; par Simon Morelot, membre de plusieurs Académies, Sociétes de médecine et de pharmacie de Paris, etc., etc. Prix: 15 fr., et 19 fr. 50 c. par la poste.

Dictionnaire des Sciences et des Arts, contenant l'Etymologie, la Définition et les diverses acceptions des termes techniques usités dans l'Anatomie, la Physiologie, la Médecine, la Chirurgie, la Pharmacie, la Chimie; la Zoologie, l'Ornithologie, l'Ychtiologie, l'Entomologie, etc. la Botanique, la Minéralogie; les Mathématiques, la Métrologie ou le système des nouveaux poids et mesures; l'Analyse, la Mécanique, l'Hydraulique, la Statique, l'Hydrostatique, la Dynamique, l'Hydrodynamique, la Physique, l'Optique, l'Acoustique, la Pneumatique; l'Électricité, le Galvanisme, l'Astronomie, la Gnomonique, la Géographie, l'Hydrographie, la Navigation; la Peinture, la Sculpture, la Gravure ou la Glyptique; l'Imprimerie; l'Architecture; la Marine, l'Art de la guerre; le Blason, la Gymnastique, la Chorégraphie; la Pêche, la Chasse; les Arts et Métiers ou la Technologie; l'Économie domestique, l'Agriculture, le Jardinage, le Commerce; l'Economie politique, les Titres d'honneur et de dignité, la Diplomatie; la Littérature, la Grammaire, la Rhétorique, la Poésie, l'Art dramatique, la Logique, la Morale, la Métaphysique, la Théologie; la Jurisprudence, la Pratique; la Bibliographie, l'Antiquité, la Diplomatique; l'Histoire, la Chronologie, la Numismatique, etc., etc. On y a joint le Tableau historique de l'origine et des progrès de chaque branche des connoissances humaines, et une description abrégée des machines, des instrumens et des procédés

anciens et modernes employés dans les Arts; par M. Lunier. Trois vol. in-8°. Prix : 24 fr., et 30 fr. par la poste.

Ephémérides politiques, littéraires et religieuses, présentant pour chacun des jours de l'année, un tableau des événemens remarquables qui datent de ce même jour dans l'histoire de tous les siècles et de tous les pays, jusqu'au premier janvier 1823. Douzième édition revue corrigée et augmentée; par Fr. Noël, et M. Planche, instituteur à Paris. Douze vol. in-8°. Prix : 36 fr., et 48 fr. par la poste.

Chlorinde, nouvelle espagnole tirée des papiers de Don Juan de B***.; par Grosse; traduit de l'allemand par M. d'A***. de R***., officier prussien, et imprimée à Nuremberg. Un vol. in-12. Prix : 3 fr., et 3 fr. 75 c. par la poste.

Histoire de Quatre Espagnols, troisième édition; 4 vol. in-12., par M. Montjoye. Prix : 7 fr. 50 cent., et 10 fr. 50 cent. par la poste.

Histoire d'Inès de Léon; 6 vol. in-12. par le même. Prix : 12 fr., et 16 fr. par la poste.

La Morale du Jeune-Age, ou choix de fables, contes et histoires analogues à ses devoirs et à ses goûts; ouvrage dans lequel la distinction de ces trois genres de récits se trouve établie et démontrée par des exemples. Trois parties, en 2 vol. in-16, avec 48 fig. — Prix broché : 2 fr. 40 c., et 3 fr. par la poste. Les mêmes, cartonnés avec pièce sur le dos, prix 3 fr. Le premier vol contenant les fables, de même que le second qui contient les contes et les histoires, se vendent séparément. Prix de chaque vol. broché, 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste, cartonné comme ci-dessus, 1 fr. 50 c.

Le Guide de l'Enfance, ou l'aimable Précepteur; ouvrage aussi instructif qu'amusant, pour enseigner en même temps aux enfans la lecture, l'orthographe et la morale. Le tout démontré d'une manière si claire et si intelligible, que les pères et mères peuvent (à peu de frais) devenir eux-mêmes les instituteurs de leurs enfans. Première édition; par M. Colin-ard, professeur de langue française, d'écriture, de calculs et de dessin; auteur de plusieurs ouvrages relatifs à l'éducation. Prix : 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 50 cent. par la poste.

Le véritable Médecin des urines, ou Instruction simple, claire et de facile intelligence, à l'aide de laquelle chacun peut (d'après des principes avoués par les plus célèbres professeurs, tels que Malphigny, Bordeu, Sidenham, etc.), juger des maladies dont il est atteint ou menacé.

Credite me vobis folium recitare Sibyllæ. Juv.

Un vol. in-36. Prix : 1 fr. 50 c.

Le Newton de la Jeunesse, ou Dialogues instructifs entre un père et ses enfans, sur la physique, l'astronomie et la chimie; ouvrage qui met les lois et les phénomènes de la nature à la portée des conceptions les moins formées, et des personnes sans instruction; avec cette épigraphe : « Expliquez de bonne heure à vos enfans les faits naturels qui se passent journellement sous leurs yeux, et vous en ferez des hommes. Indiquez-leur, si vous le savez, la raison pour laquelle un fruit mûr se détache de l'arbre, et vous leur donnerez la clef du système de l'univers. » Wiseman. Traduction de l'anglais, par T. P. B....., ornée de 5 figures représentant entr'autres instrumens de physique, la cloche du plongeur, la balance hydrostatique, la pompe foulante et aspirante, la presse hydraulique anglaise et un siphon interrompu, de l'invention de l'éditeur, au moyen duquel on peut faire élever l'eau à 28 pieds, sans aucun secours humain. Tomes IV, V et VI. Prix : 3 fr., et 3 fr. 75 c. par la poste.

TABLE
DES MATIÈRES.

Abcès, page 134
Accidens qui peuvent arriver aux femmes en couche, 105
Apoplexie, ... 69
Baumes, ... 219 et suivantes.
Bouts des seins écorchés, ... 110
Boutons douloureux, ... 159
Brûlures, ... 152
Catarre, ... 27
Chancres et Boutons douloureux, ... 159
Charbon, ou Pustule maligne, ... 162
Chutes, suites de Chutes, ... 143
Chute du fondement, ... 104
Cloux ou Furoncles, ... 138
Coliques, ... 44
— bilieuse, ... 48
— *Cholera morbus*, ... 45
— d'indigestion, ... 49
— de *Miserére*, ... 46
— néphrétique, ... 51
— venteuse, ... *ibid.*
Cors aux pieds, ... 172
Couches (femmes en), ... 105
Coups de soleil, ... 148
Courbature, ... 147
Couleurs (pâles), ... 38
Dartres, ... 190
Dents (maux de), ... 185
Démangeaison des yeux, ... 175

*

Dépôt laiteux, ... 110
Descentes, ou Hernies, ... 210
Dévoiement, ou Diarrhée, ... 59
Dyssenterie, ... 57
Ebullition de sang, ... 192
Echauboulures, ... 193
Ecoulemens aux jambes, ... 181
Ecrouelles, ou Humeurs froides, ... 165
Engelures et Membres gelés, ... 154
Enrouement, ... 30
Entorse, ... 141
Epilepsie, ou Mal caduc, ... 73
Erysipèle, ... 150
Esquinancie, ou Inflammation de la gorge, . . 77
Estomac (maux d'), ... 200
Explication de quelques termes, et formules de remèdes, par ordre alphabétique, ... 218
Fièvres, ... 9
— intermittentes ou réglées, ... *ibid.*
— maligne, ... 14
— puerpérale, ou des femmes en couches, . . 108
— putrides, ... 16
Fluxions qui suivent ou accompagnent les maux de dents, ... 189
Fluxion de poitrine, ou Péripneumonie, . . 17
Fondement (chute du), ... 104
Foulures et entorses, ... 141
Formules de remèdes, ... 184
Gale, ... 164
Ganglions, ... 171
Goîtres. 199
Gorge (maux de), ... 80
Goutte, ... 88

Goutte sereine, ... 178
Gravelle, et Colique néphrétique, ... 51
Hémorragie, ou perte de sang, ... 97
Hémorroïdes, ... 101
Hernies ou Descentes, ... 210
Hydropisie, ... 62
Jambes (écoulemens aux), ... 181
Jaunisse, ... 56
Inflammation de matrice, ... 106
— des yeux, ... 175
Lait durci dans les seins, ... 107
Lait épanché, ou dépôt laiteux, ... 110
Loupes et Verrues., ... 169
Maladies vermineuses, ... 112
Matrice (inflammation de la), ... 106
Maux d'oreilles, ... 179
— de dents, ... 185
— de tête, ... 203
— d'estomac, ... 200, 201
Migraine, ... 204
Miséréré (colique de), ... 46
Morsures d'animaux, ... 206
Néphrétique (colique), ... 51
Noyés (secours pour les), ... 207
Obstructions, ... 40
Ordures dans les yeux, ... 177
Oreilles (maux d'), ... 179
Pâles couleurs, ... 38
Panaris, ... 136
Paralysie, ... 66
Petite vérole, ... 92
Piqûres d'animaux, ... 206
Plaies et blessures, ... 125

Pleurésie, ... 21
Puerpérale (fièvre des femmes en couches), . 108
Pulmonie, ou Phthisie, ... 32
Pustule maligne, ... 162
Rache, ou Teigne, ... 197
Rachitis, ... 194
Rage, ou Hydrophobie, ... 120
Refroidissement des femmes en couches, . . . 108
Rétention d'urine, ... 54
Rhumatisme, ... 82
Rhumes et catarres, ... 24
Rougeole, ... 95
Sciatique, ... 86
Secours pour les noyés, ... 207
Seins écorchés, ... 110
Sereine (goutte), ... 178
Squirre, ... 42
Suites de couches, ... 105 et suivantes.
Suites de chutes, ... 143
Taies aux yeux, ... 173
Talures, ou Foulures, ... 139
Teigne, ou Rache, ... 197
Termes (explication de quelques) 218
Tête (maux de) 203
Tisane pour l'estomac, ... 201
Toux, ... 29
Vérole (petite), ... 92
Vers et maladies vermineuses, ... 112
Ver solitaire, ou *Tænia*, ... 115
Ulcères, ... 130
Verrues, ... 169

FIN DE LA TABLE.